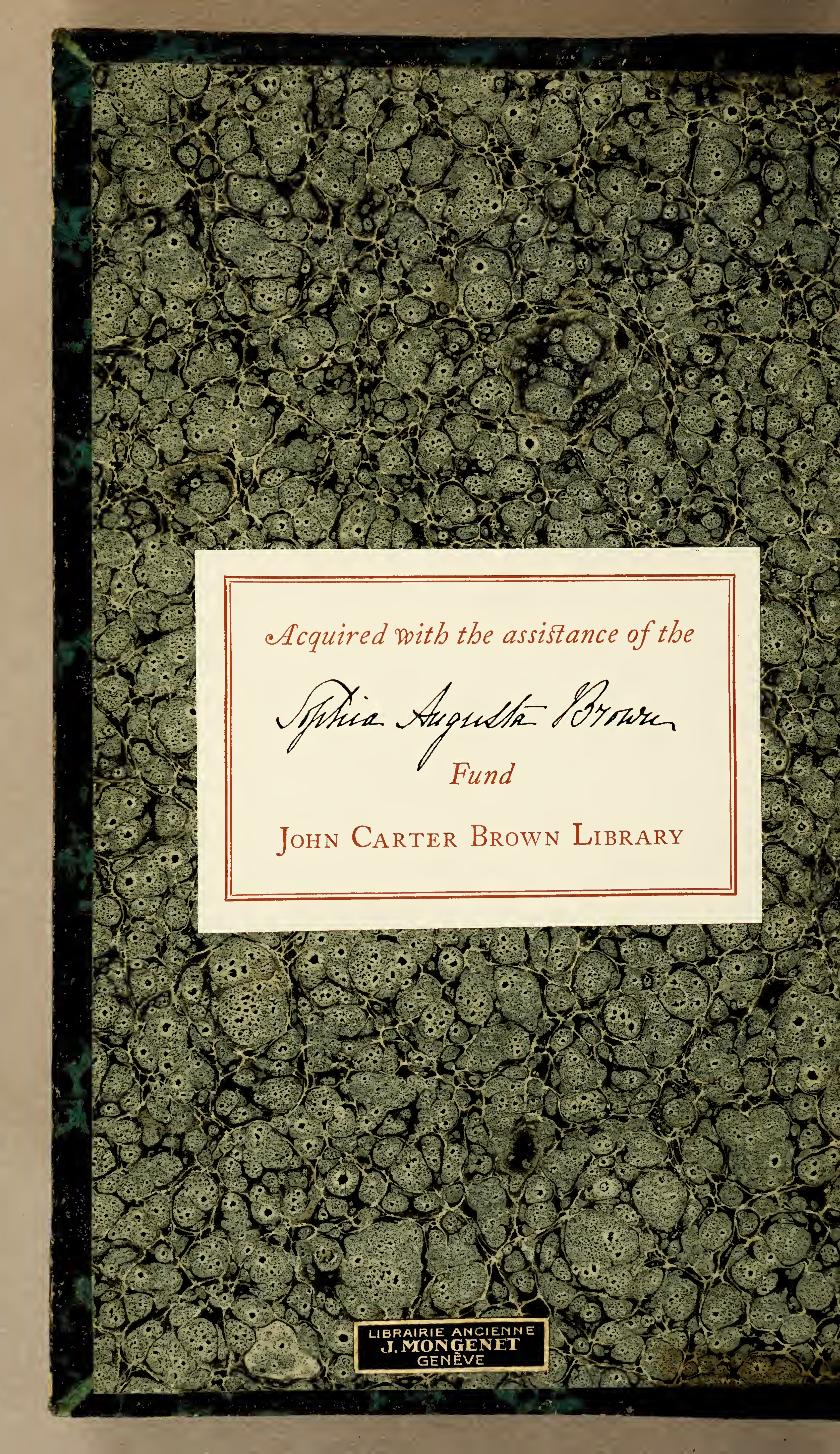
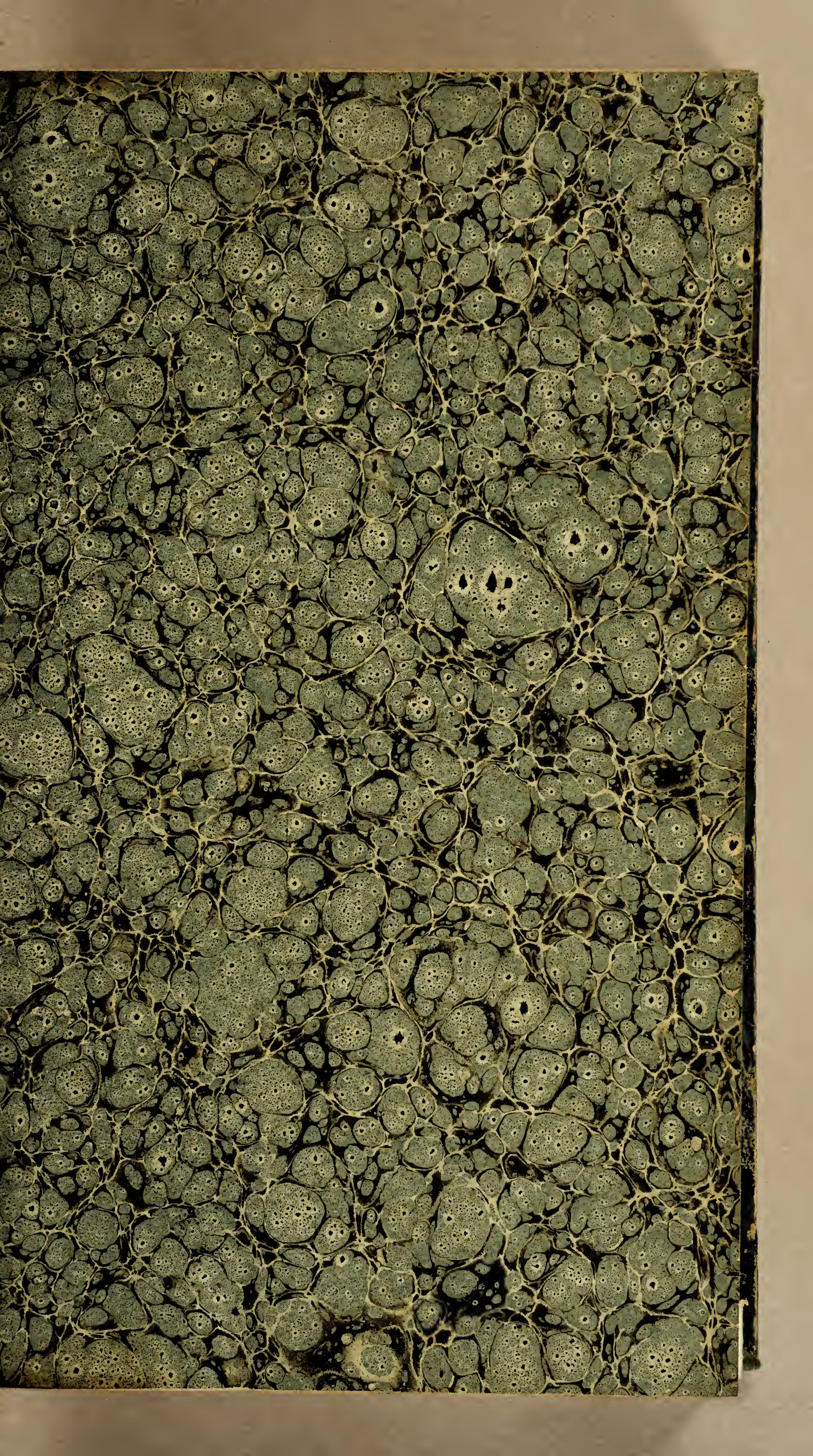
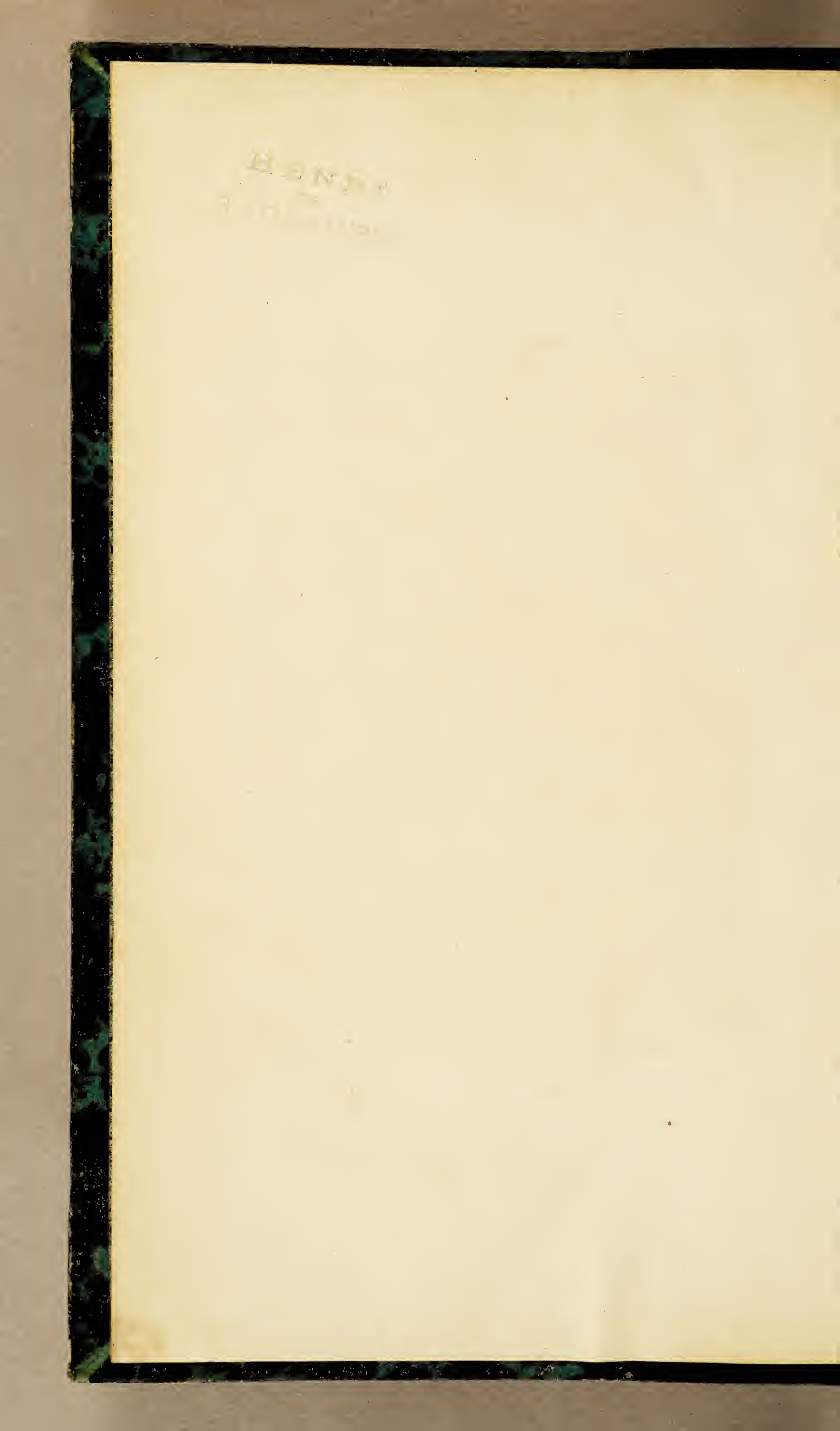




Acquired with the assistance of the
Sophia Augusta Brown
Fund
JOHN CARTER BROWN LIBRARY
LIBRAIRIE ANCIENNE
J. MONGENET
GENÈVE







Wolfgang Krauel

VUES

DES

CORDILLÈRES,

ET

MONUMENS DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE SMITH (1816),
Excepté les titres qui sont de l'Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ (1840).

VUES

DES

CORDILLÈRES,

ET

MONUMENS DES PEUPLES

INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE,

PAR AL. DE HUMBOLDT.

AVEC 19 PLANCHES, DONT PLUSIEURS COLORIÉES.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ L. BOURGEOIS-MAZE, LIBRAIRE,
QUAI VOLTAIRE, 21.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

L'Atlas pittoresque qui accompagne l'édition in-4°. du Voyage de MM. de Humboldt et Bonpland dans les régions équinoxiales du nouveau continent, forme un volume grand in-folio, orné de soixante-neuf Planches exécutées par les premiers artistes de Paris, de Rome et de Berlin. Cet ouvrage, intéressant par de nombreuses recherches sur les antiquités du Mexique et du Pérou, par la description des sites les plus remarquables des Cordillères, et par la peinture des mœurs de ses habitans, peut être joint à l'édition in-8.° du Voyage, tout comme l'Atlas géographique et physique, exécuté dans le même format, doit en faire nécessairement partie. Mais comme l'Atlas pittoresque est, par sa

nature, d'un prix trop élevé pour que tous les amateurs puissent y atteindre, on a cru devoir le faire imprimer dans le format de la petite édition. La majeure partie des mémoires qu'il renferme peut offrir une lecture instructive, sans qu'on ait besoin de consulter les Planches. D'autres parties du texte seroient difficilement entendues si ce texte n'étoit accompagné de Planches; pour cette raison, on a choisi sur les soixante-neuf Planches les dix-neuf qui ont paru indispensables, et on les a fait réduire de manière qu'elles puissent être placées dans ces volumes.

INTRODUCTION.

J'ai réuni dans cet ouvrage tout ce qui a rapport à l'origine et aux premiers progrès des arts chez les peuples indigènes de l'Amérique. Les deux tiers des Planches qu'il renferme offrent des restes d'architecture et de sculpture, des tableaux historiques, des hiéroglyphes relatifs à la division du temps et au système du calendrier. A la représentation des monumens qui intéressent l'étude philosophique de l'homme sont jointes les vues pittoresques de différens sites, les plus remarquables du nouveau continent. Les raisons qui ont motivé ce mélange se trouvent énoncées parmi les considérations générales placées à la tête de cet Essai.

La description de chaque Planche

forme, autant que la nature du sujet l'a permis, un mémoire particulier. J'ai donné plus de développement à celles qui peuvent répandre quelque jour sur les analogies que l'on observe entre les habitans des deux hémisphères. On est surpris de trouver, vers la fin du quinzième siècle, dans un monde que nous appelons nouveau, ces institutions antiques, ces idées religieuses, ces formes d'édifices qui semblent remonter, en Asie, à la première aurore de la civilisation. Il en est des traits caractéristiques des nations comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la surface du globe. Partout se manifeste l'empreinte d'un type primitif, malgré les différences que produisent la nature des climats, celle du sol et la réunion de plusieurs causes accidentelles.

Au commencement de la conquête de l'Amérique, l'attention de l'Europe étoit singulièrement fixée sur les constructions

gigantesques de Couzco, les grandes routes tracées au centre des Cordillères, les pyramides à gradins, le culte et l'écriture symbolique des Mexicains. Les environs du port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande, et l'île d'Otahiti n'ont pas été décrits plus souvent de nos jours, que ne l'étoient alors plusieurs contrées du Mexique et du Pérou. Il faut avoir été sur les lieux pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérisent les relations des premiers voyageurs espagnols. En étudiant leurs ouvrages, on regrette qu'ils ne soient pas accompagnés de figures qui puissent donner une idée exacte de tant de monumens détruits par le fanatisme ou tombés en ruine par l'effet d'une coupable insouciance.

L'ardeur avec laquelle on s'étoit livré à des recherches sur l'Amérique, diminua dès le commencement du dix-septième siècle; les colonies espagnoles, qui renferment les seules régions jadis habitées

par des peuples civilisés, restèrent fermées aux nations étrangères; et récemment, lorsque l'abbé Clavigero publia en Italie son Histoire ancienne du Mexique, on regarda comme très-douteux des faits attestés par une foule de témoins oculaires souvent ennemis les uns des autres. Des écrivains célèbres, plus frappés des contrastes que de l'harmonie de la nature, s'étoient plu à dépeindre l'Amérique entière comme un pays marécageux, contraire à la multiplication des animaux, et nouvellement habité par des hordes aussi peu civilisées que les habitans de la mer du Sud. Dans les recherches historiques sur les Américains, un scepticisme absolu avoit été substitué à une saine critique. On confondoit les descriptions déclamatoires de Solis et de quelques autres écrivains qui n'avoient pas quitté l'Europe, avec les relations simples et vraies des premiers voyageurs; il paroissoit du devoir d'un philosophe

de nier tout ce qui avoit été observé par des missionnaires.

Depuis la fin du dernier siècle, une révolution heureuse s'est opérée dans la manière d'envisager la civilisation des peuples et les causes qui en arrêtent ou favorisent les progrès. Nous avons appris à connoître des nations dont les mœurs, les institutions et les arts diffèrent presque autant de ceux des Grecs et des Romains, que les formes primitives d'animaux détruits diffèrent de celles des espèces qui sont l'objet de l'histoire naturelle descriptive. La société de Calcutta a répandu une vive lumière sur l'histoire des peuples de l'Asie. Les monumens de l'Égypte, décrits de nos jours avec une admirable exactitude, ont été comparés aux monumens des pays les plus éloignés, et mes recherches sur les peuples indigènes de l'Amérique paroissent à une époque où l'on ne regarde pas comme indigne d'attention tout ce qui s'éloigne du style dont

les Grecs nous ont laissé d'inimitables modèles.

Il auroit été utile de ranger les matériaux que renferme cet ouvrage, d'après un ordre géographique; mais la difficulté de réunir et de terminer à la fois un grand nombre de Planches gravées en Italie, en Allemagne et en France, m'a empêché de suivre cette méthode. Le défaut d'ordre, compensé, jusqu'à un certain point, par l'avantage de la variété, est d'ailleurs moins répréhensible dans les descriptions d'un Atlas pittoresque que dans un discours soutenu. Je tâcherai d'y remédier par une Table dans laquelle les Planches sont classées d'après la nature des objets qu'elles représentent.

I. Monumens.

A. *Mexicains.*

Buste d'une prêtresse, Pl. I et II (Pl. I de l'édit. in-8.°).

Pyramide de Cholula, Pl. VII (Pl. III de l'édit. in-8.°).

Fort de Xochicalco, Pl. IX.

Bas-relief représentant le triomphe d'un guerrier, Pl. XI.

Calendrier et hiéroglyphes des jours, Pl. XXIII (Pl. VIII de l'édit. in-8.°).

Vases, Pl. XXXIX (Pl. XIII de l'édit. in-8.°).

Bas-relief sculpté autour d'une pierre cylindrique, Pl. XXI.

Hache chargée de caractères, Pl. XXVIII.

Maison sépulcrale de Mitla, Pl. XLIX et L. (Pl. XVII et XVIII de l'édit. in-8.°).

Peintures hiéroglyphiques :

Manuscrits du Vatican, Pl. XIII (Pl. VI de l'édit. in-8.°) XIV, XXVI (Pl. X de l'édit. in-8.°) et LX.

de Veletri, Pl. XV, XXVII (Pl. XI de l'édit. in-8.°) et XXXVII.

de Vienne, Pl. XLVI, XLVII et XLVIII.

de Dresde, Pl. XLV (Pl. XVI de l'édit. in-8.°).

de Berlin, Pl. XII (Pl. IV et V de l'édit. in-8.°), XXXVI, XXXVIII et LVII.

de Paris, Pl. LV et LVI.

Manuscrits de Mendoza, Pl. LVIII et LIX.
de Gemelli, Pl. XXXII.

B. *Péruviens.*

Maison de l'Inca au Cañar, Pl. XVII, XX et LXII.
Inga-Chungana, Pl. XIX.
Ruines du Callo, Pl. XXIV (Pl. IX de l'édit. in-8.°).
Inti-Guaicu, Pl. XVIII.

C. *Muyscas.*

Calendrier, Pl. XLIV (Pl. XV de l'édit. in 8.°).
Têtes sculptées, Pl. LXVI.

II. SITES.

A. *Plateau du Mexique.*

Grande place de Mexico, Pl. III.
Basaltes de Regla, Pl. XXII.
Coffre de Perote, Pl. XXXIV.
Volcan de Jorullo, Pl. XLIII (Pl. XIV de l'édit. in-8.°).
Porphyres colonnaires du Jacal, Pl. LXV.
Organos d'Actopan, Pl. LXIV.

C. *Montagnes de l'Amérique méridionale.*

Silla de Caracas, Pl. LXVIII.
Volcans d'air de Turbaco, Pl. XLI.
Cascade de Tequendama, Pl. VI.

Lac de Guatavita, (Pl. LVXII. Pl. XIX de l'édit. in-8.°).
Pont naturel d'Icononzo, Pl. IV (Pl. II de l'édit. in-8.°).
Passage de Quindiu, Pl. V.
Cascade du Rio Vinagre, Pl. XXX.
Chimborazo, Pl. XVI (Pl. VII de l'édit. in-8.°) et XXV.
Volcan de Cotopaxi, Pl. X.
Sommets pyramidaux d'Ilinissa, Pl. XXXV.
Nevado du Corazon, Pl. LI.
Nevado de Cayambe, Pl. XLII.
Volcan de Pichincha, Pl. LXI.
Pont de cordages de Penipe, Pl. XXXIII (Pl. XII de l'édit. in-8.°).
Poste de Jaen de Bracamoros, Pl. XXXI.
Radeau de Guayaquil, Pl. LXIII.

J'ai tâché de donner la plus grande exactitude à la représentation des objets qu'offrent ces gravures. Ceux qui s'occupent de la partie pratique des arts savent combien il est difficile de surveiller le grand nombre de Planches qui composent un Atlas pittoresque. Si quelques-unes sont moins parfaites que les connoisseurs ne pourroient le désirer,

cette imperfection ne doit pas être attribuée aux artistes chargés, sous mes yeux, de l'exécution de mon ouvrage, mais aux esquisses que j'ai faites sur les lieux dans des circonstances souvent très-pénibles. Plusieurs paysages ont été coloriés, parce que, dans ce genre de gravure, les neiges se détachent beaucoup mieux sur le fond du ciel, et que l'imitation des peintures mexicaines rendoit déjà indispensable le mélange de Planches coloriées et de Planches tirées en noir. On a senti combien il est difficile de donner aux premières cette vigueur de ton que nous admirons dans les *Scènes Orientales* de M. Daniel.

Je me suis proposé, dans la description des monumens de l'Amérique, de tenir un juste milieu entre deux routes suivies par les savans qui ont fait des recherches sur les monumens, les langues et les traditions des peuples. Les uns se livrant à des hypothèses brillantes mais

fondées sur des bases peu solides, ont tiré des résultats généraux d'un petit nombre de faits isolés. Ils ont vu en Amérique des colonies chinoises et égyptiennes; ils y ont reconnu des dialectes celtiques et l'alphabet des Phéniciens. Tandis que nous ignorons si les Osques, les Goths ou les Celtes sont des peuples venus d'Asie, on a voulu prononcer sur l'origine de toutes les hordes du nouveau continent. D'autres savans ont accumulé des matériaux sans s'élever à aucune idée générale, méthode stérile dans l'histoire des peuples comme dans les différentes branches des sciences physiques. Puissé-je avoir été assez heureux pour éviter les écarts que je viens de désigner! Un petit nombre de nations, très-éloignées les unes des autres, les Étrusques, les Égyptiens, les Tibétains et les Aztèques, offrent des analogies frappantes dans leurs édifices, leurs institutions religieuses, leurs divisions du temps, leurs

cycles de régénération et leurs idées mystiques. Il est du devoir de l'historien d'indiquer ces analogies, aussi difficiles à expliquer que les rapports qui existent entre le sanskrit, le persan, le grec et les langues d'origine germanique : mais, en essayant de généraliser les idées, il faut savoir s'arrêter au point où manquent les données exactes. C'est d'après ces principes que j'exposerai ici les résultats auxquels semblent conduire les notions que j'ai acquises jusqu'à ce jour sur les peuples indigènes du nouveau monde.

En examinant attentivement la constitution géologique de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la terre, on ne sauroit admettre que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On y observe la même succession de couches pierreuses que dans notre hémisphère, et il est probable que, dans les montagnes du

Pérou, les granites, les schistes micacés ou les différentes formations de gypse et de grès ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse. Le globe entier paroît avoir subi les mêmes catastrophes. A une hauteur qui excède celle du Mont-Blanc, se trouvent suspendues, sur la crète des Andes, des pétrifications de coquilles pélagiques. Des ossemens fossiles d'éléphans sont épars dans les régions équinoxiales, et, ce qui est très-remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines brûlantes de l'Orénoque, mais sur les plateaux les plus froids et les plus élevés des Cordillères. Dans le nouveau monde comme dans l'ancien, des générations d'espèces détruites ont précédé celles qui peuplent aujourd'hui la terre, l'eau et les airs.

Rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique que dans les autres continens.

Sous les tropiques, la force de la végétation, la largeur des fleuves et les inondations partielles ont mis de puissantes entraves aux migrations des peuples. De vastes contrées de l'Asie boréale sont aussi foiblement peuplées que les savanes du Nouveau-Mexique et du Paraguay, et il n'est pas nécessaire de supposer que les contrées les plus anciennement habitées soient celles qui offrent la plus grande masse d'habitans.

Le problème de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort des sciences naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de

peuples qui se sont succédés et mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnoître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au-delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendans des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non seulement les habitans d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un

passage de la race américaine à la race mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartars et de Tschoudes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaye et nègre paroîtront moins isolées, et l'on reconnoîtra, dans cette grande famille du genre humain, un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues.

Quoique les peuples indigènes du nouveau continent soient unis par des rapports intimes, ils offrent, dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins basané, et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi marquantes que les Arabes, les Persans et les Slaves, qui appartiennent tous à la race caucasienne. Les hordes qui parcourent les

plaines brûlantes des régions équinoxiales n'ont cependant pas la peau d'une couleur plus foncée que les peuples montagnards ou les habitans de la zone tempérée, soit que dans l'espèce humaine et dans la plupart des animaux il y ait une certaine époque de la vie organique au-delà de laquelle l'influence du climat et de la nourriture est presque nulle, soit que la déviation du type primitif ne devienne sensible qu'après une longue série de siècles. D'ailleurs, tout concourt à prouver que les Américains, de même que les peuples de race mongole, ont une moindre flexibilité d'organisation que les autres nations de l'Asie et de l'Europe.

La race américaine, la moins nombreuse de toutes, occupe cependant le plus grand espace sur le globe. Elle s'étend à travers les deux hémisphères, depuis les 68 degrés de latitude nord jusqu'aux 55 degrés de latitude sud.

C'est la seule de toutes les races qui ait fixé sa demeure dans les plaines brûlantes voisines de l'Océan, comme sur le dos des montagnes, où elle s'élève à des hauteurs qui excèdent de 200 toises celle du Pic de Ténériffe.

Le nombre des langues qui distinguent les différentes peuplades indigènes paroît encore plus considérable dans le nouveau continent qu'en Afrique, où, d'après les recherches récentes de MM. Seetzen et Vater, il y en a au-delà de cent quarante. Sous ce rapport, l'Amérique entière ressemble au Caucase, à l'Italie, avant la conquête des Romains, à l'Asie mineure lorsqu'elle réunissoit, sur une petite étendue de terrain, les Ciliciens de race sémitique, les Phrygiens d'origine thrace, les Lydiens et les Celtes. La configuration du sol, la force de la végétation, la crainte qu'ont, sous les tropiques, les peuples montagnards de s'exposer aux chaleurs des plaines, en-

travent les communications, et contribuent par là à l'étonnante variété des langues américaines. Aussi l'on observe que cette variété est moins grande dans les savanes et les forêts du Nord que les chasseurs peuvent parcourir librement, sur les rivages des grandes rivières, le long des côtes de l'Océan, et partout où les Incas ont étendu leur théocratie par la force des armes.

Lorsqu'on avance qu'on trouve plusieurs centaines de langues dans un continent dont la population entière n'égale pas celle de la France, on considère comme différentes des langues qui offrent les mêmes rapports entre elles, je ne dirai pas que l'allemand et le hollandois, ou l'italien et l'espagnol, mais que le danois et l'allemand, le chaldéen et l'arabe, le grec et le latin. A mesure que l'on pénètre dans le dédale des idiomes américains, on reconnoît que plusieurs sont susceptibles d'être groupés par

familles, tandis qu'un très-grand nombre restent isolés, comme le basque parmi les langues européennes et le japonois parmi les langues asiatiques. Cet isolement n'est peut-être qu'apparent; et l'on est fondé à supposer que les langues qui semblent résister à toute classification ethnographique, ont des rapports soit avec d'autres qui sont éteintes depuis long-temps, soit avec les idiomes de peuples que les voyageurs n'ont pas encore visités.

La plupart des langues américaines, même celles dont les groupes diffèrent entre eux comme les langues d'origine germanique, celtique et slave, offrent une certaine analogie dans l'ensemble de leur organisation, par exemple, dans la complication des formes grammaticales, dans les modifications que subit le verbe selon la nature de son régime et dans la multiplicité des particules additives (*affixa et suffixa*). Cette

tendance uniforme des idiomes annonce, sinon une communauté d'origine, du moins une analogie extrême dans les dispositions intellectuelles des peuples américains depuis le Groenland jusques aux terres magellaniques.

Des recherches faites avec un soin extrême et d'après une méthode que l'on ne suivoit pas jadis dans l'étude des étymologies, ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continens. Dans quatre-vingt-trois langues américaines examinées par MM. Barton et Vater, on en a reconnu environ cent soixante-dix dont les racines semblent être les mêmes; et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes, qui rend presque identiques les premiers sons articulés par les enfans. Sur cent soixante-

dix mots qui ont des rapports entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le mantchou, le tungouse, le mongol et le samojède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtique et tschoude, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'ancien monde; car nous ne connoissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savans, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique, est aussi hasardé que les assertions sur la foiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante,

et sur la dégénération des animaux qui ont été portés d'un hémisphère à l'autre.

Plusieurs idiomes qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée. Nous ne discuterons pas si l'état primitif de l'espèce humaine a été un état d'abrutissement, ou si les hordes sauvages descendent de peuples dont les facultés intellectuelles et les langues dans lesquelles ces facultés se réflètent étoient également développées : nous rappellerons seulement que le peu que nous savons de l'histoire des Américains tend à prouver que les tribus dont les migrations ont été dirigées du nord au sud, offroient déjà, dans les contrées les plus septentrionales, cette variété d'idiomes que nous trouvons aujourd'hui sous la zone torride. On peut conclure de là, par analogie, que la ramification, ou,

pour employer une expression indépendante de tout système, que la multiplicité des langues est un phénomène très-ancien. Peut-être celles que nous appelons américaines n'appartiennent-elles pas plus à l'Amérique que le madjare ou hongrois et le tschoude ou finnois n'appartiennent à l'Europe.

On ne sauroit disconvenir que la comparaison entre les idiomes des deux continens n'a pas conduit jusqu'ici à des résultats généraux : mais il ne faut pas perdre l'espérance que cette même étude ne devienne plus fructueuse lorsque la sagacité des savans pourra s'exercer sur un plus grand nombre de matériaux. Combien de langues de l'Amérique et de l'Asie centrale et orientale dont le mécanisme nous est encore aussi inconnu que celui du tyrhénien, de l'osque et du sabin! Parmi les peuples qui ont disparu dans l'ancien monde, il en est peut-être plusieurs dont quelques tribus peu nom-

breuses se sont conservées dans les vastes solitudes de l'Amérique.

Si les langues ne prouvent que foiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monumens, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. J'ose me flatter que les feuilles suivantes justifieront cette assertion, en ajoutant plusieurs preuves nouvelles à celles qui étoient connues depuis long-temps. On a tâché de distinguer avec soin ce qui indique une communauté d'origine, de ce qui est le résultat de la situation analogue dans laquelle se trouvent les peuples lorsqu'ils commencent à perfectionner leur état social.

Il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des communications entre les habitans des deux mondes; il seroit téméraire de désigner le groupe de peuples

de l'ancien continent avec lequel les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens offrent le plus de rapports, puisque ces rapports se manifestent dans des traditions, des monumens et des usages qui peut-être sont antérieurs à la division actuelle des Asiatiques en Mongols, en Hindoux, en Tongouses et en Chinois.

Lors de la découverte du nouveau monde, ou, pour mieux dire, lors de la première invasion des Espagnols, les peuples américains, les plus avancés dans la culture, étoient des peuples montagnards. Des hommes nés dans les plaines sous des climats tempérés, avoient suivi le dos des Cordillères qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur. Ils trouvoient dans ces hautes régions une température et des plantes qui ressembloient à celles de leur pays natal.

Les facultés se développent plus facilement partout où l'homme, fixé sur un sol moins fertile, et forcé de lutter contre

les obstacles que lui oppose la nature, ne succombe pas à cette lutte prolongée. Au Caucase et dans l'Asie centrale, les montagnes arides offrent un réfuge à des peuples libres et barbares. Dans la partie équinoxiale de l'Amérique où des savanes toujours vertes sont suspendues au-dessus de la région des nuages, on n'a trouvé des peuples policés qu'au sein des Cordillères : leurs premiers progrès dans les arts y étoient aussi anciens que la forme bizarre de leurs gouvernemens qui ne favorisoient pas la liberté individuelle.

Le nouveau continent, de même que l'Asie et l'Afrique, présente plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels, comme ceux de Méroé, du Tibet et de la Chine. Le Mexique reçoit sa culture d'un pays situé vers le nord; dans l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco ont servi de modèles aux monumens que les Incas élevèrent au

Couzco. Au milieu des vastes plaines du Haut-Canada, en Floride et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées, annoncent que des peuples industrieux ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs.

La distribution inégale des animaux sur le globe a exercé une grande influence sur le sort des nations et sur leur acheminement plus ou moins rapide vers la civilisation. Dans l'ancien continent, la vie pastorale forme le passage de la vie des peuples chasseurs à celle des peuples agricoles. Les ruminans, si faciles à acclimater sous toutes les zones, ont suivi le Nègre africain comme le Mongol, le Malaye et l'homme de la race du Caucase. Quoique plusieurs quadrupèdes et un plus grand nombre de végétaux soient

communs aux parties les plus septentrionales des deux mondes, l'Amérique ne présente cependant, dans la famille des bœufs, que le bison et le bœuf musqué, deux animaux difficiles à subjuguer, et dont les femelles ne donnent que peu de lait, malgré la richesse des pâturages. Le chasseur américain n'étoit pas préparé à l'agriculture par le soin des troupeaux et les habitudes de la vie pastorale. Jamais l'habitant des Andes n'a été tenté de traire le lama, l'alpaca et le guanaco. Le laitage étoit jadis une nourriture inconnue aux Américains, comme à plusieurs peuples de l'Asie orientale.

Nulle part on n'a vu le sauvage libre et errant dans les forêts de la zone tempérée abandonner, de son gré, la vie de chasseur pour embrasser la vie agricole. Ce passage, le plus difficile et le plus important dans l'histoire des sociétés humaines, ne peut être amené que par

la force des circonstances. Lorsque, dans leurs migrations lointaines, des hordes de chasseurs, poussées par d'autres hordes belliqueuses, parviennent dans les plaines de la zone équinoxiale, l'épaisseur des forêts et une riche végétation les font changer d'habitudes et de caractère. Il est des contrées entre l'Orénoque, l'Ucajalé et la rivière des Amazones, où l'homme ne trouve, pour ainsi dire, d'espace libre que les rivières et les lacs. Fixées au sol sur le bord des fleuves, les tribus les plus sauvages environnent leurs cabanes de bananiers, de jatropha et de quelques autres plantes alimentaires.

Aucun fait historique, aucune tradition ne lient les nations de l'Amérique méridionale à celles qui vivent au nord de l'isthme de Panama. Les annales de l'empire mexicain paroissent remonter jusqu'au sixième siècle de notre ère. On y trouve les époques des migrations, les causes qui les ont amenées, les noms des

chefs issus de la famille illustre de Citin, qui, des régions inconnues d'Aztlan et de Téocolhuacan, ont conduit des peuples septentrionaux dans les plaines d'Anahuac. La fondation de Ténochtitlan, comme celle de Rome, tombe dans les temps héroïques; et ce n'est que depuis le douzième siècle que les annales aztèques, semblables à celles des Chinois et des Tibétains, rapportent presque sans interruption les fêtes séculaires, la généalogie des rois, les tributs imposés aux vaincus, les fondations des villes, les phénomènes célestes, et jusqu'aux événemens les plus minutieux qui ont influé sur l'état des sociétés naissantes.

Quoique les traditions n'indiquent aucune liaison directe entre les peuples des deux Amériques, leur histoire n'en offre pas moins des rapports frappans dans les révolutions politiques et religieuses, desquelles date la civilisation

des Aztèques, des Muyscas et des Péruviens. Des hommes barbus et moins basanés que les indigènes d'Anahuac, de Cundinamarca et du plateau du Couzco, paroissent sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance. Grands-prêtres, législateurs, amis de la paix et des arts qu'elle favorise, ils changent tout d'un coup l'état des peuples qui les accueillent avec vénération. Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac sont les noms sacrés de ces êtres mystérieux. Quetzalcoalt, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de Panuco, des rivages du golfe du Mexique; Bochica, le Boudha des Muyscas, se montre dans les hautes plaines de Bogota, où il arrive des savanes situées à l'est des Cordillères. L'histoire de ces législateurs, que j'ai tâché de développer dans cet ouvrage, est mêlée de merveilles, de fictions religieuses et de ces traits qui décèlent un sens allégorique. Quelques savans ont cru reconnoître

dans ces étrangers des Européens naufragés, ou les descendans de ces Scandinaves qui, depuis le onzième siècle, ont visité le Groenland, Terre-Neuve, et peut-être même la Nouvelle-Écosse; mais, pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des premières migrations toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monumens de Cholula, de Sogamozo et du Couzco, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac ont puisé leur code de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers des peuples qui ont été en contact avec les Tibétains, les Tartares Shamanistes, et les Ainos barbus des îles de Jesso et de Sachalin.

En employant dans le cours de ces recherches les mots *monumens du nouveau monde, progrès dans les arts du dessin, culture intellectuelle,* je n'ai

pas voulu désigner un état de choses qui indique ce qu'on appelle un peu vaguement une civilisation très-avancée. Rien n'est plus difficile que de comparer des nations qui ont suivi des routes différentes dans leur perfectionnement social. Les Mexicains et les Péruviens ne sauroient être jugés d'après des principes puisés dans l'histoire des peuples que nos études nous rappellent sans cesse. Ils s'éloignent autant des Grecs et des Romains qu'ils se rapprochent des Étrusques et des Tibétains. Chez les Péruviens, un gouvernement théocratique, tout en favorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics, et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation en masse, entravoit le développement des facultés individuelles. Chez les Grecs, au contraire, avant le temps de Périclès, ce développement si libre et si rapide ne répondoit pas aux progrès lents de la civilisation en masse. L'empire des Incas

ressembloit à un grand établissement monastique, dans lequel étoit prescrit, à chaque membre de la congrégation, ce qu'il devoit faire pour le bien commun. En étudiant sur les lieux ces Péruviens qui, à travers des siècles, ont conservé leur physionomie nationale, on apprend à apprécier à sa juste valeur le code des lois de Manco-Capac et les effets qu'il a produits sur les mœurs et sur la félicité publique. Il y avoit une aisance générale et peu de bonheur privé; plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies; un esprit d'ordre qui régloit minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère. Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avoient étouffé le germe de la liberté individuelle; et le

fondateur de l'empire du Couzco, en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avoit réduits à l'état de simples machines. La théocratie péruvienne étoit moins oppressive sans doute que le gouvernement des rois mexicains; mais l'un et l'autre ont contribué à donner aux monumens, au culte et à la mythologie des deux peuples montagnards, cet aspect morne et sombre qui contraste avec les arts et les douces fictions des peuples de la Grèce.

Paris, au mois d'avril 1813.

VUES PITTORESQUES
DES CORDILLÈRES,
ET MONUMENS DES PEUPLES INDIGÈNES
DE L'AMÉRIQUE.

Les monumens des nations dont nous sommes séparés par un long intervalle de siècles, peuvent fixer notre intérêt de deux manières très-différentes. Si les ouvrages de l'art parvenus jusqu'à nous appartiennent à des peuples dont la civilisation a été très-avancée, c'est par l'harmonie et la beauté des formes, c'est par le génie avec lequel ils sont conçus qu'ils excitent notre admiration. Le buste d'Alexandre, trouvé dans les jardins des Pisons, serait regardé comme un reste précieux de l'antiquité, quand même l'inscription n'indiquerait pas qu'il nous retrace les traits du vainqueur d'Arbèle. Une pierre gravée, une médaille des beaux temps de

la Grèce, intéressent l'ami des arts par la sévérité du style, par le fini de l'exécution, lors même qu'aucune légende, qu'aucun monogramme ne rattache ces objets à une époque déterminée de l'histoire. Tel est le privilége de ce qui a été produit sous le ciel de l'Asie mineure, et d'une partie de l'Europe australe.

Au contraire, les monumens des peuples qui ne sont point parvenus à un haut degré de culture intellectuelle, ou qui, soit par des causes religieuses et politiques, soit par la nature de leur organisation, ont paru moins sensibles à la beauté des formes, ne peuvent être considérés que comme des monumens historiques. C'est à cette classe qu'appartiennent les restes de sculpture répandus dans les vastes contrées qui s'étendent depuis les rives de l'Euphrate jusqu'aux côtes orientales de l'Asie. Les idoles du Tibet et de l'Indostan, celles qu'on a trouvées sur le plateau central de la Mongolie, fixent nos regards, parce qu'elles jettent du jour sur les anciennes communications des peuples, et sur l'origine commune de leurs traditions mythologiques.

Les ouvrages les plus grossiers, les formes les plus bizarres, ces masses de rochers sculptés, qui n'imposent que par leur grandeur et par la haute antiquité qu'on leur attribue, les pyramides énormes qui annoncent le concours d'une multitude d'ouvriers; tout se lie à l'étude philosophique de l'histoire.

C'est par ce même lien que les foibles restes de l'art, ou plutôt de l'industrie des peuples du nouveau continent, sont dignes de notre attention. Persuadé de cette vérité, j'ai réuni, pendant mes voyages, tout ce qu'une active curiosité a pu me faire découvrir dans des pays où, pendant des siècles de barbarie, l'intolérance a détruit presque tout ce qui tenoit aux mœurs et au culte des anciens habitans; où l'on a démoli des édifices pour en arracher des pierres ou pour y chercher des trésors cachés.

Le rapprochement que je me propose de faire entre les ouvrages de l'art du Mexique et du Pérou, et ceux de l'ancien monde, répandra quelque intérêt sur mes recherches et sur l'Atlas pittoresque qui en contient les résultats. Éloigné de tout esprit de système, j'indiquerai les analogies qui se présentent

naturellement, en distinguant celles qui paroissent prouver une identité de race, de celles qui ne tiennent probablement qu'à des causes intérieures, à cette ressemblance qu'offrent tous les peuples dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Je dois me borner ici à une description succincte des objets représentés dans les gravures. Les conséquences auxquelles paroît conduire l'ensemble de ces monumens ne peuvent être discutées que dans la relation du voyage. Les peuples auxquels on attribue ces édifices et ces sculptures existant encore, leur physionomie et la connoissance de leurs mœurs serviront à éclaircir l'histoire de leurs migrations.

Les recherches sur les monumens élevés par des nations à demi-barbares, ont encore un autre intérêt qu'on pourrait nommer psycologique : elles offrent à nos yeux le tableau de la marche uniforme et progressive de l'esprit humain. Les ouvrages des premiers habitans du Mexique tiennent le milieu entre ceux des peuples scythes et les monumens antiques de l'Indostan. Quel spectacle imposant nous offre le génie de l'homme, parcourant l'espace qu'il y a depuis les tombeaux de Tinian et les

statues de l'île de Paques, jusqu'aux monumens du temple mexicain de Mitla; et depuis les idoles informes que renfermoit ce temple, jusqu'aux chefs-d'œuvres du ciseau de Praxitèle et de Lysippe!

Ne nous nous étonnons pas de la grossièreté du style et de l'incorrection des contours dans les ouvrages des peuples de l'Amérique. Séparés peut-être de bonne heure du reste du genre humain, errans dans un pays où l'homme a dû lutter long-temps contre une nature sauvage et toujours agitée, ces peuples, livrés à eux-mêmes, n'ont pu se développer qu'avec lenteur. L'est de l'Asie, l'occident et le nord de l'Europe, nous offrent les mêmes phénomènes. En les indiquant, je n'entreprendrai pas de prononcer sur les causes secrètes par lesquelles le germe des beaux arts ne s'est développé que sur une très-petite partie du globe. Combien de nations de l'ancien continent ont vécu sous un climat analogue à celui de la Grèce, entourées de tout ce qui peut émouvoir l'imagination, sans s'élever au sentiment de la beauté des formes, sentiment qui n'a présidé aux arts que là où ils ont été fécondés par le génie des Grecs!

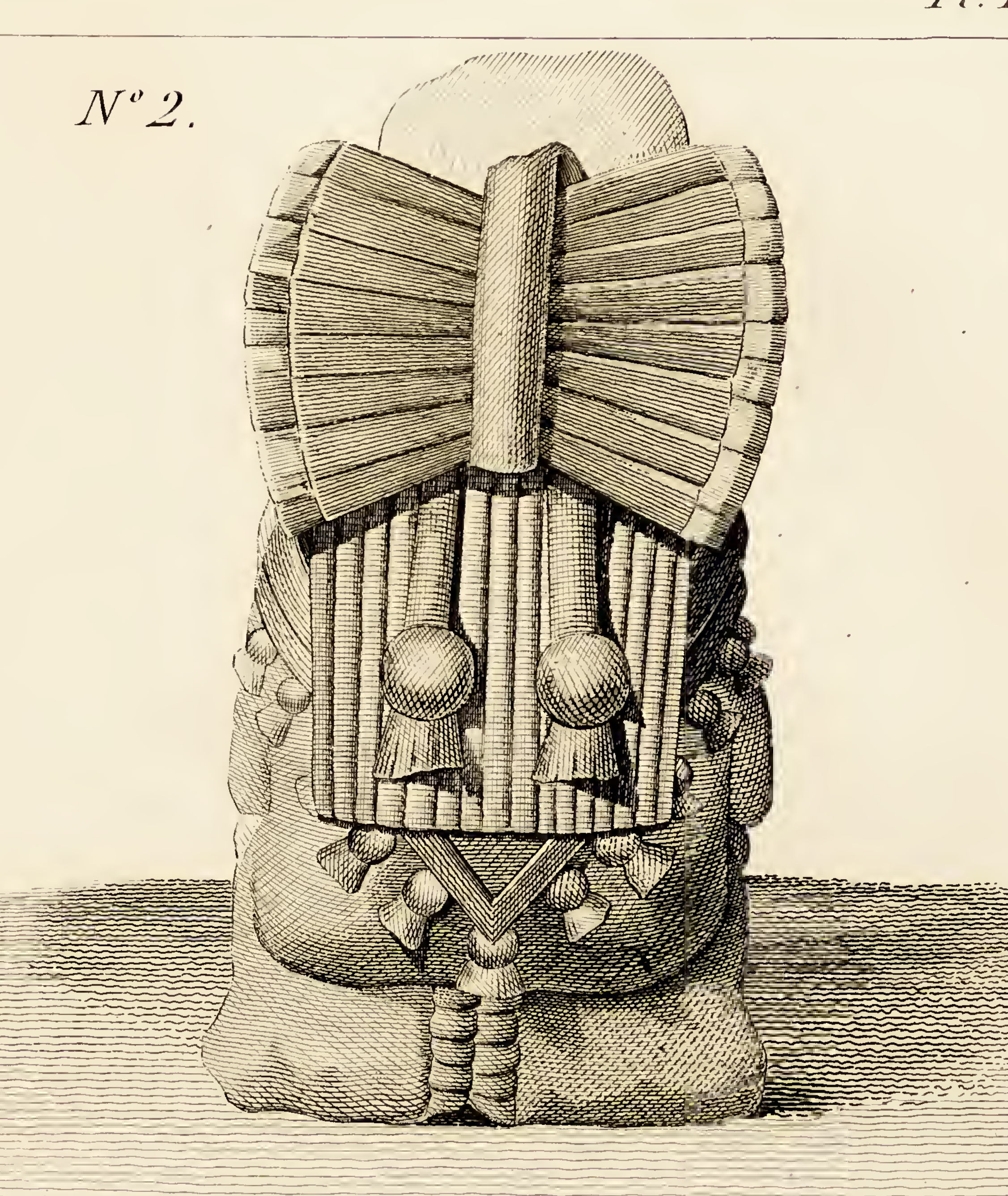
Ces considérations suffisent pour marquer le but que je me suis proposé en publiant ces fragmens de monumens américains. Leur étude peut devenir utile comme celle des langues les plus imparfaites, qui intéressent non seulement par leur analogie avec des langues connues, mais encore par la relation intime qui existe entre leur structure et le degré d'intelligence de l'homme plus ou moins éloigné de la civilisation.

En présentant dans un même ouvrage les monumens grossiers des peuples indigènes de l'Amérique et les vues pittoresques du pays montueux que ces peuples ont habité, je crois réunir des objets dont les rapports n'ont pas échappé à la sagacité de ceux qui se livrent à l'étude philosophique de l'esprit humain. Quoique les mœurs des nations, le développement de leurs facultés intellectuelles, le caractère particulier empreint dans leurs ouvrages, dépendent à la fois d'un grand nombre de causes qui ne sont pas purement locales, on ne sauroit douter que le climat, la configuration du sol, la physionomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts et sur le style

qui distingue leurs productions. Cette influence est d'autant plus sensible que l'homme est plus éloigné de la civilisation. Quel contraste entre l'architecture d'un peuple qui a habité de vastes et ténébreuses cavernes, et celle de ces hordes long-temps nomades, dont les monumens hardis rappellent, dans le fût des colonnes, les troncs élancés des palmiers du désert! Pour bien connoître l'origine des arts, il faut étudier la nature du site qui les a vus naître. Les seuls peuples américains chez lesquels nous trouvons des monumens remarquables, sont des peuples montagnards. Isolés dans la région des nuages, sur les plateaux les plus élevés du globe, entourés de volcans dont le cratère est environné de glaces éternelles, ils ne paroissent admirer, dans la solitude de ces déserts, que ce qui frappe l'imagination par la grandeur des masses. Les ouvrages qu'ils ont produits portent l'empreinte de la nature sauvage des Cordillères.

Une partie de cet Atlas est destinée à faire connoître les grandes scènes que présente cette nature. On s'est moins attaché à peindre celles qui produisent un effet pittoresque qu'à

représenter exactement les contours des montagnes, les vallées dont leurs flancs sont sillonnés, et les cascades imposantes formées par la chute des torrens. Les Andes sont à la chaîne des hautes Alpes ce que ces derniers sont à la chaîne des Pyrénées. Ce que j'ai vu de romantique ou de grandiose sur les bords de la Saverne, dans l'Allemagne septentrionale, dans les monts Euganéens, dans la chaîne centrale de l'Europe, sur la pente rapide du volcan de Ténériffe; tout se trouve réuni dans les Cordillères du nouveau monde. Des siècles ne suffiroient pas pour observer les beautés et pour découvrir les merveilles que la nature y a prodiguées sur une étendue de deux mille cinq cents lieues, depuis les montagnes granitiques du détroit de Magellan jusqu'aux côtes voisines de l'Asie orientale. Je croirai avoir atteint mon but, si les foibles esquisses que contient cet ouvrage excitent des voyageurs, amis des arts, à visiter les régions que j'ai parcourues, pour retracer fidèlement ces sites majestueux, qui ne peuvent être comparés à ceux de l'ancien continent.



Buste d'une Prêtresse Aztèque.

PLANCHES I ET II[1].

Buste d'une Prêtresse aztèque.

J'AI placé à la tête de mon Atlas pittoresque un reste précieux de la sculpture aztèque. C'est un buste en basalte conservé à Mexico dans le cabinet d'un amateur éclairé, M. Dupé, capitaine au service de Sa Majesté Catholique. Cet officier instruit, qui, dans sa jeunesse, a puisé le goût des arts en Italie, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, pour étudier les monumens mexicains. Il a dessiné, avec un soin particulier, les reliefs de la pyramide de Papantla, sur laquelle il pourroit publier un ouvrage très-curieux.

Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle, et de deux côtés (Pl. I et II), frappe surtout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des Sphinx, des Antinoüs et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile

[1] Pl. I de l'édition in-8°.

égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles, sont le plus souvent très-minces, et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis, qui se trouve au musée Capitolin, les bouts sont convexes par-devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le col, est plane et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de *Tentyris*, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son Voyage en Égypte [1].

Peut-être les bourrelets cannelés qui, dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothéque de la Villa-Ludovisi, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe surtout dans les revers du buste gravé sur la seconde Planche, et qui présente une

[1] Denon, Voyage, pl. 39, 40, 60 (n°. 7 et 8).

énorme bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega, que la mort vient d'enlever aux sciences, m'a assuré avoir vu une bourse tout-à fait semblable, dans une petite statue d'Osiris, en bronze, au musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le front de la prêtresse aztèque est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très-étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte. Elles indiquent les communications qui existoient entre la ville de Ténochtitlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, où l'on en pêchoit un très-grand nombre. Le col est enveloppé d'un mouchoir triangulaire, auquel pendent vingt-deux grelots ou glands, placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étoient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

Sur le devant du buste, et à un demi-décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du

pied, mais il n'y a pas de mains, ce qui indique l'enfance de l'art. On croit reconnoître, sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiquées dans le bas-relief découvert récemment à Oaxaca. (Pl. XI.)

Le basalte de cette scuplture est très-dur et d'un beau noir; c'est du vrai basalte auquel sont mêlés quelques grains de péridot, et non de la pierre lydique ou du porphyre à base de grünstein, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe, et surtout les perles, sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlé d'étain, que j'ai rapportés du Pérou, aît dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

Ce buste a été dessiné très-exactement, sous les yeux de M. Dupé, par un élève de l'académie de peinture de Mexico. Il a $0^{m},38$ de hauteur, sur $0^{m},19$ de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *Buste d'une Prêtresse* qu'on lui donne dans le pays. Il se pourroit cependant qu'il représentât quelque

divinité mexicaine, et qu'il eût été placé originairement parmi les Dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de Tezcuco, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture : l'ornement du col et la forme non monstrueuse de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition, les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine, ne pourroient être des tresses, car le grand-prêtre ou *Tepanteohuatzin* coupoit les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple.

Une certaine ressemblance entre le *calantica* des têtes d'Isis et la coiffe mexicaine, les pyramides à plusieurs assises, analogues à celles du *Fayoum* et de *Sakharah*, l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours complémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine, et qui rappellent les épagomènes de l'année memphitique, offrent des points de ressemblance assez remarquables entre les peuples du nouveau et de l'ancien continent. Nous sommes cependant bien

éloignés de nous livrer à des hypothèses qui seroient aussi vagues et aussi hasardées que celles par lesquelles on a fait des Chinois une colonie de l'Égypte, et de la langue basque un dialecte de l'hébreu. La plupart de ces analogies s'évanouissent dès que l'on examine les faits isolément. L'année mexicaine, par exemple, malgré ses épagomènes, diffère totalement de celle des Égyptiens. Un grand géomètre, qui a bien voulu examiner les fragmens que j'ai rapportés, a reconnu, par l'intercalation mexicaine, que la durée de l'année tropique des Aztèques est presque identique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almamon[1].

En remontant aux temps les plus reculés, l'histoire nous indique plusieurs centres de civilisation, dont nous ne connoissons pas les rapports mutuels, tels que Méroé, l'Égypte, les bords de l'Euphrate, l'Indostan et la Chine. D'autres foyers de lumières, encore plus anciens, étoient placés peut-être sur le plateau de l'Asie centrale; et c'est au reflet de ces derniers que l'on est tenté d'attribuer le commencement de la civilisation américaine.

[1] Laplace, Exposition du Système du Monde, 3.e édit., p. 554.

PLANCHE III.

Vue de la grande Place de Mexico.

La ville de Ténochtitlan, capitale d'Anahuac, fondée, l'an 1325, sur un petit groupe d'îlots situé dans la partie occidentale du lac salé de Tezcuco, fut totalement détruite pendant le siége qu'en firent les Espagnols, en 1521, et qui dura soixante-quinze jours. La nouvelle ville, qui compte près de cent quarante mille habitans, a été reconstruite par Cortez, sur les ruines de l'ancienne, en suivant les mêmes alignemens des rues; mais les canaux qui traversoient ces rues ont été comblés peu à peu, et Mexico, singulièrement embelli par le vice-roi comte Revillagigedo, est aujourd'hui comparable aux plus belles villes de l'Europe. La grande place, représentée dans la troisième Planche, est le site qu'occupoit jadis le grand temple de Mexitli, qui, comme tous les *teocallis* ou maisons des dieux mexicains, étoit un édifice pyramidal, analogue au monument babylonien

dédié à Jupiter Bélus. On voit à droite le palais du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, édifice d'une architecture simple, appartenant originairement à la famille des Cortez, qui est celle du *marquis de la Vallée d'Oaxaca, duc de Monte Leone*. Au milieu de la gravure se présente la cathédrale, dont une partie (*el sagrario*) est dans l'ancien style indien ou moresque, vulgairement appelé gothique. C'est derrière cette coupole du *sagrario*, au coin de la rue *del Indio triste* et de celle de Tacuba, que se trouvoit jadis le palais du roi Axajacatl, dans lequel Montezuma logea les Espagnols, lors de leur arrivée à Ténochtitlan. Le palais de Montezuma même étoit à droite de la cathédrale, vis-à-vis le palais actuel du vice-roi. J'ai cru utile d'indiquer ces localités, parce qu'elles ne sont pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la conquête du Mexique.

La *Plaza mayor*, qu'il ne faut pas confondre avec le grand marché de Tlatelolco, décrit par Cortez dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, est ornée, depuis l'année 1803, de la statue équestre du roi Charles IV, exécutée aux frais du vice-roi marquis de

Branciforte. Cette statue en bronze est d'une grande pureté de style, et de la plus belle exécution : elle a été dessinée, modelée, fondue et placée par le même artiste, Don Manuel Tolsa, natif de Valence, en Espagne, et directeur de la classe de sculpture de l'académie des beaux-arts à Mexico. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou du talent de cet artiste, ou du courage et de la persévérance qu'il a déployés, dans un pays où tout restoit à créer, et dans lequel il lui a fallu vaincre les obstacles les plus multipliés. Ce bel ouvrage a réussi dès la première fonte. La statue pèse près de vingt-trois mille kilogrammes; sa hauteur excède de deux décimètres celle de la statue équestre de Louis XIV, qui étoit à la place Vendôme, à Paris. On a eu le bon goût de ne pas dorer le cheval; on s'est contenté de l'enduire d'un vernis de couleur olivâtre, qui tire sur le brun. Comme les édifices qui entourent la place sont en général peu élevés, on voit la statue projetée contre le ciel; circonstance qui, sur le dos des Cordillères, où l'atmosphère est d'un bleu très-foncé, produit l'effet le plus pittoresque. J'ai assisté au transport de cette masse

énorme, depuis l'endroit de sa fonte jusqu'à la *Plaza mayor.* Elle a traversé une distance d'environ seize cents mètres, en cinq jours. Les moyens mécaniques que M. Tolsa a employés pour l'élever sur le piédestal d'un beau marbre mexicain, sont très-ingénieux, et mériteroient une description détaillée.

La grande place de Mexico est aujourd'hui d'une forme irrégulière, depuis que, contre le plan de Cortez, on y a construit le carré qui renferme les boutiques du *Parian.* Pour éviter l'apparence de cette irrégularité, on a jugé nécessaire de placer la statue équestre, que les Indiens ne connoissent que sous le nom du *grand cheval,* dans une enceinte particulière. Cette enceinte est pavée en carreaux de porphyre, et élevée de plus de quinze décimètres au-dessus du niveau des rues adjacentes. L'ovale, dont le grand axe est de cent mètres, est entouré de quatre fontaines, et fermé, au grand déplaisir des indigènes, par quatre portes, dont les grilles sont ornées en bronze.

La gravure que je publie est la copie fidèle d'un dessin fait, dans des dimensions plus grandes, par M. Ximeno, artiste d'un talent

distingué, et directeur de la classe de peinture à l'académie de Mexico. Ce dessin offre, dans les figures placées hors de l'enceinte, le costume des Guachinangos, ou du bas peuple mexicain[1].

[1] Voyez mon Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, Vol. II, p. 12 et 136 de l'éd. in-8°.

PLANCHE IV[1].

Ponts naturels d'Icononzo.

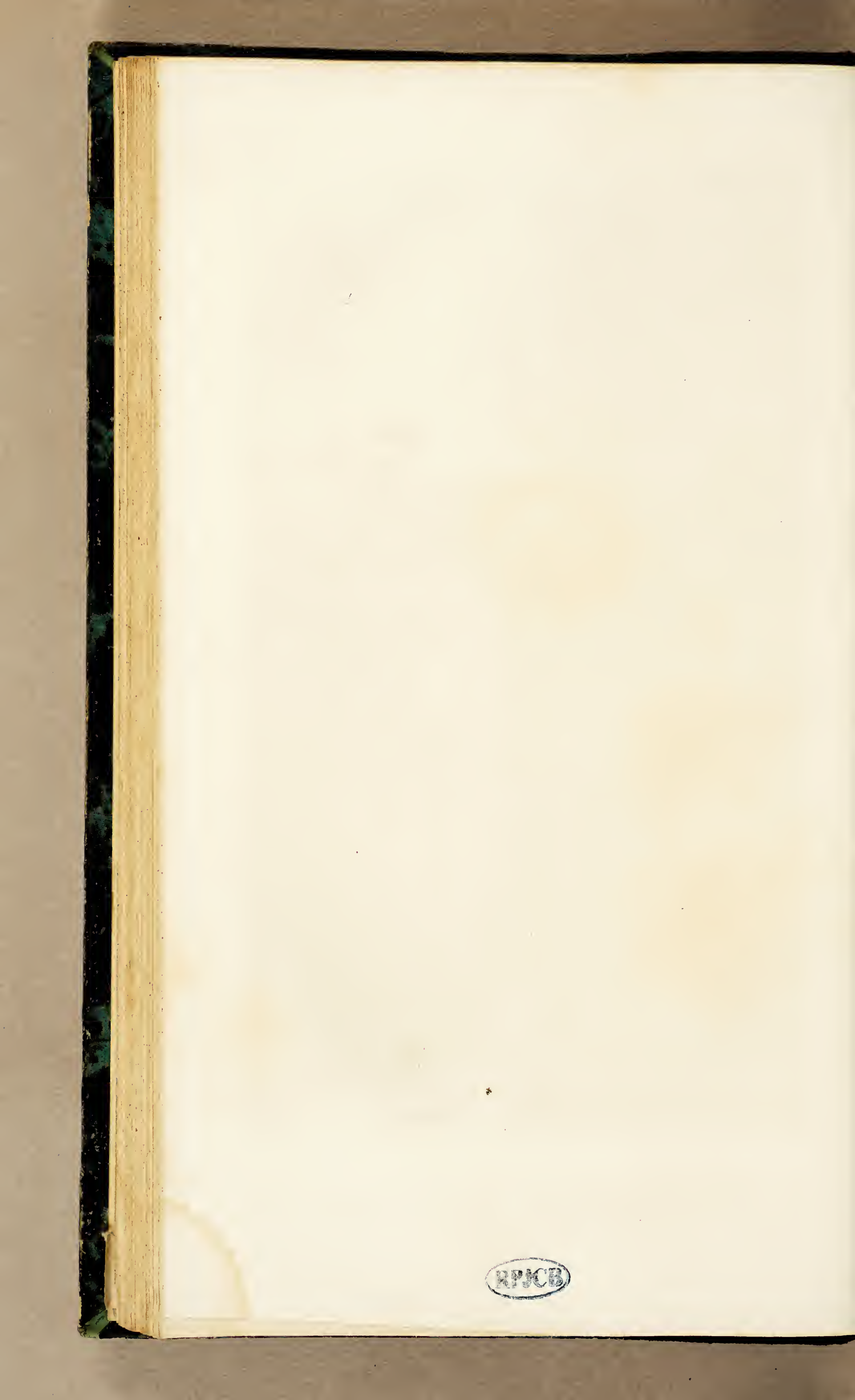
Parmi les scènes majestueuses et variées que présentent les Cordillères, les vallées sont ce qui frappe le plus l'imagination du voyageur européen. L'énorme hauteur des montagnes ne peut être saisie en entier qu'à une distance considérable et lorsqu'on se trouve placé dans ces plaines qui se prolongent depuis les côtes jusqu'au pied de la chaîne centrale. Les plateaux qui entourent les cimes couvertes de neiges perpétuelles, sont la plupart élevés de deux mille cinq cents à trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cette circonstance diminue, jusqu'à un certain point, l'impression de grandeur que produisent les masses colossales du Chimborazo, du Cotopaxi et de l'Antisana, vues des plateaux de Riobamba et de Quito. Mais il n'en est point des vallées comme des montagnes. Plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, les

[1] Pl. xvi de l'édition in-8°.



Bouquet sc.

Ponts naturels d'Icononzo.



vallées des Cordillères offrent les sites les plus sauvages et les plus propres à remplir l'ame d'admiration et d'effroi. Ce sont des crevasses dont le fond et les bords sont ornés d'une végétation vigoureuse, et dont souvent la profondeur est si grande, que le Vésuve et le Puy-de-Dôme pourroient y être placés sans que leur cime dépassât le rideau des montagnes les plus voisines. Les voyages intéressans de M. Ramond ont fait connoître la vallée d'Ordesa, qui descend du Mont-Perdu, et dont la profondeur moyenne est de près de neuf cents mètres (quatre cent cinquante-neuf toises). En voyageant sur le dos des Andes, de Pasto à la *Villa de Ibarra*, et en descendant de Loxa vers les bords de la rivière des Amazones, nous avons traversé, M. Bonpland et moi, les fameuses crevasses de Chota et de Cutaco, dont l'une a plus de quinze cents, et l'autre plus de treize cents mètres de profondeur perpendiculaire. Pour donner une idée plus complète de la grandeur de ces phénomènes géologiques, il est utile de faire observer que le fond de ces crevasses n'est que d'un quart moins élevé au-dessus du niveau des eaux de la mer,

que les passages du Saint-Gothard et du Mont-Cenis.

La vallée d'Icononzo ou de Pandi, dont une partie est représentée dans la quatrième Planche, est moins remarquable par ses dimensions que par la forme extraordinaire de ses rochers, qui paroissent taillés par la main de l'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent, qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo, porte le nom de *Rio de la Summa Paz*. Il descend de la chaîne orientale des Andes qui, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, sépare le bassin de la rivière de la Madeleine, des vastes plaines du Meta, du Guaviare et de l'Orénoque. Ce torrent, encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourroit être franchi qu'avec beaucoup de difficultés, si la nature même n'y avoit formé deux ponts de rochers qu'on regarde avec raison, dans le pays, comme une des choses les plus dignes de fixer l'attention des voyageurs. C'est au mois de septembre de l'année 1801, que nous avons

passé ces ponts naturels d'Icononzo, en allant de Santa-Fe de Bogota à Popayan et à Quito.

Le nom d'Icononzo est celui d'un ancien village des Indiens Muyscas, situé sur le bord méridional de la vallée, et dont il n'existe plus que quelques cabanes éparses. L'endroit habité le plus proche de ce site remarquable, est aujourd'hui le petit village de *Pandi* ou *Mercadillo*, éloigné d'un quart de lieue vers le nord-est. Le chemin de Santa-Fe à Fusagasuga (lat. 4° 20′ 21″ nord, long. 5° 7′ 14″), et de là à Pandi, est l'un des plus difficiles et des moins frayés que l'on trouve dans les Cordillères. Il faut aimer passionnément les beautés de la nature, pour ne pas préférer la route ordinaire qui conduit du plateau de Bogota par la Mesa de Juan Diaz aux rives de la Madeleine, à la descente périlleuse du *Paramo* de San-Fortunato et des montagnes de Fusagasuga, vers le pont naturel d'Icononzo.

La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa Paz occupe le centre de la vallée de Pandi. Près du pont elle conserve, sur plus de quatre mille mètres de longueur, la direction de l'est à l'ouest.

La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse à l'ouest de Doa, et au point où elle en sort en descendant vers Melgar. Il est très-probable que cette crevasse a été formée par un tremblement de terre : elle ressemble à un filon énorme, dont la gangue auroit été enlevée par les travaux des mineurs. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile : cette formation, qui repose sur les schistes primitifs (*thonschiefer*) de Villeta, s'étend depuis la montagne de sel gemme de Zipaquira jusqu'au bassin de la rivière de la Madeleine. C'est elle aussi qui renferme les couches de charbon de terre de Canoas ou de Chipa, que l'on exploite près de la grande chute de Tequendama (Pl. VI).

Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes. Un grès très-compacte et quartzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque pas de fissures de stratification, repose sur un grès schisteux (*sandsteinschiefer*) à grain très-fin, et divisé en une infinité de petites couches très-minces et presque horizontales. On peut croire que le banc compacte et quartzeux, lors de la

formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes, et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a quatorze mètres et demi de longueur sur $12^{m.},7$ de largeur; son épaisseur, au centre, est de $2^{m.},4$. Des expériences faites avec beaucoup de soin sur la chute des corps, et en employant un chronomètre de Berthoud, nous ont donné $97^{m.},7$ pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. Une personne très-éclairée, qui a une campagne agréable dans la belle vallée de Fusagasuga, Don Jorge Lozano, a mesuré avant nous cette même hauteur, au moyen d'une sonde; il l'a trouvée de cent douze *varas* ($93^{m.},4$): la profondeur du torrent paroît être, dans les eaux moyennes, de six mètres. Les Indiens de Pandi ont formé, pour la sûreté des voyageurs, d'ailleurs très-rares dans ce pays désert, une petite balustrade de roseaux qui se prolonge vers le chemin par lequel on parvient au pont supérieur.

Dix toises au-dessous de ce premier pont naturel, s'en trouve un autre auquel nous

avons été conduits par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rochers sont tombées de manière à se soutenir mutuellement : celle du milieu forme la clef de la voûte, accident qui auroit pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du nouveau monde comme aux anciens habitans de l'Égypte. Je ne déciderai pas la question de savoir si ces quartiers de rochers ont été lancés de loin, ou s'ils ne sont que les fragmens d'une arche détruite en place, mais originairement semblable au pont naturel supérieur. Cette dernière supposition est rendue probable par un accident analogue qu'offre le Colisée à Rome, où l'on voit, dans un mur à demi écroulé, plusieurs pierres arrêtées dans leur chute, parce qu'en tombant elles ont formé accidentellement une voûte.

Au milieu du second pont d'Icononzo se trouve un trou de plus de huit mètres carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme : c'est là que nous avons fait les expériences sur la chute des corps. Le torrent paroît couler dans une caverne obscure : le bruit lugubre que l'on entend est dû à une infinité d'oiseaux

nocturnes qui habitent la crevasse, et que l'on est tenté d'abord de prendre pour ces chauves-souris de taille gigantesque, qui sont si communes dans les régions équinoxiales. On en distingue des milliers qui planent au-dessus de l'eau.

Les Indiens nous ont assuré que ces oiseaux ont la grosseur d'une poule, des yeux de hibou, et le bec recourbé. On les appelle *cacas*, et la couleur uniforme de leur plumage, qui est d'un gris brunâtre, me fait croire qu'ils n'appartiennent pas au genre *caprimulgus*, dont les espèces sont d'ailleurs si variées dans les Cordillères. Il est impossible de s'en procurer, à cause de la profondeur de la vallée. On n'a pu les examiner qu'en jetant des fusées dans les crevasses, pour en éclairer les parois.

L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de huit cent quatre-vingt-treize mètres (quatre cent cinquante-huit toises) au-dessus du niveau de l'Océan. Il existe dans les montagnes de la Virginie, dans le comté de *Rock Bridge*, un phénomène semblable au pont supérieur que nous venons de décrire. Il a été examiné par M. Jefferson, avec le soin qui distingue

toutes les observations de cet excellent naturaliste[1]. Le pont naturel du *Cedar Creek* en Virginie, est une arche calcaire de vingt-sept mètres d'ouverture; son élévation au-dessus des eaux de la rivière est de soixante-dix mètres. Le pont de terre (*Rumichaca*) que nous avons trouvé sur la pente des montagnes porphyritiques de Chumban dans la province de *los Pastos*, le pont de *la Mère de Dieu*, appelé *Dantö*, près de Totonilco au Mexique, la roche percée près de Grandola dans la province de l'Alentejo en Portugal, sont des phénomènes géologiques qui ont tous quelque ressemblance avec le pont d'Icononzo. Mais je doute qu'on ait découvert jusqu'ici, quelque part sur le globe, un accident aussi extraordinaire que celui qu'offrent les trois masses de rochers qui se soutiennent mutuellement en formant une voûte naturelle.

J'ai dessiné les ponts d'Icononzo dans la partie septentrionale de la vallée, et dans un point où l'arche se présente en profil. Les premières épreuves de cette Planche indiquent par erreur, comme graveur, M. Gmelin à Rome, au lieu de M. Bouquet à Paris.

[1] Notes sur la Virginie, p. 56.

PLANCHE V.

Passage du Quindiu, dans la Cordillère des Andes.

DANS le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis les 2° 30′ jusqu'aux 5° 15′ de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires.

La *chaîne orientale* sépare la vallée de la rivière de la Madeleine des plaines du Rio Meta. C'est sur sa pente occidentale que se trouvent les ponts naturels d'Icononzo. Ses plus hautes cimes sont le Paramo de la *Summa Paz* et celui de *Chingasa*. Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles.

La *chaîne centrale* partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Madeleine et celui du Rio Cauca. Elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales de

Guanacas, de *Baragan* et de *Quindiu*. Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitans de Santa-Fe; elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse.

La *chaîne occidentale* des Andes sépare la vallée de Cauca de la province du Choco et des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de quinze cents mètres: elle s'abaisse tellement entre les sources du Rio Atracto et celles du Rio San-Juan, qu'on a de la peine à suivre son prolongement dans l'isthme de Panama.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent vers le nord, par les 6° et 7° de latitude boréale. Elles forment un seul groupe, au sud de Popayan, dans la province de Pasto. D'ailleurs il ne faut pas les confondre avec la division des Cordillères observée par Bouguer et La Condamine, dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'aux 2° de latitude australe.

La ville de Santa-Fe de Bogota est située à l'ouest du Paramo de *Chingasa*, dans un plateau qui a deux mille six cent cinquante

mètres de hauteur absolue, et qui se prolonge sur le dos de la *Cordillère orientale.* Il résulte de cette structure particulière des Andes, que, pour parvenir de Santa-Fe à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la *chaîne orientale*, soit par la *Mesa* et *Tocayma*, soit par les ponts naturels d'*Icononzo;* traverser la vallée de la rivière de la Madeleine, et passer la *chaîne centrale.* Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*, décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes. En suivant ce chemin, le voyageur traverse la crète de la Cordillère centrale dans un seul jour, au milieu d'un pays habité. Nous avons préféré au passage de Guanacas celui de la *montagne de Quindiu* ou *Quindio*, entre les villes d'Ibague et de Carthago. C'est l'entrée de ce passage qui est représentée dans la Planche v. Il m'a paru indispensable de donner ces détails géographiques, pour faire mieux connoître la position d'un endroit qu'on chercheroit en vain sur les meilleures cartes de l'Amérique méridionale, par exemple sur celle de La Cruz.

La montagne de Quindiu (lat. 4° 36′,

long. 5° 12′) est regardée comme le passage le plus pénible que présente la Cordillère des Andes. C'est une forêt épaisse entièrement inhabitée, que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en dix ou douze jours. On n'y trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance : à toutes les époques de l'année les voyageurs font leurs provisions pour un mois, parce qu'il arrive souvent que, par la fonte des neiges et par la crue subite des torrens, ils se trouvent isolés de manière à ne pouvoir descendre ni du côté de Carthago ni du côté d'Ibague. Le point le plus élevé du chemin, la Garito del Páramo, a trois mille cinq cents mètres de hauteur au-dessus des eaux de l'Océan. Comme le pied de la montagne, vers les rives du Cauca, n'en a que neuf cent soixante, on y jouit généralement d'un climat doux et tempéré. Le sentier par lequel on passe la Cordillère est si étroit, que sa largeur ordinaire n'est que de quatre ou cinq décimètres : il ressemble en grande partie à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une couche épaisse d'argile. Les filets d'eau qui

descendent de la montagne ont creusé des ravins de six à sept mètres de profondeur. On marche dans ces crevasses qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Le corps des bœufs, qui sont les bêtes de somme dont on se sert communément dans ces contrées, a de la peine à passer dans ces galeries qui ont jusqu'à deux mille mètres de longueur. Si on a le malheur d'y rencontrer ces bêtes de somme, il ne reste d'autre moyen de les éviter, que celui de rebrousser chemin ou de monter sur le mur de terre qui borde la crevasse, et de se tenir suspendu en s'accrochant aux racines qui y pénètrent depuis la surface du sol.

En traversant la montagne de Quindiu, au mois d'octobre 1801, à pied, et suivis de douze bœufs qui portoient nos instrumens et nos collections, nous avons beaucoup souffert des averses continuelles auxquelles nous avons été exposés les trois ou quatre derniers jours, en descendant la pente occidentale de la Cordillère. Le chemin passe par un pays marécageux, couvert de bambousiers. Les piquans, dont sont armées les

racines de ces graminées gigantesques, avoient déchiré nos chaussures; de sorte que nous étions forcés, comme tous les voyageurs qui ne veulent pas se laisser porter à *dos d'homme*, d'aller pieds nus. Cette circonstance, l'humidité continuelle, la longueur du chemin, la force musculaire qu'il faut employer pour marcher dans une argile épaisse et bourbeuse, la nécessité de passer à gué des torrens profonds et dont l'eau et très-froide, rendent sans doute ce voyage excessivement fatigant; mais, quelque pénible qu'il soit, il ne présente aucun des dangers dont la crédulité du peuple alarme les voyageurs. Le sentier est étroit, mais les endroits où il borde des précipices sont très-rares. Comme les bœufs ont la coutume de mettre les pieds toujours sur la même trace, il en résulte qu'il se forme en travers, dans le chemin, une suite de petits fossés séparés les uns des autres par des proéminences de terre très-étroites. Dans le temps des fortes pluies, ces proémidences restent cachées sous l'eau, et la marche du voyageur est doublement incertaine, parce qu'il ignore s'il place le pied sur la digue ou dans le fossé.

Peu de personnes aisées ayant, dans ces climats, l'habitude de marcher à pied et dans des chemins aussi difficiles pendant quinze ou vingt jours de suite, on se fait porter par des hommes qui ont une chaise liée sur le dos; car, dans l'état actuel du passage de Quindiu, il seroit impossible d'aller sur des mules. On entend dire dans ce pays, *aller à dos d'homme* (*andar en carguero*), comme on dit *aller à cheval.* Aucune idée humiliante n'est attachée au métier des *cargueros.* Les hommes qui s'y livrent ne sont pas des Indiens, mais des métis, quelquefois même des blancs. On est souvent surpris d'entendre des hommes nus, qui sont voués à une profession aussi flétrissante à nos yeux, se disputer, au milieu d'une forêt, parce que l'un d'eux a refusé à l'autre, qui prétend avoir la peau plus blanche, les titres pompeux de *Don* ou de *Su Merced.* Les *cargueros* portent communément six à sept *arrobas* (soixante-quinze à quatre-vingt-huit kilogrammes); il y en a de très-robustes qui portent jusqu'à neuf *arrobas.* Quand on réfléchit sur l'énorme fat gue à laquelle ces malheureux sont exposés

en marchant huit à neuf heures par jour dans un pays montueux; quand on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme des bêtes de somme, et que des voyageurs ont souvent la cruauté de les abandonner dans la forêt lorsqu'ils tombent malades; quand on pense qu'ils ne gagnent, dans un voyage d'Ibague à Carthago, que 12 à 14 piastres (60 à 70 fr.) dans l'espace de quinze, quelquefois même de vingt-cinq ou trente jours, on a de la peine à concevoir comment ce métier de *cargueros*, un des plus pénibles de ceux auxquels l'homme se livre, est embrassé volontairement par tous les jeunes gens robustes qui vivent aux pieds de ces montagnes. Le goût d'une vie errante et vagabonde, l'idée d'une certaine indépendance au milieu des forêts, leur font préférer cette occupation pénible aux travaux sédentaires et monotones des villes.

Le passage de la montagne de Quindiu n'est pas la seule partie de l'Amérique méridionale dans laquelle on voyage *à dos d'homme*. Une province entière, celle d'Antioquia, est environnée de montagnes si difficiles à franchir, que les personnes qui ne

veulent pas se fier à l'adresse d'un *carguero*, et qui ne sont pas assez robustes pour faire à pied le chemin de Santa-Fe de Antioquia à la Boca de Nares, ou au Rio Samana, doivent renoncer à sortir de ce pays. J'ai connu un habitant de cette province dont l'embonpoint étoit énorme : il n'avoit rencontré que deux métis capables de le porter, et il eût été impossible de retourner chez lui, si ces deux *cargueros* fussent morts pendant qu'il se trouvoit sur les rives de la Madeleine, à Mompox ou à Honda. Le nombre des jeunes gens qui font le métier de bêtes de somme au Choco, à Ibague et à Medellin, est si grand, que l'on en rencontre quelquefois des files de cinquante ou soixante. Lorsqu'on forma, il y a quelques années, le projet de rendre praticable, pour des mulets, le chemin de montagnes qui mène du village de Nares à Antioquia, les *cargueros* réclamèrent formellement contre l'amélioration des routes, et le gouvernement eut la foiblesse de céder à leurs réclamations. Il est utile de rappeler ici que les mines du Mexique offrent aussi une classe d'hommes qui n'ont d'autre occupation que celle d'en porter d'autres sur leur

dos. Dans ces climats la paresse des blancs est si grande, que chaque directeur des mines a à sa solde un ou deux Indiens qu'on appelle ses *chevaux* (*cavallitos*), parce qu'ils se font seller tous les matins, et qu'appuyés sur une petite canne, et jetant le corps en avant, ils portent leur maître d'une partie de la mine à l'autre. Parmi les *cavallitos* et les *cargueros*, on distingue et l'on recommande aux voyageurs ceux qui ont le pied sûr et le pas doux et égal. On est peiné d'entendre parler des qualités de l'homme dans des termes qui désignent l'allure des chevaux et des mulets.

Les personnes qui se font porter dans la chaise d'un *carguero*, doivent rester, pendant plusieurs heures, immobiles et le corps penché en arrière. Le moindre mouvement suffiroit pour faire tomber celui qui les porte, et les chutes sont d'autant plus dangereuses, que souvent le *carguero*, trop confiant dans son adresse, choisit les pentes les plus escarpées, ou traverse un torrent sur un tronc d'arbre étroit et glissant. Cependant les accidens sont très-rares, et ceux qui ont eu lieu doivent être attribués à l'imprudence des

voyageurs qui, effrayés, ont sauté à terre du haut de leur chaise.

La cinquième Planche représente un site très-pittoresque, que l'on découvre à l'entrée de la montagne de Quindiu, près d'Ibague, à un poste que l'on appelle le pied de la Cuesta. Le cône tronqué de Tolima, couvert de neiges perpétuelles, et rappelant par sa forme le Cotopaxi et le Cayambe, paroît au-dessus d'une masse de rochers granitiques. La petite rivière de Combeima, qui mêle ses eaux à celles du Rio Cuello, serpente dans une vallée étroite, et se fraye un chemin à travers un bosquet de palmiers. On distingue dans le fond une partie de la ville d'Ibague, la grande vallée de la rivière de la Madeleine, et la chaîne orientale des Andes. Sur le devant on voit une troupe de *cargueros* qui entrent dans la montagne. On y reconnoît la manière particulière dont la chaise, construite en bois de bambousier, est liée sur les épaules, et tenue en équilibre par un fronteau semblable à celui que portent les chevaux et les bœufs. Le rouleau que l'on voit dans la main du troisième *carguero* est le toit, ou plutôt la maison mobile

dont le voyageur se sert en traversant les forêts de Quindiu.

Lorsqu'on est arrivé à Ibague, et qu'on se prépare au voyage, on fait couper dans les montagnes voisines plusieurs centaines de feuilles de *vijao*, plante de la famille des bananiers, qui forme un nouveau genre voisin du Thalia, et qu'il ne faut pas confondre avec l'Heliconia bihai. Ces feuilles, membraneuses et lustrées comme celles du Musa, sont d'une forme ovale, et ont cinquante-quatre centimètres (vingt pouces) de longueur, sur trente-sept centimètres (quatorze pouces) de largeur. Leur surface inférieure est d'un blanc argenté et couverte d'une matière farineuse qui se détache par écailles. C'est ce *vernis* particulier qui les rend propres à résister long-temps à la pluie. En les ramassant, on fait une incision à la nervure principale, qui est le prolongement du pétiole : cette incision doit servir de crochet pour les suspendre, quand on voudra former le toit mobile; ensuite on les étend et on les roule avec soin en un paquet cylindrique. Il faut un poids de cinquante kilogrammes de feuilles pour couvrir une cabane dans laquelle

couchent six à huit personnes. Lorsqu'au milieu des forêts on arrive dans un endroit où le sol est sec, et où l'on compte passer la nuit, les *cargueros* coupent quelques branches d'arbre qu'ils réunissent en forme de tente. En quelques minutes, cette charpente légère est divisée en carreaux par des lianes ou par des fils d'agave placés parallèlement à une distance de trois à quatre décimètres les uns des autres. Pendant ce temps, le paquet de feuilles de vijao a été déroulé, et plusieurs personnes s'occupent à les arranger sur le treillage, de manière qu'elles se recouvent comme les tuiles des maisons. Ces cabanes, construites à la hâte, sont très-fraîches et très-commodes. Si pendant la nuit le voyageur sent pénétrer la pluie, il indique l'endroit où se trouve la gouttière; une seule feuille suffit pour obvier à cet inconvénient. Nous avons passé plusieurs jours dans la vallée de Boquia, sous une de ces tentes de feuillage, sans être mouillés, quoique la pluie fût très-forte et presque continuelle.

La montagne de Quindiu est un des endroits les plus riches en plantes utiles et

intéressantes. C'est là que nous avons trouvé le palmier (*Ceroxylon andicola*), dont le tronc est couvert d'une cire végétale; les passiflores en arbres, et le superbe Mutisia grandiflora, dont les fleurs, de couleur écarlate, ont seize centimètres (six pouces) de long.

PLANCHE VI.

Chute du Tequendama.

Le plateau sur lequel est située la ville de Santa-Fe de Bogota offre plusieurs traits de ressemblance avec celui qui renferme les lacs mexicains. L'un et l'autre sont plus élevés que le couvent du Saint-Bernard : le premier a deux mille six cent soixante mètres ; le second, deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyritiques, est couverte d'eau dans son centre ; car, avant que les Européens eussent creusé le canal de Huehuetoca, aucun des nombreux torrens qui se précipitent dans la vallée ne trouvoit une ouverture pour en sortir. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble

indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funzha, communément appelée Rio de Bogota, après avoir réuni les eaux de la vallée, s'est frayée un chemin à travers les montagnes situées au sud-ouest de la ville de Santa-Fe. C'est près de la ferme de Tequendama qu'elle sort de la vallée, en se précipitant, par une ouverture étroite, dans une crevasse qui descend vers le bassin de la rivière de la Madeleine. Si l'on tentoit de fermer cette ouverture, la seule que présente la vallée de Bogota, on convertiroit peu à peu ces plaines fertiles en un lac semblable aux lacs mexicains.

Il est facile de reconnoître l'influence que ces faits géologiques ont exercée sur les traditions des anciens habitans de ces contrées. Nous ne déciderons pas si, chez des peuples qui n'étoient pas très-éloignés de la civilisation, l'aspect des lieux a fait imaginer des hypothèses sur les premières révolutions du globe, ou si les grandes inondations de la vallée de Bogota sont assez récentes pour que la mémoire ait pu s'en conserver parmi les hommes. Partout des traditions historiques sont mêlées à des opinions religieuses, et il

est intéressant de rappeler ici celles que le conquérant de ces pays, Gonzalo Ximenez de Quesada, trouva répandues parmi les Indiens Muyscas, Panchas et Natagaymas, lorsqu'il pénétra le premier dans les montagnes de Cundinamarca [1].

Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens Muyscas ou Mozcas, les habitans du plateau de Bogota vivoient comme des barbares, nus, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout-à-coup parut chez eux un vieillard qui venoit des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingasa : il paroissoit d'une race différente de celles des indigènes, car il avoit la barbe longue et touffue. Il étoit connu sous trois noms différens : sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhè*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. Il amena avec lui une

[1] Voyez Lucas Fernandez Piedrahita, Obispo de Panama, Historia general del Nuevo Reyno de Grenada, p. 17; ouvrage composé d'après les manuscrits de Quesada.

femme à laquelle la tradition donne encore trois noms; savoir, ceux de *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenoit pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitans, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre; elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite Bochica, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée du côté de Canaos et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac de Funzha, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs, entre lesquels il partagea les pouvoirs ecclésiastique et séculier, et se retira, sous le nom d'*Idacanzas*, dans la sainte vallée

d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère, pendant l'espace de deux mille ans.

Cette fable indienne, qui attribue au fondateur de l'empire du *Zaque* la chute d'eau du Tequendama, réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnoître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica, et dans sa femme Huythaca. Le temps reculé où la lune n'existoit point encore, rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un être malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que Bochica, fils du Soleil, sèche le sol, protège l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens.

Les voyageurs qui ont vu de près le site imposant de la grande cascade du Tequendama, ne seront pas surpris que des peuples grossiers aient attribué une origine miraculeuse à ces rochers qui paroissent avoir été taillés par la main de l'homme; à ce gouffre

étroit dans lequel se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota; à ces iris qui brillent des plus belles couleurs, et qui changent de forme à chaque instant; à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais, et que l'on reconnoît à cinq lieues de distance, en se promenant autour de la ville de Santa-Fe. La sixième Planche ne peut donner qu'une foible idée de ce spectacle majestueux. S'il est difficile de décrire les beautés des cascades, il l'est encore plus de les faire sentir par le secours du dessin. L'impression qu'elles laissent dans l'ame de l'observateur dépend du concours de plusieurs circonstances : il faut que le volume d'eau qui se précipite soit proportionné à la hauteur de la chute, et que le paysage environnant ait un caractère romantique et sauvage. La Pissevache et le Staubbach, en Suisse, ont une très-grande élévation, mais leur masse d'eau n'est pas très-considérable. Le Niagara et la chute du Rhin, au contraire, offrent un énorme volume d'eau, mais leur hauteur ne surpasse pas cinquante mètres. Une cascade environnée de collines peu élevées produit moins d'effet

que les chutes d'eau que l'on voit dans les vallées profondes et étroites des Alpes, des Pyrénées, et surtout de la Cordillère des Andes. Outre la hauteur et le volume de la colonne d'eau, outre la configuration du sol et l'aspect des rochers, c'est la vigueur et la forme des arbres et des plantes herbacées; c'est leur distribution en groupes ou bouquets épars; c'est le contraste entre les masses pierreuses et la fraîcheur de la végétation, qui donnent un caractère particulier à ces grandes scènes de la nature. La chute du Niagara seroit plus belle encore si, au lieu de se trouver sous une zone boréale, dans la région des pins et des chênes, ses environs étoient ornés d'héliconia, de palmiers, et de fougères arborescentes.

La chute (*salto*) de Tequendama réunit tout ce qui peut rendre un site éminemment pittoresque. Elle n'est point, comme on le croit dans le pays[1] et comme des physiciens l'ont répété en Europe, la cascade la plus haute du globe : la rivière ne se précipite

[1] Piedrahita, p. 19; Julian, la Perla de la America, provincia de Santa Martha, 1787, p. 9.

pas, comme le dit Bouguer, dans un gouffre de cinq à six cents mètres de profondeur perpendiculaire; mais il existe à peine une cascade qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse une si grande masse d'eau. Le Rio de Bogota, après avoir abreuvé les marais qui se trouvent entre les villages de Facatativa et de Fontibon, conserve encore, près de Canoas, un peu au-dessus du *salto*, une largeur de quarante-quatre mètres, largeur qui est la moitié de celle de la Seine, à Paris, entre le Louvre et le Palais des arts.

La rivière se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la crevasse, qui paroît formée par un tremblement de terre, n'a que dix à douze mètres d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de cent soixante-quinze mètres, présente encore un profil de quatre-vingt-dix mètres carrés. On a ajouté au dessin de la cascade la figure de deux hommes pour servir d'échelle à la hauteur totale du *salto*. Le point où ces hommes sont placés, au bord supérieur, a deux mille quatre cent soixante-sept mètres d'élévation au-dessus du

niveau de l'Océan. Depuis ce point jusqu'à la rivière de la Madeleine, la petite rivière de Bogota a encore plus de deux mille cent mètres de chute, ce qui fait plus de cent quarante mètres par lieue commune.

Le chemin qui conduit de la ville de Santa-Fe au *salto* de Tequendama, passe par le village de Suacha et la grande ferme de Canoas, renommée pour ses belles récoltes en froment. On croit que l'énorme masse de vapeurs qui s'élèvent journellement de la cascade, et qui sont précipitées par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. A une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, et qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter des champs cultivés en froment et en orge: outre les aralia, l'alstonia theæformis, les begonia et le quinquina jaune (*Cinchona cordifolia*, Mut.), on voit autour de soi des chênes, des aunes, et d'autres plantes dont le port rappelle la végétation de l'Europe; et tout-à-coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds,

un pays où croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre. Comme la crevasse dans laquelle se jette le Rio de Bogota communique aux plaines de la région chaude (*tierra caliente*), quelques palmiers se sont avancés jusqu'au pied de la cascade. Cette circonstance particulière fait dire aux habitans de Santa-Fe, que la chute du Tequenmada est si haute, que l'eau tombe d'un saut du pays froid (*tierra fria*) dans le pays chaud. On sent qu'une différence de hauteur de cent soixante-quinze mètres n'est pas assez considérable pour influer sensiblement sur la température de l'air. Ce n'est point à cause de la hauteur du sol que la végétation du plateau de Canoas contraste avec celle du ravin: car si le rocher du Tequendama, qui est un grès à base argileuse, n'étoit pas taillé à pic, et si le plateau de Canoas étoit aussi habité que la crevasse, les palmiers qui végètent au pied de la cascade auroient sans doute poussé leur migration jusqu'au niveau supérieur de la rivière. L'aspect de cette végétation est d'autant plus intéressant pour les habitans de la vallée de Bogota, qu'ils vivent dans un climat où le thermomètre descend

très-souvent jusqu'au point de la congélation.

Je suis parvenu à porter des instrumens dans la crevasse même, au pied de la cascade. On met trois heures à y descendre par un sentier étroit (*camino de la Culebra*), qui mène au ravin de la Povasa. Quoique la rivière perde, en tombant, une grande partie de son eau, qui se réduit en vapeurs, la rapidité du courant inférieur force l'observateur de rester dans un éloignement de près de cent quarante mètres du bassin creusé par le choc de l'eau. Le fond de cette crevasse n'est que foiblement éclairé par la lumière du jour. La solitude du lieu, la richesse de la végétation et le bruit épouvantable qui s'y fait entendre, rendent le pied de la cascade du Tequendama un des sites les plus sauvages des Cordillères.

PLANCHE VII.

Pyramide de Cholula[1].

Parmi ces essaims de peuples qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle de notre ère, parurent successivement sur le sol mexicain, on en compte cinq, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhues, les Tlascaltèques et les Aztèques, qui, malgré leurs divisions politiques, parloient la même langue, suivoient le même culte, et construisoient des édifices pyramidaux qu'ils regardoient comme des *téocallis*, c'est-a-dire, comme les maisons de leurs dieux. Ces édifices, quoique de dimensions très-différentes, avoient tous la même forme : c'étoient des pyramides à plusieurs assises, et dont les côtés suivoient exactement la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevoit au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte, que l'on peut comparer

[1] Pl. III de l'édition in-8°.

Pl. III.



Bouquet sc.



au περίβοολος des Grecs, renfermoit des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes; car chaque maison d'un dieu mexicain, comme l'ancien temple de Baal Berith, brûlé par Abimelech, étoit une place forte. Un grand escalier conduisoit à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme se trouvoient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermoient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli étoit dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle; c'est le ναὸς, ou plutôt le σηκὸς des temples grecs. C'est là aussi que les prêtres entretenoient le feu sacré. Par l'ordonnance particulière de l'édifice que nous venons d'indiquer, le sacrificateur pouvoit être vu d'une grande masse de peuple à la fois. On distinguoit de loin la procession des *teopixqui*, qui montoit ou descendoit l'escalier de la pyramide. L'intérieur de l'édifice servoit à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. Il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissées du temple de Jupiter Bélus, sans être

frappé des traits de ressemblance qu'offroit ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac.

Lorsque les Mexicains ou Aztèques, une des sept tribus des *Anahuatlacs* (peuple *riverain*), arrivèrent, l'an 1190, dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déjà les monumens pyramidaux de *Téotihuacan*, de *Cholula* ou *Cholollan*, et de *Papantla*. Ils attribuèrent ces grandes constructions aux Toltèques, nation puissante et civilisée, qui habitoit le Mexique cinq cents ans plus tôt, qui se servoit de l'écriture hiéroglyphique, et qui avoit une année et une chronologie plus exactes que celles de la plupart des peuples de l'ancien continent. Les Aztèques ne savoient pas avec certitude si d'autres tribus avoient habité le pays d'Anahuac avant les Toltèques. En regardant ces maisons de Dieu de Téotihuacan et de Chololan comme l'ouvrage de ce dernier peuple, ils leur assignoient la plus haute antiquité dont ils eussent l'idée : il seroit cependant possible qu'elles eussent été construites avant l'invasion des Toltèques, c'est-à-dire, avant l'année 648 de l'ère vulgaire.

Ne nous étonnons pas que l'histoire d'aucun peuple américain ne commence avant le septième siècle, et que celle des Toltèques soit aussi incertaine que l'histoire des Pelasges et des Ausoniens. Un savant profond, M. Schlœzer, a prouvé jusqu'à l'évidence que l'histoire du nord de l'Europe ne remonte pas au delà du dixième siècle, époque à laquelle le plateau mexicain offroit déjà une civilisation bien plus avancée que le Danemarck, la Suède et la Russie.

Le *téocalli* de Mexico étoit dédié à Tezcatlipoca, la première des divinités atzèques après Téotl, qui est l'Être suprême et invisible, et à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre : il fut construit par les Atzèques, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan, seulement six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Cette pyramide tronquée, appelée par Cortez le Temple principal, avoit à sa base quatre-vingt-dix-sept mètres de largeur, et à peu près cinquante-quatre mètres de hauteur. Il n'est pas surprenant qu'un édifice de ces dimensions ait pu être détruit peu d'années après le siége de Mexico : en Egypte, il reste

à peine quelques vestiges des énormes pyramides qui s'élevoient au milieu des eaux du lac Mœris, et qu'Hérodote dit avoir été ornées de statues colossales : les pyramides de Porsenna, dont la description paroît un peu fabuleuse, et dont quatre, d'après Varron, avoient plus de quatre-vingts mètres de hauteur, ont également disparu en Étrurie[1].

Mais si les conquérans européens ont renversé les *téocallis* des Atzèques, ils n'ont pas réussi également à détruire des monumens plus anciens, ceux que l'on attribue à la nation toltèque. Nous allons donner une description succincte de ces monumens, remarquables par leur forme et leur grandeur.

Le groupe des pyramides de *Téotihuacan* se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de *Micoatl*, ou de *Chemin des morts*. On y observe encore deux grandes pyramides[2] dédiées au soleil (*Tonatiuh*) et à la lune (*Meztli*), et

[1] PLIN., XXXVI, 19.

[2] Éclaircissemens de M. LANGLÈS au Voyage de Norden, Tom. III, p. 327, n°. 2.

entourées de plusieurs centaines de petites pyramides, qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouet. Des deux grands *téocallis*, l'un a cinquante-cinq, l'autre quarante-quatre mètres d'élévation perpendiculaire. La base du premier a deux cent huit mètres de long; d'où il résulte que le Tonatiuh Yztaqual, d'après les mesures de M. Oteyza, faites en 1803, est plus élevé que le Mycerinus, ou la troisième des trois grandes pyramides de Djyzeh en Égypte, et que la longueur de sa base est à peu près celle du Céphren. Les petites pyramides qui entourent les grandes maisons de la lune et du soleil ont à peine neuf à dix mètres d'élévation : d'après la tradition des indigènes, elles servoient à la sépulture des chefs des tribus. Autour du Chéops et du Mycerinus en Egypte, on distingue aussi huit petites pyramides placées avec beaucoup de symétrie, et parallélement aux faces des grandes. Les deux *téocallis* de Téotihuacan avoient quatre assises principales : chacune d'elles étoit subdivisée en petits gradins, dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlée de petites pierres : il est revêtu d'un

mur épais de *tezontli* ou amygdaloïde poreuse. Cette construction rappelle une des pyramides égyptiennes de Sakharah, qui a six assises, et qui, d'après le récit de Pococke [1], est un amas de cailloux et de mortier jaune, revêtu par dehors de pierres brutes. A la cime des grands *téocallis* mexicains se trouvoient deux statues colossales du soleil et de la lune : elles étoient de pierre, et enduites de lames d'or ; ces lames furent enlevées par les soldats de Cortez. Lorsque l'évêque Zumaraga, religieux franciscain, entreprit de détruire tout ce qui avoit rapport au culte, à l'histoire et aux antiquités des peuples indigènes de l'Amérique, il fit aussi briser les idoles de la plaine de Micoatl. On y découvre encore les restes d'un escalier construit en grandes pierres de taille, et qui conduisoit anciennement à la plate-forme du *téocalli*.

A l'est du groupe des pyramides de Téotihuacan, en descendant la Cordillère vers le golfe du Mexique, dans une forêt épaisse appelée *Tajin*, s'élève la pyramide de Papantla :

[1] Voyage de Pococke, édit. de Neuchâtel, 1752, Tom. I, p. 147.

c'est le hasard qui l'a fait découvrir à des chasseurs espagnols, il n'y a pas trente ans; car les Indiens se plaisent à cacher aux blancs tout ce qui est l'objet d'une antique vénération. La forme de ce *téocalli*, qui a eu six, peut-être même sept étages, est plus élancée que celle de tous les autres monumens de ce genre : sa hauteur est à peu près de dix-huit mètres, tandis que la longueur de sa base n'est que de vingt-cinq; il est par conséquent presque de moitié plus bas que la pyramide de Caïus Cestius, à Rome, qui a trente-trois mètres de hauteur. Ce petit édifice est tout construit en pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, et d'une coupe très-belle et très-régulière : trois escaliers mènent à sa cime; le revêtement de ses assises est orné de sculptures hiéroglyphiques, et de petites niches qui sont disposées avec beaucoup de symétrie: le nombre de ces niches paroît faire allusion aux trois cent dix-huit signes simples et composés des jours du *Cempohualilhuitl*, ou calendrier civil des Toltèques.

Le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous les monumens pyramidaux d'Anahuac, est le *téocalli* de Cholula. On

l'appelle aujourd'hui *la montagne faite à mains d'homme* (*monte hecho a mano*). A le voir de loin, on seroit en effet tenté de le prendre pour une colline naturelle couverte de végétation. C'est dans son état de dégradation actuelle que cette pyramide est représentée sur la septième Planche.

Une vaste plaine, celle de la Puebla, est séparée de la vallée de Mexico par la chaîne de montagnes volcaniques qui se prolongent depuis le Popocatepetl, vers Rio Frio et le pic du Telapon [1]. Cette plaine fertile, mais dénuée d'arbres, est riche en souvenirs qui intéressent l'histoire mexicaine : elle renferme les chefs-lieux des trois républiques de Tlascalla, de Huexocingo et de Cholula, qui, malgré leurs dissensions continuelles, n'en résistoient pas moins au despotisme et à l'esprit d'usurpation des rois atzèques.

La petite ville de Cholula, que Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, compare aux villes les plus populeuses de l'Espagne, compte aujourd'hui à peine seize mille habitans. La pyramide se trouve à l'est de la ville,

[1] Voyez mon Atlas mexicain, Pl. III et IX.

sur le chemin qui mène de Cholula à la Puebla. Elle est très-bien conservée du côte de l'ouest, et c'est la face occidentale que présente la gravure que nous publions. La plaine de Cholula offre ce caractère de nudité qui est propre à des plateaux élevés de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan : on distingue sur le premier plan quelques pieds d'agave et des dragoniers ; dans le lointain, on découvre la cime couverte de neige du volcan d'Orizaba, montagne colossale de cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres d'élévation absolue, et dont j'ai publié le dessin dans l'*Atlas Mexicain*, Pl. XVII.

Le *téocalli* de Cholula a quatre assises, toutes d'une hauteur égale. Il paroît avoir été exactement orienté d'après les quatre points cardinaux ; mais comme les arêtes des assises ne sont pas très-distinctes, il est difficile de reconnoître leur direction primitive. Ce monument pyramidal a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre trouvés dans l'ancien continent. Je l'ai mesuré avec soin, et je me suis assuré que sa hauteur perpendiculaire n'est que de cinquante-quatre

mètres, mais que chaque côté de sa base a quatre cent trente-neuf mètres de longueur : Torquemada lui donne soixante-dix-sept; Betancourt, soixante-cinq; Clavigero, soixante-un mètres de hauteur. Bernal Diaz del Castillo, simple soldat dans l'expédition de Cortez, s'amusa à compter les gradins des escaliers qui conduisoient à la plate-forme des *téocallis* : il en trouva cent quatorze au grand temple de Ténochtitlan, cent dix-sept à celui du Tezcuco, et cent vingt à celui de Cholula. La base de la pyramide de Cholula est deux fois plus grande que celle du Chéops, mais sa hauteur excède de très-peu celle du Mycerinus. En comparant les dimensions de la maison du soleil, à Téotihuacan, avec celles de la pyramide de Cholula, on voit que le peuple qui construisit ces monumens remarquables avoit l'intention de leur donner la même hauteur, mais des bases dont la longueur seroit dans le rapport d'un à deux. Quant à la proportion entre la base et la hauteur, on la trouve très-différente dans les divers monumens. Dans les trois grandes pyramides de Djyzeh, les hauteurs sont aux bases comme 1 à 1 $\frac{7}{10}$; dans la pyramide de Papantla, chargée d'hiéroglyphes, ce rapport

est comme 1 à 1 $\frac{4}{10}$; dans la grande pyramide de Téotihuacan, comme 1 à 3 $\frac{7}{10}$; et dans celle de Cholula, comme 1 à 7 $\frac{8}{10}$. Ce dernier monument est construit en briques non cuites (*xamilli*), qui alternent avec des couches d'argile. Des Indiens de Cholula m'ont assuré que l'intérieur de la pyramide est creux, et que, lors du séjour de Cortez dans leur ville, leurs ancêtres y avoient caché un grand nombre de guerriers pour fondre inopinément sur les Espagnols : les matériaux dont ce *téocalli* est construit, et le silence des historiens de ce temps [1], rendent cette assertion très-peu probable.

On ne peut cependant pas révoquer en doute qu'il n'y eût, dans l'interieur de cette pyramide, comme dans d'autres *téocallis*, des cavités considérables qui servoient à la sépulture des indigènes : une circonstance particulière les a fait découvrir. Il y a sept à huit ans qu'on a changé la route de Puebla à Mexico, qui passoit jadis au nord de la pyramide : pour aligner cette route, on a percé la première assise, de sorte qu'un huitième en est

[1] Cartas de HERNAN CORTEZ; Mexico, 1770, p. 69.

resté isolé comme un monceau de briques. C'est en faisant cette percée qu'on a trouvé dans l'intérieur de la pyramide une maison carrée, construite en pierres, et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*cupressus disticha*) : elle renfermoit deux cadavres, des idoles en basalte, et un grand nombre de vases vernissés et peints avec art. On ne se donna pas la peine de conserver ces objets; mais on assure avoir vérifié avec soin que cette maison, couverte de briques et de couches d'argile, n'avoit aucune issue. En supposant que la pyramide fût construite, non par les Toltèques, premiers habitans de Cholula, mais par des prisonniers que les Cholulains avoient faits sur les peuples voisins, on pourroit croire que ces cadavres étoient ceux de quelques malheureux esclaves que l'on avoit fait périr à dessein dans l'intérieur du téocalli. Nous avons reconnu les restes de cette maison souterraine, et nous avons observé une disposition particulière des briques, tendant à diminuer la pression que le toit devoit éprouver. Comme les indigènes ne savoient pas faire de voûtes, ils plaçoient des briques très-larges horizontalement, de

manière que celles de dessus dépassassent les inférieures : il en résultoit un assemblage par gradins, qui suppléoit en quelque sorte au cintre gothique, et dont on a aussi trouvé des vestiges dans plusieurs édifices égyptiens. Il seroit intéressant de creuser une galerie à travers le téocalli de Cholula, pour en examiner la construction intérieure, et il est étonnant que le désir de trouver des trésors cachés n'ait pas déjà fait tenter cette entreprise. Pendant mon voyage au Pérou, en visitant les vastes ruines de la ville de Chimù, près de Mansiche, je suis entré dans l'intérieur de la fameuse *Huaca de Toledo*, tombeau d'un prince péruvien, dans lequel Garci Gutierez de Toledo découvrit, en perçant une galerie, en 1576, pour plus de cinq millions de francs en or massif, comme cela est prouvé par les livres de compte conservés à la mairie de Truxillo.

Le grand téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (*Tlalchihualtepec*), avoit à sa cime un autel dédié à Quetzalcoatl, le dieu de l'air. Ce Quetzalcoatl (dont le nom signifie serpent revêtu de plumes vertes, de *coatl*, serpent, et *quet-*

zalli, plume verte) est sans doute l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'étoit un homme blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas, dont nous avons parlé plus haut en décrivant la cascade du Tequendama : il étoit grand-prêtre à Tula (*Tollan*), législateur, chef d'une secte religieuse qui, comme les Sonyasis et les Bouddhistes de l'Indostan, s'imposoit les pénitences les plus cruelles : il introduisit la coutume de se percer les lèvres et les oreilles, et de se meurtrir le reste du corps avec les piquans des feuilles d'agave, ou avec les épines du cactus, en introduisant des roseaux dans les plaies pour qu'on vît ruisseler le sang plus abondamment. Dans un dessin mexicain, conservé à la bibliothéque du Vatican [1], j'ai vu une figure qui représente Quetzalcoatl apaisant, par sa pénitence, le courroux des dieux, lorsque, treize mille soixante ans après la création du monde (je suis la chronologie très-vague rapportée par le père Rios), il y eut une grande famine dans la province de Culan : le saint s'étoit retiré près

[1] *Codex anonymus*, n°. 3738, fol. 8.

de Tlaxapuchicalco, sur le volcan Catcitepetl (*montagne qui parle*), où il marcha pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquans. On croit voir un de ces Rishi, hermites du Gange, dont les Pourânas célèbrent la pieuse austérité [1].

Le règne de Quetzalcoatl étoit l'âge d'or des peuples d'Anahuac : alors tous les animaux, les hommes même vivoient en paix, la terre produisoit sans culture les plus riches moissons, l'air étoit rempli d'une multitude d'oiseaux que l'on admiroit à cause de leur chant et de la beauté de leur plumage ; mais ce règne, semblable à celui de Saturne, et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée : le Grand Esprit Tezcatlipoca, le Brahmâ des peuples d'Anahuac, offrit à Quetzalcoatl une boisson qui, en le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages, et surtout un désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelle Tlapallan [2]. L'analogie de ce nom avec celui de Huehuetlapallan, la patrie des Toltèques, ne paroît

[1] SCHLEGEL *über Sprache und Weisheit der Indier*, p. 132.

[2] CLAVIGERO, *Storia di Messico*, Tom. II, p. 12.

pas être accidentelle : mais comment concevoir que cet homme blanc, prêtre de Tula, se soit dirigé, comme nous le verrons bientôt, au *sud-est*, vers les plaines de Cholula, et de là aux côtes orientales du Mexique, pour parvenir à ce pays *septentrional* d'où ses ancêtres étoient sortis, l'an 596 de notre ère ?

Quetzalcoatl, en traversant le territoire de Cholula, céda aux instances des habitans, qui lui offrirent les rênes du gouvernement : il demeura pendant vingt ans parmi eux, leur apprit à fondre des métaux, ordonna les grands jeûnes de quatre-vingts jours, et régla les intercalations de l'année toltèque ; il exhorta les hommes à la paix ; il ne voulut pas que l'on fît d'autres offrandes à la divinité que les prémices des moissons. De Cholula, Quetzalcoatl passa à l'embouchure de la rivière de Goasacoalco, où il disparut après avoir fait annoncer aux Cholulains (*Chololtecatles*) qu'il reviendroit dans quelque temps pour les gouverner de nouveau et pour renouveler leur bonheur.

C'étoient les descendans de ce saint que le malheureux Montezuma crut reconnoître

dans les compagnons d'armes de Cortez. « Nous savons par nos livres, dit-il dans son « premier entretien avec le général espa- « gnol, que moi et tous ceux qui habitent ce « pays, ne sommes pas indigènes, mais que « nous sommes des étrangers venus de très- « loin. Nous savons aussi que le chef qui « conduisit nos ancêtres retourna pour « quelque temps dans sa première patrie, « et qu'il revint ici pour chercher ceux qui « s'y étoient établis : il les trouva mariés « avec les femmes de cette terre, ayant une « postérité nombreuse et vivant dans des « villes qu'ils avoient construites : les nôtres « ne voulurent pas obéir à leur ancien « maître, et il s'en retourna seul. Nous « avons toujours cru que ses descendans « viendroient un jour prendre possession « de ce pays. Considérant que vous venez « de cette partie où naît le soleil, et que, « comme vous me l'assurez, vous nous con- « noissez depuis long-temps, je ne puis « douter que le roi qui vous envoie ne soit « notre maître naturel [1]. »

[1] Première lettre de Cortez, §. XXI et XXIX.

Il existe encore aujourd'hui, parmi les Indiens de Cholula, une autre tradition très-remarquable, d'après laquelle la grande pyramide n'auroit pas été destinée primitivement à servir au culte de Quetzalcoatl. Après mon retour en Europe, en examinant à Rome les manuscrits mexicains de la bibliothèque du Vatican, j'ai vu que cette même tradition se trouve consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain, qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer. « Avant la grande inon-« dation (*apachihuiliztli*) qui eut lieu quatre « mille huit ans après la création du monde, « le pays d'Anahuac étoit habité par des « géans (*Tzocuillixeque*) : tous ceux qui ne « périrent pas furent transformés en poissons, « à l'exception de sept qui se réfugièrent dans « des cavernes. Lorsque les eaux se furent « écoulées, un de ces géans, Xelhua, sur-« nommé l'architecte, alla à Chololan, où, « en mémoire de la montagne Tlaloc, qui « avoit servi d'asile à lui et à six de ses frères, « il construisit une colline artificielle en forme « de pyramide : il fit fabriquer les briques « dans la province de Tlamanalco, au pied

« de la Sierra de Cocotl, et, pour les trans-
« porter à Cholula, il plaça une file d'hommes
« qui se les passoient de main en main. Les
« dieux virent avec courroux cet édifice,
« dont la cime devoit atteindre les nues :
« irrités contre l'audace de Xelhua, ils lan-
« cèrent du feu sur la pyramide; beaucoup
« d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point
« continué, et on le consacra dans la suite au
« dieu de l'air, Quetzalcoatl. »

Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient, que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du temps de Cortez, les Cholulains conservoient une pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, étoit tombée des nues sur la cime de la pyramide : cet aérolithe avoit la forme d'un crapaud. Le père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette fable de Xelhua, observe qu'elle étoit contenue dans un cantique que les Cholulains chantoient dans leurs fêtes en dansant autour du téocalli, et que ce cantique commençoit par les mots *Tulanian hululaez*, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique. Dans toutes les parties du globe, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace,

dans la mer Égée, des fragmens de langues primitives se sont conservés dans les rites religieux.

La plate-forme de la pyramide de Cholula, sur laquelle j'ai fait un grand nombre d'observations astronomiques, a quatre mille deux cents mètres carrés. On y jouit d'une vue magnifique sur le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, le pic d'Orizaba, et la Sierra de Tlascalla, célèbre par les orages qui se forment autour de sa cime : on voit à la fois trois montagnes plus élevées que le Mont-Blanc, et dont deux sont des volcans encore enflammés. Une petite chapelle entourée de cyprès, et dédiée à Notre-Dame de los Remedios, a remplacé le temple du dieu de l'air, ou de l'Indra mexicain : un ecclésiastique de race indienne célèbre journellement la messe sur la cime de ce monument antique.

Du temps de Cortez, Cholula étoit regardé comme une ville sainte : nulle part on ne trouvoit un plus grand nombre de téocallis, plus de prêtres et d'ordres religieux (*tlamacazque*), plus de magnificence dans le culte, plus d'austérité dans les jeûnes et les pénitences. Depuis l'introduction du christia-

nisme parmi les Indiens, les symboles d'un nouveau culte n'ont pas entièrement effacé le souvenir du culte ancien : le peuple se porte en foule et de très-loin à la cime de la pyramide, pour y célébrer la fête de la Vierge : une crainte secrète, un respect religieux saisissent l'indigène à la vue de cet immense monceau de briques, couvert d'arbustes et d'un gazon toujours frais.

Nous avons indiqué plus haut la grande analogie de construction que l'on observe entre les téocallis mexicains et le temple de Bel ou Bélus, à Babylone : cette analogie avoit déjà frappé M. Zoega, quoiqu'il n'eût pu se procurer que des descriptions très-incomplètes du groupe des pyramides de Téotihuacan [1]. Selon Hérodote, qui visita Babylone et vit le temple de Bélus, ce monument pyramidal avoit huit assises : sa hauteur étoit d'un stade; la largeur de sa base égaloit sa hauteur ; le mur qui formoit l'enceinte extérieure, le περίβολος, avoit deux stades en carré (un stade commun olympique avoit cent quatre-vingt-trois mètres, le stade

[1] Zoega, *de origine Obiliscorum*, p. 380.

égyptien n'en a que quatre-vingt-dix-huit[1]) : la pyramide étoit construite de briques et d'asphalte ; elle avoit un temple (ναός) à sa cime, et un autre près de sa base : le premier, d'après Hérodote, étoit sans statues ; il n'y avoit qu'une table d'or et un lit sur lequel couchoit une femme choisie par le dieu Bélus[2]. Diodore de Sicile, au contraire, assure que ce temple supérieur renfermoit un autel et trois statues, auxquelles il donne, d'après des idées tirées du culte grec, les noms de Jupiter, de Junon et de Rhéa[3] : mais ces statues et le monument entier n'existoient plus du temps de Diodore et de Strabon. Dans les téocallis mexicains on distinguoit, comme dans le temple de Bel, le *naos* inférieur de celui qui se trouvoit sur la plate-forme de la pyramide : cette même distinction est clairement indiquée dans les Lettres de Cortez et dans l'Histoire de la conquête, écrite par Bernal Diaz, qui demeura plusieurs mois dans le palais du roi Axajacalt,

[1] Vincent, Voyage de Néarque, p. 56.

[2] Hérodot., Lib. I, C. clxxxi-clxxxiii.

[3] Diodor. Siculus, ed. Wesselingio, Tom. I, Lib. II, p. 123.

et par consequent vis-à-vis du téocalli d'Huitzilopochtli.

Aucun des auteurs anciens, ni Hérodote, ni Strabon [1], ni Diodore, ni Pausanias [2], ni Arrien [3], ni Quinte-Curce [4], n'indiquent que le temple de Bélus fût orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines. Pline observe seulement que Bélus étoit regardé comme l'inventeur de l'astronomie : *Inventor hic fuit sideralis scientiæ* [5]. Diodore rapporte que le temple babylonien servoit d'observatoire aux Chaldéens : « On convient, « dit-il, que cette construction étoit d'une « élévation extraordinaire, et que les Chal- « déens y faisoient leurs observations des « astres, dont le lever et le coucher pou- « voient être très-exactement aperçus à « cause de l'élévation du bâtiment. » Les prêtres mexicains (*teopixqui*) observoient

[1] Strabo, Lib. XVI, 211.

[2] Pausanias, Lib. VIII, ed. Xylandri, p. 509, n. 31.

[3] Arrianus, Lib. VII, 17.

[4] Quint. Curt., Lib. V, 1 et 37.

[5] Plin., Hit. nat., Lib. VI, 30.

aussi la position des astres du haut des téocallis, et annonçoient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit [1]. Ces téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet et celle du règne de Ferdinand et Isabelle, et l'on ne voit pas sans étonnement que des édifices américains dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monumens des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous.

En considérant sous un même point de vue les monumens pyramidaux de l'Égypte, de l'Asie et du nouveau continent, on voit que, malgré l'analogie de leur forme, ils avoient une destination très-différente. Les pyramides réunies en groupe à Djyzeh et à Sakharah, en Égypte; la pyramide triangulaire de la reine des Scythes, Zarina, dont la hauteur étoit d'un stade et la largeur de trois, et qui étoit ornée d'une figure colossale [2]; les quatorze pyramides étrusques que

[1] Gama, *Descripcion cronologica de la piedra calenderia;* Mexico, 1792, p. 15.

[2] Diodorus Siculus, Lib. II, C. xxxiv.

l'on dit avoir été renfermées dans le labyrinthe du roi Porsenna, à Clusium, avoient été construites pour servir de sépulture à des personnages illustres. Rien n'est plus naturel aux hommes que de marquer la place où reposent les restes de ceux dont ils chérissent la mémoire. Ce sont d'abord de simples monceaux de terre, et par la suite des *tumulus* d'une hauteur surprenante : ceux des Chinois et des Tibétains n'ont que quelques mètres d'élévation [1]; plus à l'ouest, les dimensions vont en augmentant : le *tumulus* du roi Alyattes, père de Crésus, en Lydie, avoit six stades; celui de Ninus, plus de dix stades en diamètre [2] : le nord de l'Europe offre les sépultures du roi scandinave Gormus et de la reine Daneboda, couvertes de monceaux de terre qui ont trois cents mètres de largeur et plus de trente mètres de hauteur. Ces *tumulus* se retrouvent dans les deux hémisphères, en Virginie et en Canada, comme

[1] Duhalde, Description de la Chine, Tom. II, p. 126. *Asiatick Researches*, Vol. II, p. 314.

[2] Hérodot., Lib. I, C. xciii. Ctésias chez Diod. Sicul., Lib. II, C. vii.

au Pérou, où de nombreuses galeries, construites en pierres et communiquant entre elles par des puits, remplissent l'intérieur des *huacas* ou collines artificielles. Le luxe de l'Asie a su orner ces monumens rustiques, en leur conservant leur forme primitive : les tombeaux de Pergame sont des cônes de terre élevés sur un mur circulaire qui paroît avoir été revêtu de marbre [1].

Les téocallis ou pyramides mexicaines étoient à la fois des temples et des tombeaux. Nous avons observé plus haut que la plaine dans laquelle s'élèvent les maisons du soleil et de la lune de Téotihuacan, s'appelle le *Chemin des morts*; mais la partie essentielle et principale d'un téocalli étoit la chapelle, le *naos*, à la cime de l'édifice. Au commencement de la civilisation, les peuples choisissent des lieux élevés pour sacrifier aux dieux. Les premiers autels, les premiers temples furent érigés sur des montagnes : si ces montagnes sont isolées, on se plaît à leur donner des formes régulières, en les coupant par assises

[1] CHOISEUL GOUFFIER, Voyage pittoresque de la Grèce, Tom. II, p. 27-31.

et en pratiquant des gradins pour monter plus facilement au sommet. Les deux continens offrent de nombreux exemples de ces collines divisées en terrasses et revêtues de murs en briques ou en pierres. Les téocallis ne me paroissent autre chose que des collines artificielles élevées au milieu d'une plaine, et destinées à servir de base aux autels : rien en effet de plus imposant qu'un sacrifice qui peut être vu par tout un peuple à la fois ! Les pagodes de l'Indostan n'ont rien de commun avec les temples mexicains : celle de Tanjore dont nous devons de superbes dessins à M. Daniell[1], est une tour à plusieurs assises ; mais l'autel ne se trouve pas à la cime du monument.

La pyramide de Bel étoit en même temps le temple et le tombeau de ce dieu : Strabon ne parle pas même de ce monument comme d'un temple, il le nomme simplement le *tombeau de Bélus*. En Arcadie, le *tumulus* (χῶμα) qui renfermoit les cendres de Calisto portoit à sa cime un temple de Diane : Pausanias[2] le décrit comme un cône fait de main

[1] *Oriental Scenery*, Pl. XVII.

[2] PAUSANIAS, Lib. VIII, C. XXXV.

d'homme, et couvert d'une antique végétation. Voilà un monument très-remarquable, dans lequel le temple n'est plus qu'un ornement accidentel : il sert pour ainsi dire de passage entre les pyramides de Sakharah et les téocallis mexicains.[1]

[1] Voyez mon Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, Vol. II, p. 116, 156, 269 et 345 de l'édition in-8°.

PLANCHE VIII.

Masse détachée de la pyramide de Cholula.

Le monument de Cholula est tellement couvert de végétation, qu'il est très-difficile d'examiner la structure des grandes assises. Les historiens espagnols du seizième siècle, dont plusieurs ont visité le Mexique du temps de Montezuma, ou peu d'années après sa mort, rapportent que tout l'édifice est construit en briques. En parcourant, à la bibliothéque du Vatican, à Rome, le manuscrit du père Pedro de los Rios [1], j'ai trouvé, comme je l'ai indiqué plus haut, que les habitans de Cholula croyoient, d'après une ancienne tradition, que les briques qui ont servi pour le téocalli avoient été faites dans la province de Tlalmanalco, au pied de la montagne Cocotl, et que des prisonniers avoient été rangés en file de manière à se passer les briques de

[1] *Cod. Vat. anonym.*, n. 3738, fol. 10.

main en main, sur une distance de plusieurs lieues, de Cocotl à Cholula. Cette tradition, qui rappelle ce que les contes arabes ont de plus fabuleux, se retrouve chez les Péruviens : ceux du plateau de Cuzco, qui se regardent comme les habitans d'un lieu saint, assurent que, lorsque l'inca Tupac Yupanqui s'empara du royaume de Quito (*Quitu*), il y fit transporter d'immenses pierres de taille tirées des carrières voisines de Cuzco, pour construire des temples du soleil dans les pays récemment conquis.

J'ai pu reconnoître la structure intérieure de la pyramide de Cholula, en deux endroits différens; savoir, près du sommet, à la face opposée au volcan Popocatepetl, et du côté du nord, où la première assise est traversée par le nouveau chemin qui conduit de Puebla à Mexico. C'est en creusant ce chemin que l'extrémité de l'assise a été détachée du reste de la masse. La huitième Planche représente cette partie détachée : on y reconnoît des couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. Les briques ont généralement huit centimètres de hauteur sur quarante de longueur : il m'a paru qu'elles

n'étoient pas cuites, mais seulement séchées au soleil; il se peut cependant aussi qu'elles aient subi une légère cuisson, et que l'humidité de l'air les ait rendues friables. Peut-être que les couches d'argile qui séparent celles des briques ne se trouvent pas, dans l'intérieur de la pyramide, dans les parties qui soutiennent le poids énorme de la masse entière. M. Zoega[1] avoit supposé, mais à tort, que le téocalli de Cholula étoit un vrai (χῶμα), un monceau de terre enduit extérieurement d'une couche de briques : déjà Gemelli, que Robertson et d'autres historiens du premier ordre accusent d'inexactitude bien plus qu'il ne le mérite, désignent cet édifice sous le nom d'une pyramide de terre[2].

La construction du téocalli, comme nous l'avons observé plus haut, rappelle les monumens les plus anciens auxquels remonte l'histoire de la civilisation de notre espèce. Le temple de Jupiter Bélus, que la mythologie des Hindoux paroît désigner par le

[1] *De Obeliscis*, p. 380.

[2] *Giro del Mondo*, Tom. VI, p. 135.

nom de Bali[1], les pyramides de Méïdoùm et Dahchoùr, et plusieurs du groupe de Sakharah en Égypte, n'étoient aussi que d'immenses monceaux de briques, dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours pendant un espace de trente siècles.

[1] Fra Paolino di S. Bartholomeo, *Viaggio alle Indie Orientali*, p. 241.

PLANCHE IX.

Monumens de Xochicalco.

Le monument remarquable dont cette Planche offre un fragment chargé de sculptures, est regardé dans le pays comme un *monument militaire*. Au sud-est de la ville de Cuernavaca (l'ancien Quauhnahuac), sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac, dans cette région heureuse que les habitans désignent sous le nom de *tierra templada* (région tempérée), parce qu'il y règne un printemps perpétuel, s'élève une colline isolée, qui, d'après les mesures barométriques de M. Alzate, a cent dix-sept mètres au-dessus de sa base. Cette colline se trouve à l'ouest du chemin qui conduit de Cuernavaca au village de Miacatlan. Les Indiens l'appellent, en langue mexicaine ou aztèque, *Xochicalco*, ou *la Maison des fleurs*. Nous verrons, dans la suite de cette notice, que l'étymologie de ce nom est aussi incertaine que l'époque de la construction du

monument, que l'on attribue aux Toltèques. Cette nation est, pour les antiquaires mexicains, ce que les colons Pélasges ont été long-temps pour les antiquaires de l'Italie. Tout ce qui se perd dans la nuit des temps est regardé comme l'ouvrage d'un peuple chez lequel on croit trouver les premiers germes de la civilisation.

La colline de Xochicalco est une masse de rocs, à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, et qui est divisée en cinq assises ou terrasses, dont chacune est revêtue de maçonnerie. Les assises ont à peu près vingt mètres d'élévation perpendiculaire. Elles se rétrécissent vers la cime, comme dans les téocallis ou les pyramides aztèques, dont le sommet étoit orné d'un autel. Toutes les terrasses sont inclinées vers le sud-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement de l'eau des pluies, très-abondantes dans cette région. La colline est entourée d'un fossé assez profond et très-large, de sorte que tout le retranchement a près de quatre mille mètres de circonférence. La grandeur de ces dimensions ne doit pas nous étonner : sur le dos

des Cordillères du Pérou, et à des élévations qui égalent presque celle du pic de Ténériffe, nous avons vu, M. Bonpland et moi, des monumens plus considérables encore.

Les plaines du Canada offrent des lignes de défense, et des retranchemens d'une longueur extraordinaire. Tous ces ouvrages américains ressemblent à ceux que l'on découvre journellement dans la partie orientale de l'Asie, où des peuples de race mongole, surtout ceux qui sont le plus avancés en civilisation, ont construit des murailles qui séparent des provinces entières.

Le sommet de la colline de Xochicalco présente une plate-forme oblongue, qui, du nord au sud, a soixante-douze mètres, et, de l'est à l'ouest, quatre-vingt-six mètres de longueur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierre de taille, dont la hauteur excède deux mètres, et qui servoit à la défense des combattans. C'est au centre de cette place d'armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avoit cinq assises, et dont la forme ressemble à celle des téocallis que nous venons de décrire plus haut. La première

assise seule en a été conservée; c'est celle dont le dessin se trouve sur la neuvième Planche. Les propriétaires d'une sucrerie voisine ont été assez barbares pour détruire la pyramide, en arrachant des pierres qu'ils ont employées dans la construction de leurs fours. Les Indiens de Tetlama assurent que les cinq assises existoient encore en 1750; et, d'après les dimensions du premier gradin, on peut supposer que tout l'édifice avoit vingt mètres d'élévation. Ses faces sont exactement orientées d'après les quatre points cardinaux. La base de l'édifice a $20^{m},7$ de long, sur $17^{m},4$ de large. On ne découvre, et cette circonstance est très-frappante, aucun vestige d'escalier qui conduise vers la cime de la pyramide, où l'on assure avoir trouvé jadis un siége de pierre (*ximotlalli*), orné d'hiéroglyphes.

Les voyageurs qui ont examiné de près cet ouvrage des peuples indigènes de l'Amérique, ne peuvent assez admirer le poli et la coupe des pierres qui ont toutes la forme de parallélipipèdes; le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres, sans que les joints aient été remplis de ciment, et

l'exécution des reliefs dont les assises sont ornées : chaque figure occupe plusieurs pierres à la fois ; et les contours n'étant pas interrompus par les joints des pierres, on peut supposer que les reliefs ont été sculptés après que la construction de l'édifice étoit achevée. On distingue, parmi les ornemens hiéroglyphiques de la pyramide de Xochicalco, des têtes de crocodiles qui jettent de l'eau, et des figures d'hommes qui sont assis les jambes croisées, à la manière des peuples de l'Asie. En considérant que l'édifice se trouve sur un plateau élevé de plus de treize cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et que les crocodiles n'habitent que les rivières voisines des côtes, on est étonné de voir que l'architecte, au lieu d'imiter des plantes et des animaux connus aux peuples montagnards, ait employé, dans ces reliefs, avec une recherche particulière, les productions gigantesques de la zone torride.

Le fossé dont la colline est entourée, le revêtement des assises, le grand nombre d'appartemens souterrains creusés dans le roc du côté du nord, le mur qui défend

l'approche de la plate-forme, tout concourt à donner au monument de Xochicalco le caractère d'un monument militaire. Les naturels désignent même encore aujourd'hui les ruines de la pyramide qui s'élevoit au milieu de la plate-forme, par un nom qui équivaut à celui de château fort ou de citadelle. La grande analogie de forme que l'on remarque entre cette prétendue citadelle et les *maisons des dieux aztèques* (téocallis), me fait soupçonner que la colline de Xochicalco n'étoit autre chose qu'un *temple fortifié*. La pyramide de Mexitli, ou le grand temple de Ténochtitlan, renfermoit aussi un arsenal dans son enceinte, et servoit, pendant le siége, de place forte, tantôt aux Mexicains, tantôt aux Espagnols. Les livres saints des Hébreux nous apprennent que, dans la plus haute antiquité, les temples de l'Asie, par exemple celui de Baal Berith à Sichem en Canaan, étoient à la fois des édifices consacrés au culte, et des retranchemens dans lesquels les habitans d'une ville se mettoient à couvert contre les attaques de l'ennemi. En effet, rien de plus naturel aux hommes que de fortifier les lieux dans lesquels

ils conservent les dieux tutélaires de la patrie; rien de plus rassurant, lorsque la chose publique est en danger, que de se réfugier au pied de leurs autels, et de combattre sous leur protection immédiate! Chez les peuples dont les temples avoient conservé une des formes les plus antiques, celle de la pyramide de Bélus, la construction de l'édifice pouvoit répondre au double usage du culte et de la défense. Dans les temples grecs, le mur seul qui formoit le περίβολος offroit un asile aux assiégés.

Les naturels du village voisin de Tetlama possèdent une carte géographique construite avant l'arrivée des Espagnols, et à laquelle on a ajouté quelques noms depuis la conquête: sur cette carte, à l'endroit où est situé le monument de Xochicalco, on trouve la figure de deux guerriers qui combattent avec des massues, et dont l'un est nommé Xochicatli, et l'autre Xicatetli. Nous ne suivrons pas ici les antiquaires mexicains dans leurs discussions étymologiques, pour apprendre si l'un de ces guerriers a donné le nom à la colline de Xochicalco, ou si l'image des deux combattans désigne simplement une

bataille entre deux nations voisines, ou enfin si la dénomination de *Maison des fleurs* a été donnée au monument pyramidal, parce que les Toltèques, comme les Péruviens, n'offroient à la divinité que des fruits, des fleurs et de l'encens. C'est aussi près de Xochicalco qu'on a trouvé, il y a trente ans, une pierre isolée sur laquelle étoit représenté en relief un aigle déchirant un captif, image qui faisoit allusion sans doute à une victoire remportée par les Aztèques sur quelque nation limitrophe.

Le dessin du relief de la première assise est copié d'après la gravure qui en a été publiée à Mexico, en 1791. Je n'ai pas eu occasion de visiter moi-même ce monument remarquable. Lorsqu'en arrivant à la Nouvelle-Espagne par la mer du Sud, je passai, au mois d'avril 1803, d'Acapulco à Cuernavacca, j'ignorois l'existence de la colline de Xochicalco, et je regrette de n'avoir pas pu vérifier par mes yeux la description [1] qui

[1] *Descripcion de las antiquidades de Xochicalco*, *por Don* JOSEPH ANTONIO ALZATE Y RAMIREZ; *Mexico*, 1791. *Due antichi Monumenti di architettura messicana illustrati da* PIETRO MARQUEZ; *Roma*, 1804.

en a été faite par M. Alzate, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Comme on a omis d'ajouter une échelle à la Planche IX, je dois faire observer que la hauteur des figures qui sont assises les jambes croisées, est de $1^{m},03$.

PLANCHE X.

Volcan de Cotopaxi.

En donnant plus haut la description de la vallée d'Icononzo, j'ai observé que l'énorme élévation des plateaux qui entourent les hautes cimes des Cordillères diminue, jusqu'à un certain point, l'impression que ces grandes masses laissent dans l'ame d'un voyageur accoutumé aux scènes majestueuses des Alpes et des Pyrénées. Dans tous les climats, ce n'est pas tant la hauteur absolue des montagnes, que leur aspect, leur forme et leur agroupement, qui donnent au paysage un caractère particulier.

C'est cette physionomie des montagnes que j'ai tâché de représenter dans une série de dessins, dont quelques-uns ont déjà paru dans l'Atlas géographique et physique qui accompagne mon Essai sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. Il m'a paru d'un grand intérêt pour la géologie de pouvoir comparer les formes des montagnes, dans les

parties les plus reculées du globe, comme on compare les formes des végétaux sous des climats divers. Très-peu de matériaux ont encore été réunis pour ce travail important. Sans le secours d'instrumens géodésiques, par lesquels on mesure de très-petits angles, il est presque impossible de déterminer les contours avec une grande précision. En même temps que je m'occupois de ces mesures dans l'hémisphère austral, sur le dos de la Cordillère des Andes, M. Osterwald, aidé par un géomètre distingué, M. Tralles, dessinoit, d'après une méthode analogue, la chaîne des Alpes de la Suisse, telle qu'elle se présente vue des bords du lac de Neuchâtel. Cette vue, qu'on vient de publier, est d'une telle exactitude que, la distance de chaque cime étant connue, on trouveroit leur hauteur relative, en n'employant dans le calcul que la simple mesure des contours du dessin. M. Tralles s'est servi d'un cercle répétiteur. Les angles par lesquels j'ai déterminé la grandeur des différentes parties d'une montagne, ont été pris avec un sextant de Ramsden, dont le limbe indiquoit avec certitude six à huit secondes. En répétant ce travail de

siècle en siècle, on parviendroit à connoître les changemens accidentels qu'éprouve la surface du globe. Dans un pays exposé aux tremblemens de terre, et bouleversé par des volcans, il est très-difficile de résoudre la question si les montagnes s'affaissent, ou si, par des éjections de cendres et de scories, elles augmentent insensiblement. De simples angles de hauteur, pris dans des stations déterminées, éclairciroient cette question bien mieux qu'une mesure trigonométrique complète, dont le résultat est affecté à la fois des erreurs que l'on peut commettre dans la mesure de la base et dans celle des angles obliques.

En comparant l'aspect des montagnes dans les deux continens, on découvre une analogie de forme à laquelle on croiroit ne pas devoir s'attendre, lorsqu'on réfléchit sur le concours des forces qui, dans le monde primitif, ont agi tumultueusement sur la surface ramollie de notre planète. Le feu des volcans élevé des cônes de cendre et de pierre ponce, où il parvient à se faire jour à travers un cratère; des boursouflures semblables à des dômes d'une grandeur extraordinaire, pa-

roissent dues à la seule force expansive des vapeurs élastiques ; des tremblemens de terre ont soulevé ou redressé des couches remplies de coquilles marines ; des courans pélagiques ont sillonné le fond des bassins qui forment aujourd'hui des vallées circulaires ou des plateaux entourés de montagnes. Chaque contrée du globe a sa physionomie particulière ; mais, au milieu de ces traits caractéristiques qui rendent l'aspect de la nature si riche et si varié, on est frappé d'une ressemblance de forme qui se fonde sur une identité de causes et de circonstances locales. En naviguant entre les îles Canaries, en observant les cônes basaltiques de Lancerote, de l'Alegranza et de la Graciosa, on croit voir le groupe des monts Euganéens ou les collines trappéennes de la Bohême. Les granites, les schistes micacés, les grès anciens, les formations calcaires que les minéralogistes désignent sous les noms de formation du *Jura*, des *hautes Alpes*, ou de *calcaire de transition*, donnent un caractère particulier au contour des grandes masses, aux déchiremens de la crête des Andes, des Pyrénées et de l'Ural. Partout la nature des roches

a modifié la forme extérieure des montagnes.

Le Cotopaxi, dont la cime est représentée dans la dixième Planche, est le plus élevé de ces volcans des Andes, qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de cinq mille sept cent cinquante-quatre mètres (deux mille neuf cent cinquante-deux toises) : elle est double de celle du Canigou ; elle surpasse par conséquent de huit cents mètres la hauteur qu'auroit le Vésuve, s'il étoit placé sur le sommet du pic de Ténériffe. Le Cotopaxi est aussi le plus redouté de tous les volcans du royaume de Quito : c'est celui dont les explosions ont été les plus fréquentes et les plus dévastatrices. En considérant la masse de scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan, et dont les vallées environnantes sont couvertes, sur une étendue de plusieurs lieues carrées, on doit croire que leur réunion formeroit une montagne colossale. En 1738, les flammes du Cotopaxi s'élevèrent, au-dessus du bord du cratère, à la hauteur de neuf cents mètres. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville

située sur les bords de la rivière de la Madeleine, à une distance de deux cents lieues communes. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres vomies par la bouche du Cotopaxi fut si grande que, dans les villes d'Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures du soir, et que les habitans furent obligés d'aller avec des lanternes dans les rues. L'explosion qui arriva au mois de janvier 1803 fut précédée d'un phénomène effrayant, celui de la fonte subite des neiges qui couvrent la montagne. Depuis plus de vingt ans, aucune fumée, aucune vapeur visible n'étoit sortie du cratère; et, dans une seule nuit, le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant, les parois extérieures du cône, élevées sans doute à une température très-considérable, se montrèrent à nu, et sous la couleur noire qui est propre aux scories vitrifiées. Au port de Guayaquil, dans un éloignement de cinquante-deux lieues en ligne droite du bord du cratère, nous entendîmes nuit et jour les mugissemens du volcan, comme des décharges répétées d'une batterie; nous distinguâmes même ce bruit épouvantable dans la mer du Sud, au sud-ouest de l'île de la Punà.

Le Cotopaxi est situé au sud-sud-est de la ville de Quito, à une distance de douze lieues, entre la montagne de Rumiñavi, dont la crête, hérissée de petit rochers isolés, se prolonge comme un mur d'une hauteur énorme, et le Quelendaña, qui entre dans la limite des neiges éternelles. C'est dans cette partie des Andes, qu'une vallée longitudinale sépare les Cordillères en deux chaînons parallèles. Le fond de cette vallée a encore trois mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan; de sorte que le Chimborazo et le Cotopaxi, vus des plateaux de Lican et de Mulalo, ne paroissent avoir que la hauteur du Col de Géant et du Cramont, mesurés par Saussure. Comme il y a lieu d'admettre que la proximité de l'Océan contribue à entretenir le feu volcanique, le géologue est surpris de voir que les volcans les plus actifs du royaume de Quito, le Cotopaxi, le Tungurahua et le Sangay, appartiennent au chaînon oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus éloigné des côtes. Les pics qui couronnent la Cordillère occidentale, paroissent tous, à l'exception de Rucu-Pichincha, des volcans éteints depuis une longue

série de siècles ; mais la montagne dont nous présentons le dessin, et qui est éloignée de 2° 2′ des côtes les plus voisines, de celles de l'Esmeralda et de la baie de San-Mateo, lance périodiquement des gerbes de feu, et désole les plaines environnantes.

La forme du Cotopaxi est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des hautes Andes. C'est un cône parfait qui, revêtu d'une énorme couche de neige, brille d'un éclat éblouissant au coucher du soleil, et se détache d'une manière pittoresque de la voûte azurée du ciel. Cette enveloppe de neige dérobe à la vue de l'observateur jusqu'aux plus petites inégalités du sol : aucune pointe de rocher, aucune masse pierreuse ne perce à travers ces glaces éternelles, et n'interrompt la régularité de la figure du cône. Le sommet du Cotopaxi ressemble au pain de sucre (*pan de azucar*) qui termine le pic de Teyde, mais la hauteur de son cône est sextuple de celle du grand volcan de l'île de Ténériffe.

Ce n'est que près du bord du cratère que l'on aperçoit des bancs de rochers qui ne se couvrent jamais de neige, et qui se présentent

de loin comme des traits d'un noir foncé : la pente rapide de cette partie du cône, et les crevasses par lesquelles sortent des courans d'air chaud, sont probablement les causes de ce phénomène. Le cratère, semblable à celui du pic de Ténériffe, est environné d'un petit mur circulaire, qui, examiné avec de bonnes lunettes, se présente sous la forme d'un parapet : on le distingue surtout à la pente méridionale, lorsqu'on est placé soit sur la *Montagne des Lions* (Puma-Urcu), soit au bord du petit lac d'Yuracoche. C'est pour faire connoître cette structure particulière du volcan, que j'ai ajouté au bas de la Planche la vue du bord méridional du cratère, telle que je l'ai dessinée près de la limite des neiges perpétuelles (à une hauteur absolue de quatre mille quatre cent onze mètres) à Suniguaicu, sur l'arête de montagnes porphyritiques qui unit le Cotopaxi au Nevado de Quelendaña.

La partie conique du pic de Ténériffe est très-accessible ; elle s'élève au milieu d'une plaine couverte de pierre ponce, et dans laquelle végètent quelques touffes de *Spartium supranubium*. En gravissant le volcan de Cotopaxi, il est très-difficile de parvenir

jusqu'à la limite inférieure des neiges perpétuelles. Nous avons éprouvé cette difficulté dans une excursion que nous avons faite au mois de mai de l'année 1802. Le cône est entouré de profondes crevasses, qui, au moment des éruptions, conduisent au Rio Napo et au Rio de los Alaques, des scories, de la pierre ponce, de l'eau et des glaçons. Quand on a examiné de près le sommet du Cotopaxi, on peut presque assurer qu'il seroit impossible de parvenir jusqu'au bord du cratère.

Plus le cône de ce volcan est d'une forme régulière, et plus on est frappé de trouver du côté du sud-ouest une petite masse de rocher à demi-cachée sous la neige, hérissée de pointes, et que les naturels appellent *la Tête de l'Inca*. L'origine de cette dénomination bizarre est très-incertaine. Il existe dans le pays une tradition populaire, d'après laquelle ce rocher isolé faisoit jadis partie de la cime du Cotopaxi. Les Indiens assurent que le volcan, lors de sa première éruption, lança loin de lui une masse pierreuse qui, semblable à la calotte d'un dôme, couvroit l'énorme cavité qui renferme le feu souterrain. Les uns prétendent que cette catastrophe extraordi-

naire eut lieu peu de temps après l'invasion de l'inca Tupac Yupanqui dans le royaume de Quito, et que le quartier de rocher que l'on distingue dans la dixième Planche, à la gauche du volcan, s'appelle la Tête de l'Inca, parce que sa chute fut le présage sinistre de la mort du conquérant. D'autres, plus crédules encore, affirment que cette masse de porphyre à base de *pechstein*, fut déplacée dans une explosion qui arriva au même instant où l'inca Atahualpa fut étranglé par les Espagnols à Caxamarca. Il paroît en effet assez certain que, lorsque le corps d'armée de Pedro Alvarado passa de Puerto Viejo au plateau de Quito, il y eut une éruption du Cotopaxi, quoique Piedro de Cieça[1] et Garcilasso de la Vega[2] ne désignent que très-vaguement la montagne qui lança les cendres dont la chute subite effraya les Espagnols. Mais, pour adopter l'opinion que premièrement à cette époque le rocher appelé la *Cabeza del Inca* avoit pris sa place actuelle, il faudroit supposer que le Cotopaxi n'avoit pas eu

[1] Chronica del Peru, 1554, Cap. XLI, fol. 109.

[2] *Comentarios Reales*, Lib. II, Tom. II, C. II, p. 59.

d'éruptions antérieures; supposition d'autant plus fausse, que les murs du palais de l'Inca au Callo, construit par Huayna Capac, renferment des pierres d'une origine volcanique, et lancées par la bouche du Cotopaxi. Nous discuterons dans un autre endroit la question importante de savoir s'il est probable que ce volcan avoit déjà atteint sa hauteur actuelle, lorsque le feu souterrain se fit jour à travers sa cime, ou si plusieurs faits géologiques ne concourent pas plutôt à prouver que le cône, comme le *Somma* du Vésuve, est composé d'un grand nombre de couches de laves superposées les unes aux autres.

J'ai dessiné le Cotapaxi et la *Tête de l'Inca*, à l'ouest du volcan, à la métairie de la *Sienega*, sur la terrasse d'une belle maison de campagne appartenant à notre ami, le jeune marquis de Maenza, qui vient d'hériter de la grandesse et du titre de comte de Puñelrostro. Pour distinguer, dans ces vues des sommets des Andes, les montagnes qui sont des volcans encore actifs, de celles qui ne donnent pas d'éruption, je me suis permis d'indiquer une fumée légère au-dessus du cratère du Cotopaxi, quoique je n'en aie pas vu sortir à

l'époque où je faisois cette esquisse. La maison de la Sienega, construite par une personne qui étoit intimement liée avec M. de La Condamine, est placée dans la vaste plaine qui s'étend entre les deux branches des Cordillères, depuis les collines de Chisinche et Tiopullo jusqu'à Hambato. On y découvre à la fois, et dans une proximité effrayante, le volcan colossal de Cotopaxi, les pics élancés d'Ilinisa, et le Nevado de Quelendana. C'est un des sites les plus majestueux et les plus imposans que j'aie vus dans les deux hémisphères [1].

[1] Géographie des Plantes, p. 147; Nivellement barométrique, p. 29; Tableaux de la Nature, Tom. II, p. 24; Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Tom. I, p. 168-174 de l'édition in-8°.

PLANCHE XI.

Relief mexicain trouvé à Oaxaca.

Ce relief, un des restes les plus curieux de la sculpture mexicaine, a été trouvé, il y a peu d'années, près de la ville d'Oaxaca. Le dessin m'en a été communiqué par un naturaliste distingué, M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico, auquel nous devons la connoissance des nouveaux genres Cheirostemon, Guardiola, et de beaucoup d'autres plantes qui seront publiées dans la Flore de la Nouvelle-Espagne, de MM. Sessé et Mociño. Les personnes qui ont envoyé ce dessin à M. Cervantes, lui ont assuré qu'il étoit copié avec le plus grand soin, et que le relief, sculpté dans une roche noirâtre et très-dure, avoit plus d'un mètre de hauteur.

Ceux qui ont fait une étude particulière des monumens toltèques et aztèques, doivent être frappés à la fois de l'analogie et des contrastes qu'offre le relief d'Oaxaca, avec les figures que l'on trouve répétées dans les manuscrits

hiéroglyphiques, dans les idoles et sur le revêtement de plusieurs téocallis. Au lieu de ces hommes trapus qui ont à peine cinq têtes de haut, et qui rappellent le plus ancien style étrusque, on distingue, sur le relief représenté dans la onzième Planche, un groupe de trois figures dont les formes sont élancées, et dont le dessin, assez correct, n'annonce plus la première enfance de l'art. On doit craindre sans doute que le peintre espagnol qui a copié cette sculpture d'Oaxaca, n'ait rectifié par-ci par-là les contours, peut-être même sans le vouloir, surtout dans le dessin des mains et des doigts des pieds; mais est-il permis de supposer qu'il ait changé la proportion des figures entières? Cette supposition ne perd-elle pas toute probabilité, si l'on examine le soin minutieux avec lequel sont rendus la forme des têtes, les yeux, et surtout les ornemens du casque? Ces ornemens, parmi lesquels on reconnoît des plumes, des rubans et des fleurs; ces nez, d'une grandeur extraordinaire, se retrouvent dans les peintures mexicaines conservées à Rome, à Veletri et à Berlin. Ce n'est qu'en rapprochant tout ce qui a été produit à la même époque, et par

des peuples d'une origine commune, que l'on parvient à se former une idée exacte du style qui caractérise les différens monumens, si toutefois il est permis d'appeler style les rapports que l'on découvre entre une multitude de formes fantasques et bizarres.

On pourroit demander encore si le relief d'Oaxaca ne date pas d'un temps où, après le premier débarquement des Espagnols, les sculpteurs indiens avoient déjà connoissance de quelques ouvrages d'art des Européens. Pour discuter cette question, il faut se rappeler que, trois ou quatre ans avant que Cortez se rendît maître du pays d'Anahuac, et que des religieux missionnaires empêchassent les naturels de sculpter autre chose que des figures de saints, Hernandez de Cordova, Antonio Alaminos et Grixalva, avoient visité les côtes mexicaines depuis l'île de Cozumel et le cap Catoche, situé sur la péninsule de Yucatan, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Panuco. Ces conquérans communiquèrent partout avec les habitans, qu'ils trouvèrent bien vêtus, réunis dans des villes populeuses, et infiniment plus avancés dans

la civilisation que tous les autres peuples du nouveau continent. Il est probable que ces expéditions militaires laissèrent entre les mains des habitans, des croix, des rosaires et quelques images révérées par les chrétiens : il se pourroit aussi que ces images eussent passé de main en main, depuis les côtes jusque dans l'intérieur des terres dans les montagnes d'Oaxaca; mais est-il permis de supposer que la vue de quelques figures correctement dessinées ait fait abandonner des formes consacrées par l'usage de plusieurs siècles? Un sculpteur mexicain auroit sans doute copié fidèlement l'image d'un apôtre; mais, dans un pays où, comme dans l'Indostan et en Chine, les naturels tiennent avec la plus grande opiniâtreté aux mœurs, aux habitudes et aux arts de leurs ancêtres, auroient-ils osé représenter un héros ou une divinité aztèque sous des formes étrangères et nouvelles? D'ailleurs, les tableaux historiques que des peintres mexicains ont faits après l'arrivée des Espagnols, et dont plusieurs se trouvent dans les débris de la collection de Boturini, à Mexico, font voir évidemment que cette influence des arts

européens sur le goût des peuples de l'Amérique et sur la correction de leurs dessins, n'a été que très-lente.

Il m'a paru indispensable d'indiquer les doutes que l'on peut élever sur l'origine du relief d'Oaxaca. Je l'ai fait graver à Rome, d'après le dessin qui m'en a été communiqué; mais je suis bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire, et que je n'ai pas eu occasion d'examiner moi-même. L'architecture du palais de Mitla, l'élégance des *grecques* et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, prouvent que la civilisation des peuples Zapotèques étoit supérieure à celle des habitans de la vallée de Mexico. D'après cette considération, nous devons être moins surpris que le relief qui fixe notre attention ait été trouvé à Oaxaca, l'ancien *Huaxyacac*, qui étoit le chef-lieu du pays des Zapotèques. Si j'osois énoncer mon opinion particulière, je dirois qu'il me paroît plus facile d'attribuer ce monument à des Américains qui n'avoient point encore eu de communication avec les blancs, que de supposer que quelque sculpteur espagnol, qui avoit suivi l'armée de Cortez, se soit

amusé à faire cet ouvrage, en l'honneur du peuple vaincu, dans le style mexicain. Les naturels de la côte nord-ouest de l'Amérique n'ont jamais été comptés parmi les peuples très-civilisés, et cependant ils sont parvenus à exécuter des dessins dans lesquels des voyageurs anglois ont admiré la justesse des proportions [1].

Quoi qu'il en soit, il paroît certain que le relief d'Oaxaca représente un guerrier sorti du combat, et paré des dépouilles de ses ennemis. Deux esclaves sont placés aux pieds du vainqueur. Ce qui frappe le plus dans cette composition, ce sont les nez, d'une grandeur énorme, qui se trouvent répétés dans les six têtes vues de profil. Ces nez caractérisent essentiellement les monumens de sculpture mexicaine. Dans les tableaux hiéroglyphiques conservés à Vienne, à Rome, à Veletri, ou au palais du vice-roi, à Mexico, toutes les divinités, les héros, les prêtres même, sont figurés avec de grands nez aquilins, souvent percés vers la pointe, et ornés de l'amphisbène, ou du serpent mystérieux

[1] DIXON's Voyage, p. 272.

à deux têtes. Il se pourroit que cette physionomie extraordinaire indiquât quelque race d'hommes très-différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées, et dont le nez est gros, aplati, et d'une grandeur médiocre : mais il se pourroit aussi que les peuples aztèques eussent cru, comme le prince des philosophes [1], qu'il y a quelque chose de majestueux et de royal (βασιλικὸν) dans un grand nez, et qu'ils l'eussent considéré, dans leurs reliefs et dans leurs tableaux, comme le symbole de la puissance et de la grandeur morale.

La forme pointue des têtes n'est pas moins frappante dans les dessins mexicains que la grandeur des nez. En examinant ostéologiquement le crâne des naturels de l'Amérique, on voit, comme je l'ai déjà observé ailleurs, qu'il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière, ou qui ait moins de front [2]. Cet aplatissement extraordinaire se trouve chez des peuples de

[1] PLATON, *de Republica*, Lib. V.

[2] BLUMENBACH, *Decas quinta craniorum*, 1808, p. 14, Tab. 46.

la race cuivrée, qui n'ont jamais connu la coutume de produire des difformités artificielles, comme le prouvent les crânes d'Indiens mexicains, péruviens et aturès, que nous avons rapportés, M. Bonpland et moi, et dont plusieurs ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Les Nègres donnent la préférence aux lèvres les plus grosses et les plus proéminentes; les Calmouques l'accordent aux nez retroussés. Un savant illustre, M. Cuvier [1], observe que les artistes grecs, dans les statues des héros, ont relevé la *ligne faciale* outre nature, de quatre-vingt-cinq à cent degrés. J'incline à croire que l'usage barbare introduit parmi quelques hordes sauvages de l'Amérique, de comprimer la tête des enfans entre deux planches, naît de l'idée que la beauté consiste dans cet aplatissement extraordinaire de l'os frontal, par lequel la nature a caractérisé la race américaine. C'est sans doute en suivant ce même principe de beauté que même les peuples aztèques, qui n'ont jamais défiguré la tête des enfans, ont représenté leurs

[1] Leçons d'Anatomie comparée, Tom. II, p. 6.

héros et leurs principales divinités avec une tête beaucoup plus aplatie que ne l'est celle d'aucun des Caribes que j'ai vus au Bas-Orénoque.

Le guerrier figuré sur le relief d'Oaxaca, offre un mélange de costumes très-extraordinaire. Les ornemens de sa coiffe, qui a la forme d'un casque, ceux de l'étendard (*signum*) qu'il a dans la main gauche, et sur lequel on reconnoît un oiseau, comme sur l'étendard d'Ocotelolco, se retrouvent dans toutes les peintures aztèques. Le pourpoint, dont les manches sont longues et étroites, rappelle le vêtement que les Mexicains désignoient par le nom d'*ichcahuepilli ;* mais le filet qui couvre les épaules est un ornement que l'on ne retrouve plus parmi les Indiens. Au-dessous de la ceinture paroît la peau tigrée d'un jaguar, dont la queue n'a pas été coupée. Les historiens espagnols rapportent que les guerriers mexicains, pour paroître plus terribles dans le combat, portoient d'énormes casques de bois qui représentoient des têtes de tigre, dont la gueule étoit armée des dents de cet animal. Deux crânes, sans doute ceux d'ennemis vaincus,

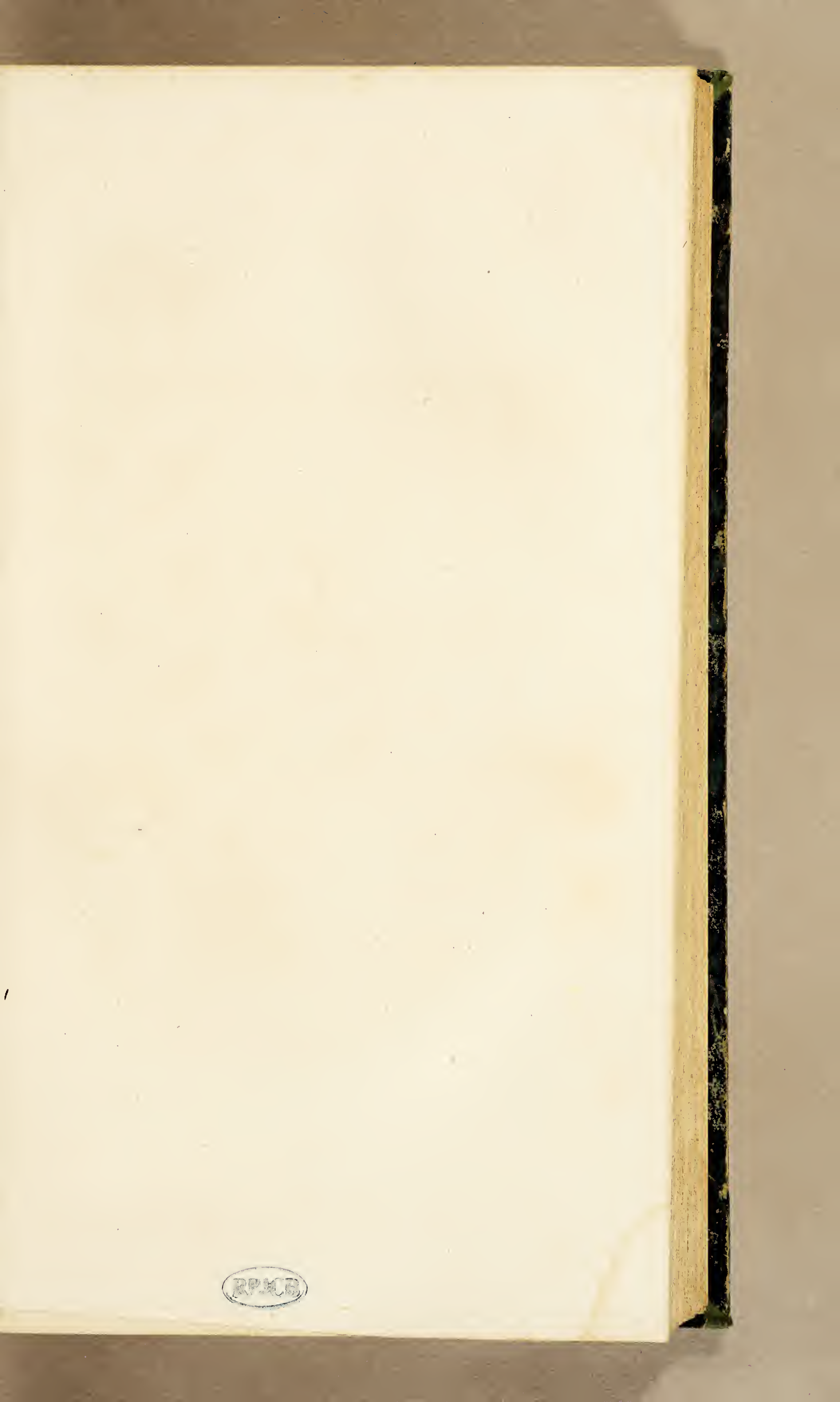
sont attachés à la ceinture du triomphateur. Ses pieds sont couverts d'une espèce de brodequins, qui rappellent les (σκελεαὶ) ou *caligæ* des Grecs et des Romains.

Les esclaves représentés assis et les jambes croisées, aux pieds du vainqueur, sont très-remarquables à cause de leurs attitudes et de leur nudité. Celui qui est placé à gauche ressemble à la figure de ces saints que l'on voit fréquemment dans des tableaux hindoux, et que le navigateur Roblet a trouvés sur la côte nord-ouest de l'Amérique, parmi les peintures hiéroglyphiques des naturels du canal de Cox[1]. Il seroit facile de reconnoître, dans ce relief, le bonnet phrygien et le tablier (περίζωμα) des statues égyptiennes, si l'on vouloit suivre les traces d'un savant[2], qui, emporté par une imagination ardente, a cru trouver, dans le nouveau continent, des inscriptions carthaginoises et des monumens phéniciens[3].

[1] Voyage de MARCHAND, Tom. I, p. 312.

[2] COURT DE GIBELIN.

[3] Voyez *Archæologia, or miscellaneous Tracts relating to Antiquity; published by the Society of Antiquarians of London.* Vol. VIII, p. 290.



Pl. IV.



Bouquet sc.

Généalogie des Princes d'Azcapozalco.

PLANCHE XII.[1]

Généalogie des Princes d'Azcapozalco.

On a réuni sur cette Planche deux fragmens de tableaux hiéroglyphiques, tous deux postérieurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes d'Anahuac. Les originaux d'après lesquels ces dessins sont faits, appartiennent aux manuscrits aztèques que j'ai rapportés de la Nouvelle-Espagne, et qui ont été déposés à la bibliothéque royale de Berlin. La gravure imprimée au moyen de plusieurs planches de rechange, imite parfaitement, outre le dessin, la couleur du papier mexicain. Elle rappelle la fameuse enveloppe de momie qui a été conservée pendant quelque temps à Strasbourg, dans le cabinet d'un particulier, et dont l'institut d'Égypte vient d'enrichir ses grandes et précieuses collections.

Le papier qui a servi aux peintures hiéro-

[1] Pl. IV et V de l'édition in-8°.

glyphiques des peuples aztèques a beaucoup d'analogie avec l'ancien papier égyptien fait avec les fibres du roseau (*Cyperus papyrus*). La plante qui fut employée au Mexique à la fabrication du papier, est celle que dans nos jardins on désigne communément sous le nom d'aloès. C'est la pite (agave americana), appelée *metl* ou *maguey* par les peuples de la race aztèque. Les procédés employés pour la fabrication de ce papier étoient à peu près semblables à ceux qu'on emploie dans les îles de la mer du Sud, pour en faire avec l'écorce du mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*). J'en ai vu des morceaux de trois mètres de long sur deux de large. Aujourd'hui on cultive l'agave, non pour en faire du papier, mais pour en préparer avec son suc, au moment du développement de la hampe et des fleurs, la boisson enivrante connue sous le nom d'*octli* ou de *pulque* : car la pite ou le *metl* peut remplacer à la fois le chanvre de l'Asie, le roseau à papier de l'Égypte, et la vigne de l'Europe.

Le tableau dont la copie se trouve au bas de la Pl. XII (IV de l'édit. in-8°), a cinq décimètres de long sur trois décimètres de large. Il paroît

que ce fragment de l'écriture hiéroglyphique, que j'ai acheté à Mexico, dans la vente des collections de M. Gama, faisoit jadis partie du musée du chevalier Boturini Benaducci. Ce voyageur milanois avoit traversé les mers sans autre but que celui d'étudier sur les lieux l'histoire des peuples indigènes de l'Amérique. En parcourant le pays pour examiner des monumens, et pour faire des recherches sur les antiquités du pays, il eut le malheur d'exciter la méfiance du gouvernement espagnol. Après l'avoir dépouillé de tous les fruits de ses travaux, on l'envoya, en 1736, comme prisonnier d'état, à Madrid. Le roi d'Espagne le déclara innocent, mais cette déclaration ne le fit pas rentrer dans sa propriété. Ces collections, dont Boturini a publié le catalogue à la suite de son *Essai sur l'Histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne*, imprimé à Madrid, restèrent ensevelies dans les archives de la vice-royauté de Mexico. On a conservé avec si peu de soin ces restes précieux de la culture des Aztèques, qu'il existe aujourd'hui à peine la huitième partie des manuscrits hiéroglyphiques enlevés au voyageur italien.

Ceux qui, avant Boturini, ont possédé

le tableau généalogique que nous publions, y ont ajouté, tantôt en mexicain, tantôt en espagnol, des notes explicatives. On voit, par ces notes, que la famille dont le dessin représente la généalogie, est celle des seigneurs (*tlatoanis*) d'Azcapozalco. Le petit territoire de ces princes, auxquels les Tepanèques donnoient le nom pompeux de royaume, étoit situé dans la vallée de Mexico, près de la rive occidentale du lac de Tezcuco, au nord de la rivière d'Escapuzalco. Torquemada dit que ces princes, jaloux de l'antiquité de leur noblesse, faisoient remonter leur origine jusqu'au premier siècle de notre ère. Ils n'étoient pas de race mexicaine ou aztèque; ils se considéroient comme descendans des rois Acolhues, qui avoient gouverné le pays d'Anahuac avant l'arrivée des Aztèques. Ces derniers rendirent tributaires les princes d'Azcapozalco, le onzième calli de l'ère mexicaine, qui correspond à l'année 1425 de l'ère chrétienne.

Le tableau généalogique paroît renfermer vingt-quatre générations, indiquées par autant de têtes placées les unes au-dessous des autres. Il ne faut pas s'étonner de ce

qu'on n'y voit jamais qu'un seul fils; car, parmi les Indiens les plus pauvres et qui sont tributaires, tout héritage se fait par majorat[1]. La généalogie commence par un prince nommé Tixlpitzin, que l'on ne doit pas confondre avec Tecpaltzin, le chef des Aztèques lors de leur première émigration d'Aztlan, ni avec Topiltzin, le dernier roi des Toltèques : mais on sera peut-être surpris de ne pas trouver, au lieu du nom de Tixlpitzin, celui d'Acolhuatzin, premier roi d'Azcapozalco, issu de la famille des *Citin*, qui, d'après la tradition des naturels, régnoient dans un pays très-éloigné, situé au nord du Mexique. Près de la quatorzième tête, on voit écrit le nom de Vitznahuatl. Si ce prince étoit identique avec un roi de Huexotla, que les historiens mexicains nomment aussi Vitznahuatl, et qui vécut vers l'année 1430, la généalogie de la famille d'Azcapozalco remonteroit jusqu'à l'année 1010 de notre ère, en ne comptant que trente ans par génération. Mais comment

[1] Gomara, *Hist. de la Conquista de Mexico*; 1553, fol. cxxi.

expliquer, en ce cas, les dix générations suivantes, le dessin paroissant avoir été fait vers la fin du seizième siècle? Je ne déciderai pas non plus pourquoi on trouve indiquée l'année 1565 entre les noms des deux princes Anahuacatzin et Quauhtemotzin. On sait que le dernier de ces noms est celui du malheureux roi aztèque que Gomara nomme faussement Quahutimoc, et qui, d'après les ordres de Cortèz, fut pendu par les pieds, en 1521, comme cela est prouvé par une histoire hiéroglyphique très-précieuse, conservée au couvent de San Felipe Neri à Mexico[1]. Mais comment ce roi, neveu de Montezuma, figureroit-il dans la famille des seigneurs ou *tlatoanis* d'Azcapozalco?

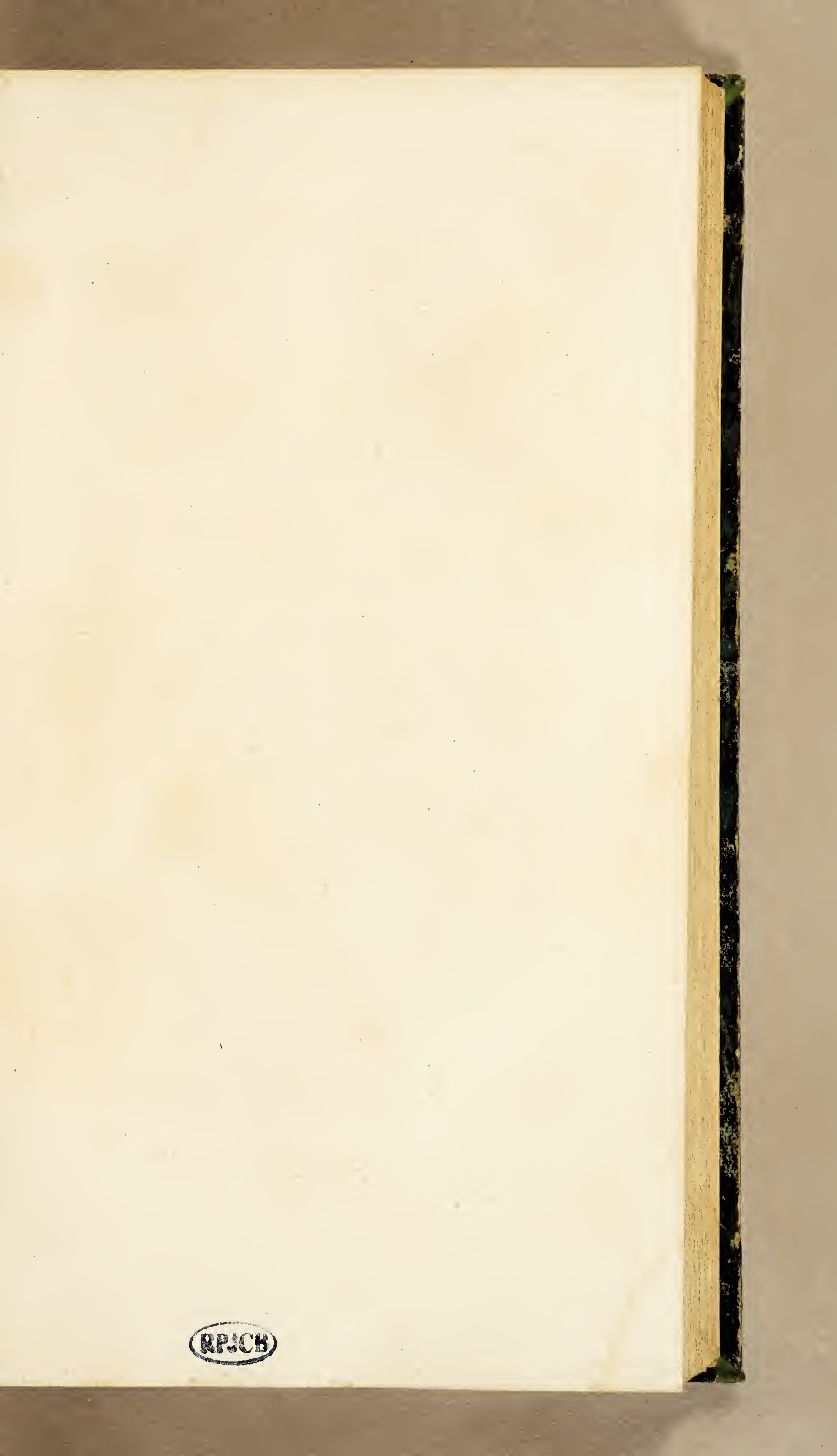
Ce qui est certain, c'est que, lorsque le dernier de ces princes fit composer le tableau généalogique de ses ancêtres, son père et son grand-père vivoient encore. Cette circonstance est clairement indiquée par les petites *langues* placées à quelque distance de la bouche. Un homme mort, disent les

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. II, p. 152 de l'édition in-8°.

naturels, est réduit au silence éternel : d'après eux, vivre c'est parler ; et, comme nous le verrons bientôt, parler beaucoup est une marque de pouvoir et de noblesse. Ces figures de langues se retrouvent aussi dans le tableau mexicain du déluge, que Gemelli a publié d'après le manuscrit de Siguenza. On y voit les hommes, nés muets, qui se dispersent pour repeupler la terre, et un oiseau qui leur distribue trente-trois langues différentes. De même un volcan, à cause du bruit souterrain que l'on entend quelquefois dans son voisinage, est figuré, par les Mexicains, comme un cône au-dessus duquel flottent plusieurs langues : un volcan est appelé *la montagne qui parle.*

Il est assez remarquable que le peintre mexicain n'a donné qu'aux trois personnes qui étoient vivantes de son temps le diadème (*copilli*), qui est un signe de souveraineté. On retrouve cette même coiffe, mais dépourvue du nœud qui se prolonge vers le dos, dans les figures des rois de la dynastie aztèque publiées par l'abbé Clavigero. Le dernier rejeton des seigneurs d'Azcapozalco est représenté assis sur une chaise indienne

et ayant les pieds libres : des rois morts, au contraire, sont figurés non seulement sans langue, mais aussi les pieds enveloppés dans le manteau royal (*xiuhtilmatli*), ce qui donne à ces images une grande ressemblance avec les momies égyptiennes. Il est presque superflu de rappeler ici l'observation générale que, dans toutes les peintures mexicaines, les objets réunis à une tête, au moyen d'un fil, indiquent à ceux qui savent la langue des naturels les noms des personnes que l'artiste a voulu désigner. Les naturels prononcent ces noms dès qu'ils voient l'hiéroglyphe. Chimalpopoca signifie un bouclier qui fume; Acamapitzin, une main qui tient des roseaux : aussi, pour indiquer les noms de ces deux rois, prédécesseurs de Montezuma, les Mexicains peignoient-ils un bouclier et une main fermée, liés par un fil à deux têtes ornées du bandeau royal. J'ai vu que, dans des tableaux faits après la conquête, le valeureux Pedro Alvarado étoit figuré avec deux clefs placées derrière la nuque, sans doute pour faire allusion aux clefs de saint Pierre, dont le peuple voyoit partout les images dans les églises des Chré-


RPJCB



Pièce de procès en écriture hiéroglyphique.

Bouquet sc.

tiens. J'ignore ce que signifient les traces de pieds que l'on remarque dans le tableau généalogique, derrière les têtes. Dans d'autres peintures aztèques, cet hiéroglyphe indique des chemins, des migrations, et quelquefois la direction d'un mouvement.

Pièces de Procès en écriture hiéroglyphique.

Parmi l'énorme quantité de peintures trouvées, par les premiers conquérans, chez les peuples mexicains, un nombre très-considérable étoit destiné à servir de pièces justificatives dans des causes litigieuses. Le fragment qui est joint à la généalogie des seigneurs d'Azcapozalco offre un exemple de ce genre. C'est une pièce d'un procès intenté sur la possession d'une métairie indienne.

Sous la dynastie des rois aztèques, la profession d'avocat étoit inconnue au Mexique. Les parties adverses se présentoient en personne pour plaider leur cause, soit devant le juge du lieu, appelé *Teuctli*, soit devant les hautes cours de justice, désignées par

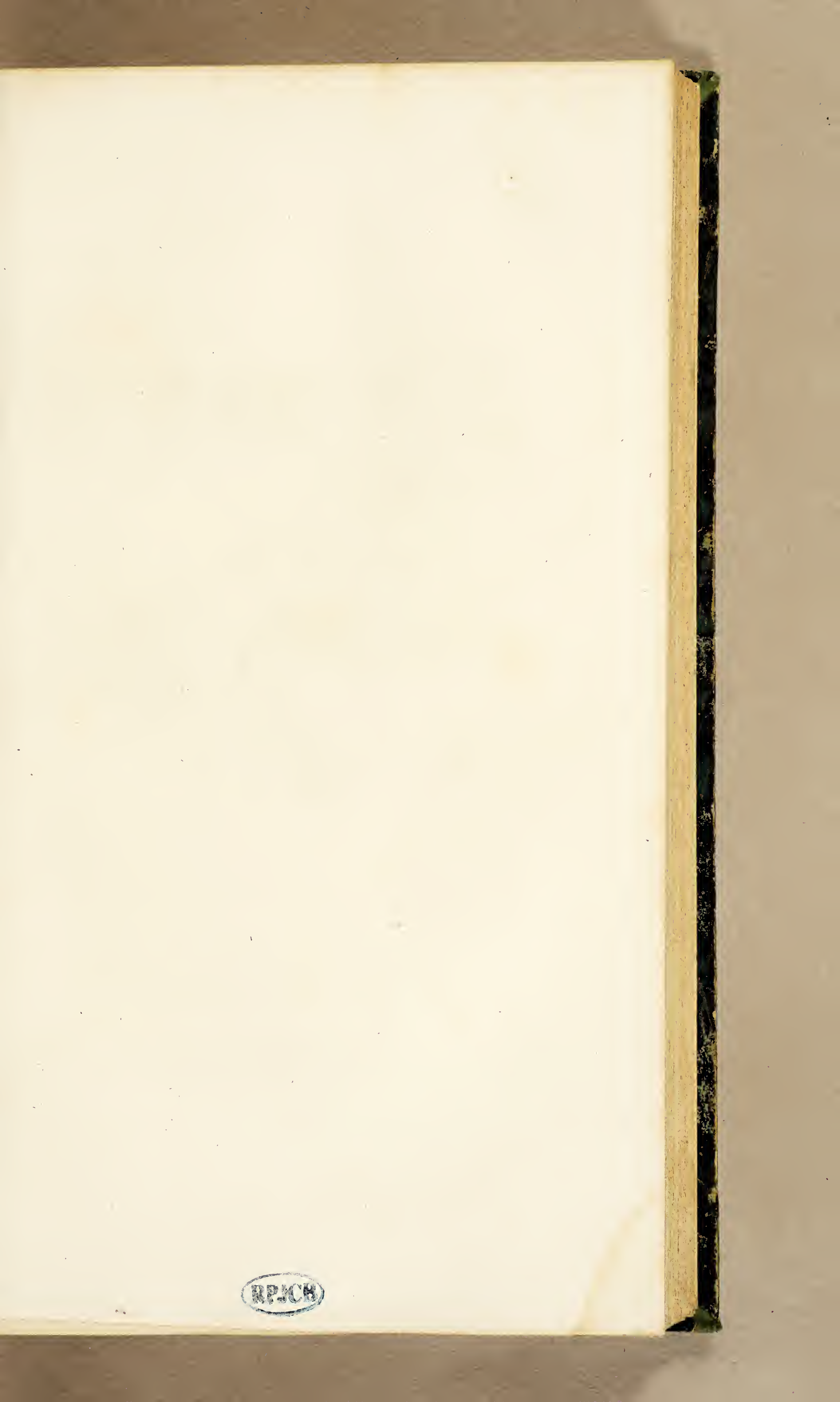
les noms de *Tlacatecatl*, ou *Cihuacohuatl.* Comme la sentence n'étoit pas prononcée immédiatement après qu'on avoit entendu les parties, celles-ci avoient intérêt à laisser entre les mains des juges une peinture hiéroglyphique qui leur rappelât l'objet principal de la contestation. Lorsque le roi présidoit l'assemblée des juges, ce qui avoit lieu tous les vingt, et, dans certains cas, tous les quatre-vingts jours, ces pièces de procès étoient mises sous les yeux du monarque. Dans les affaires criminelles, le tableau représentoit l'accusé, non seulement au moment où le crime avoit été commis, mais aussi dans les différentes circonstances de sa vie qui avoient précédé cette action. Le roi, en prononçant l'arrêt de mort, faisoit, avec la pointe d'un dard, une raie qui passoit par la tête de l'accusé figuré dans le tableau.

L'usage de ces peintures, servant de pièces de procès, s'est conservé dans les tribunaux espagnols long-temps après la conquête. Les naturels ne pouvant parler aux juges que par l'organe d'un interprète, regardoient l'emploi des hiéroglyphes comme double-

ment nécessaire. On en présentoit aux différentes cours de justice résidant dans la Nouvelle-Espagne (à la *Real Audiencia*, à la *Sala del Crimen*, et au *Juzgado de Indios*), jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Lorsque l'empereur Charles-Quint, ayant conçu le projet de faire fleurir les sciences et les arts dans ces régions lointaines, fonda, en 1553, l'université de Mexico, trois chaires furent établies pour l'enseignement de la langue aztèque, pour celui de la langue otomie, et pour l'explication des peintures hiéroglyphiques. On regarda pendant long-temps comme indispensable qu'il y eût des avocats, des procureurs et des juges qui fussent en état de lire les pièces de procès, les peintures généalogiques, l'ancien code des lois, et la liste des impôts (*tributos*) que chaque fief devoit payer à son suzerain. Il existe encore à Mexico deux professeurs de langues indiennes; mais la chaire destinée à l'étude des antiquités aztèques a été supprimée. L'usage des peintures s'est perdu entièrement, non parce que la langue espagnole a fait des progrès parmi les indigènes, mais parce

que ces derniers savent combien, d'après l'organisation actuelle des tribunaux, il leur est plus utile de s'adresser aux avocats pour défendre leurs causes devant les juges.

Le tableau que présente la douzième Planche paroît indiquer un procès entre des naturels et des Espagnols. L'objet en litige est une métairie, dont on voit le dessin en projection orthographique. On y reconnoît le grand chemin marqué par les traces des pieds; des maisons dessinées en profil; un Indien dont le nom indique un arc, et des juges espagnols assis sur des chaises et ayant les lois devant leurs yeux. L'Espagnol, placé immédiatement au-dessus de l'Indien, s'appelle probablement *Aquaverde*, car l'hiéroglyphe de l'eau, peint en vert, se trouve figuré derrière sa tête. Les *langues* sont très-inégalement réparties dans ce tableau. Tout y annonce l'état d'un pays conquis : l'indigène ose à peine défendre sa cause, tandis que les étrangers à longues barbes y parlent beaucoup et à haute voix, comme descendant d'un peuple conquérant.


RPJCB



Manuscrit hiéroglyphique Aztèque,

conservé à la Bibliothèque du Vatican.

Bouquet sc.

PLANCHE XIII.[1]

Manuscrit hiéroglyphique aztèque conservé à la bibliothéque du Vatican.

Les peintures mexicaines, dont un très-petit nombre est parvenu jusqu'à nous, inspirent un double intérêt, et par le jour qu'elles répandent sur la mythologie et l'histoire des premiers habitans de l'Amérique, et par les rapports que l'on a cru y reconnoître avec l'écriture hiéroglyphique de quelques peuples de l'ancien continent. Pour réunir dans cet ouvrage tout ce qui peut nous instruire sur les communications qui, dans les temps les plus reculés, paroissent avoir eu lieu entre des groupes de peuples séparés par des steps, par des montagnes ou par des mers, nous consignerons ici les résultats de nos recherches

[1] Pl. VI de l'édition in-8°.

sur les peintures hiéroglyphiques des Américains.

On trouve en Éthiopie des caractères qui ont une étonnante ressemblance avec ceux de l'ancien sanskrit, surtout avec les inscriptions des caves de Canarah, dont la construction remonte au-delà de toutes les périodes connues de l'histoire indienne[1]. Les arts paroissent avoir fleuri à Méroé, et à Axoum, une des plus anciennes villes d'Éthiopie, avant que l'Égypte fût sortie de la barbarie. Un écrivain célèbre, profondément instruit dans l'histoire de l'Inde, Sir William Jones[2], a cru reconnoître une seule nation dans les Éthiopiens de Méroé, dans les premiers Égyptiens et dans les Hindoux. D'un autre côté, il est presque certain que les Abyssins, qu'il ne faut pas confondre avec les Éthiopiens *autochthones*, étoient une tribu arabe; et, d'après l'observation de M. Langlès, les mêmes caractères hemyarites que l'on découvre dans l'Afrique orientale ornoient encore, dans le quator-

[1] Notes de M. Langlès pour le Voyage de Norden, Tom. III, p. 299-349.

[2] Asiat. Researches, Vol. III, p. 5.

zième siècle de l'ère vulgaire, les portes de la ville de Samarkand. Voilà des rapports qui ont existé indubitablement entre le Habesch, ou l'ancienne Éthiopie, et le plateau de l'Asie centrale.

Une lutte prolongée entre deux sectes religieuses, celle des Brâhmanes et celle des Bouddhistes, a fini par l'émigration des Chamans au Tibet, dans la Mongolie, en Chine et au Japon. Si des tribus de race tartare ont passé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et de là au sud et à l'est, vers les rives de Gila et vers celles du Missoury, comme des recherches étymologiques[1] paroissent l'indiquer, il faut être moins surpris de trouver, parmi les peuples à demi barbares du nouveau continent, des idoles et des monumens d'architecture, une écriture hiéroglyphique, une connoissance exacte de la durée de l'année, des traditions sur le premier état du monde, qui toutes rappellent les connoissances, les arts et les opinions religieuses des peuples asiatiques.

Il en est de l'étude de l'histoire du genre

[1] Vater, über Amerika's Bevölkerung, p. 155-169.

humain comme de l'étude de cette immensité de langues que nous trouvons répandues sur la surface du globe. Ce seroit se perdre dans un dédale de conjectures, que de vouloir assigner une origine commune à tant de races et de langues diverses. Les racines du sanskrit trouvées dans la langue persane, le grand nombre de racines du persan, et même du pehlvi, que l'on découvre dans les langues d'origine germanique[1], ne nous donnent pas le droit de regarder le sanskrit, le pehlvi, ou la langue ancienne des Mèdes, le persan et l'allemand, comme dérivant d'une *seule* et même source. Il seroit absurde sans doute de supposer des colonies égyptiennes partout où l'on observe des monumens pyramidaux et des peintures symboliques; mais comment ne pas être frappé des traits de ressemblance qu'offre le vaste tableau des mœurs, des arts, des langues et des traditions qui se trouvent aujourd'hui chez les peuples les plus éloignés les uns des autres? Comment ne pas indiquer, partout où elles se présentent, les analogies de structure dans les langues, de style dans

[1] ADELUNG's Mithridates, Th. I, s. 277. SCHLEGEL, über Sprache und Weisheit der Inder, s. 7.

les monumens, de fictions dans les cosmogonies, lors même que l'on ne peut prononcer sur les causes secrètes de ces ressemblances, et qu'aucun fait historique ne remonte à l'époque des communications qui ont existé entre les habitans des divers climats ?

En fixant les yeux sur les moyens graphiques que les peuples ont employés pour exprimer leurs idées, nous trouvons de vrais hiéroglyphes, tantôt cyriologiques, tantôt tropiques, comme ceux dont l'usage paroît avoir passé de l'Éthiopie en Égypte ; des chiffres symboliques, composés de plusieurs clefs, destinés à parler plutôt aux yeux qu'à l'oreille, et exprimant des mots entiers, comme les caractères chinois; des syllabaires, comme ceux des Tartares-Mantchoux, dans lesquels les voyelles font corps avec les consonnes, mais qui sont propres à être résolus en lettres simples; enfin, de vrais alphabets, qui offrent le plus haut degré de perfection dans l'analyse des sons, et dont quelques-uns, par exemple le coréen, d'après l'observation ingénieuse de M. Langlès[1], paroissent encore indiquer

[1] Voyage de Norden, édition de LANGLÈS, Tom. III, p. 296.

le passage des hiéroglyphes à l'écriture alphabétique.

Le nouveau continent, dans son immense étendue, présente des nations arrivées à un certain degré de civilisation : on y reconnoît des formes de gouvernement et des institutions qui ne pouvoient être que l'effet d'une lutte prolongée entre le prince et les peuples, entre le sacerdoce et la magistrature : on y trouve des langues, dont quelques-unes, comme le grönlandois, le cora, le tamanaque, le totonaque et le quichua[1], offrent une richesse de formes grammaticales que, dans l'ancien continent, on n'observe nulle part, sinon au Congo et chez les Basques, qui sont les restes des anciens Cantabres; mais, au milieu de ces traces de culture et de ce perfectionnement des langues, il est remarquable qu'aucun peuple indigène de l'Amérique ne s'étoit élevé à cette analyse des sons qui conduit à l'invention la plus admirable, on pourroit dire la plus merveilleuse de toutes, celle d'un alphabet.

[1] Archiv für Ethnographie, B. I, s. 345. Vater, s. 206.

Nous voyons que l'usage des peintures hiéroglyphiques étoit commun aux Toltèques, aux Tlascaltèques, aux Aztèques, et à plusieurs autres tribus qui, depuis le septième siècle de notre ère, paroissent successivement sur le plateau d'Anahuac ; nulle part nous ne trouvons des caractères alphabétiques : on pourroit croire que le perfectionnement des signes symboliques, et la facilité avec laquelle on peignoit les objets, avoient empêché l'introduction des lettres. On pourroit citer, à l'appui de cette opinion, l'exemple des Chinois qui, depuis des milliers d'années, se contentent de quatre-vingt mille chiffres, composés de deux cent quatorze clefs ou hiéroglyphes radicaux : mais ne voyons-nous pas chez les Égyptiens l'usage simultané d'un alphabet et de l'écriture hiéroglyphique, comme le prouvent indubitablement les précieux rouleaux de papyrus trouvés dans les enveloppes de plusieurs momies, et représentés dans l'Atlas pittoresque[2] de M. Denon ?

Kalm rapporte, dans son Voyage en Amé-

[1] Kalms Reise, B. III, s. 416.

rique, que M. de Verandrier avoit découvert, en 1746, dans les savanes du Canada, à neuf cents lieues à l'ouest de Montréal, une tablette de pierre fixée dans un pilier sculpté, et sur laquelle se trouvoient des traits que l'on prit pour une inscription tartare. Plusieurs jésuites à Québec assurèrent au voyageur suédois avoir eu en main cette tablette que le chevalier de Beauharnois, alors gouverneur du Canada, avoit fait passer à M. de Maurepas, en France[1]. On ne sauroit assez regetter de n'avoir eu aucune notion ultérieure sur un monument si intéressant pour l'histoire de l'homme. Mais existoit-il à Québec des personnes capables de juger du caractère d'un alphabet? et si cette prétendue inscription eût été véritablement reconnue en France pour une inscription tartare, comment un ministre éclairé et ami des arts ne l'auroit-il pas fait publier?

Les antiquaires anglo-américains ont fait connoître une inscription qu'on a supposé phénicienne, et qui est gravée sur les rochers de Dighton, dans la baie de Narangaset,

[1] Denon, Voyage en Égypte, Pl. 136 et 137.

près des bords de la rivière de Taunton, à douze lieues au sud de Boston. Depuis la fin du dix-septième siecle jusqu'à nos jours, Danforth, Mather, Greenwood et Sewells en ont donné successivement des dessins, dans lesquels on a de la peine à reconnoître des copies du même original. Les indigènes qui habitoient ces contrées, lors des premiers établissemens européens, conservoient une ancienne tradition, d'après laquelle des étrangers, naviguant dans des maisons de bois, avoient remonté la rivière de Taunton, appelée jadis Assoonet. Ces étrangers, après avoir vaincu les hommes rouges, avoient gravé des traits dans le roc, qui est aujourd'hui couvert des eaux de la rivière. Court de Gebelin n'hésite pas, avec le savant docteur Stiles, de regarder ces traits comme une inscription carthaginoise. Il dit, avec cet enthousiasme qui lui est naturel, et qui est très-nuisible dans des discussions de ce genre, « que cette inscription vient d'arriver tout « exprès du nouveau monde, pour confir-« mer ses idées sur l'origine des peuples, et « que l'on y voit, *d'une manière évidente*, « un monument phénicien, un tableau qui,

« sur le devant, désigne une alliance entre « des peuples américains et la nation étran- « gère, arrivant, par des *vents du nord*, d'un « pays riche et industrieux. »

J'ai examiné avec soin les quatre dessins de la fameuse pierre de Taunton River, que M. Lort[1] a publiés à Londres dans les Mémoires de la Société des Antiquaires. Loin d'y reconnoître un arrangement symétrique de lettres simples ou de caractères syllabiques, je n'y vois qu'un dessin à peine ébauché, et analogue à ceux que l'on a trouvés sur les rochers de la Norwège[2], et dans presque tous les pays habités par des peuples scandinaves. On distingue, à la forme des têtes, cinq figures humaines, entourant un animal qui a des cornes, et dont le devant est beaucoup plus haut que l'extrémité postérieure.

Dans la navigation que nous avons faite, M. Bonpland et moi, pour constater la communication entre l'Orénoque et la rivière des Amazones, nous avons aussi eu connoissance

[1] Account of an ancient Inscription by Mr. LORT, Archœlogia, Vol. VIII, p. 290.

[2] SUHM, Samlinger til ten Danske Historie, B. II, p. 215.

d'une inscription que l'on nous assuroit avoir été trouvée dans la chaîne de montagnes granitiques qui, sous les sept degrés de latitude, s'étend depuis le village indien d'Uruana ou Urbana jusqu'aux rives occidentales du Caura. Un missionnaire, Ramon Bueno, religieux franciscain, s'étant réfugié par hasard dans une caverne formée par la séparation de quelques bancs de rocher, vit au milieu de cette caverne un gros bloc de granit, sur lequel il crut reconnoître des caractères réunis en plusieurs groupes et rangés sur une même ligne. Les circonstances pénibles dans lesquelles nous nous trouvions au retour du Rio Negro à Saint-Thomas de la Guayane, ne nous ont malheureusement pas permis de vérifier nous-mêmes cette observation. Le missionnaire m'a communiqué la copie d'une partie de ces caractères, dont je donne ici la gravure.

On pourroit reconnoître, dans ces caractères, quelque ressemblance avec l'alphabet phénicien; mais je doute fort que le bon

religieux, qui paroissoit mettre peu d'intérêt à cette prétendue inscription, l'ait copiée avec beaucoup de soin. Il est assez remarquable que, sur sept caractères, aucun ne s'y trouve répété plusieurs fois : je ne les ai fait graver que pour fixer, sur un objet aussi digne d'examen, l'attention des savans qui pourront un jour visiter les forêts de la Guayane.

Il est d'ailleurs assez remarquable que cette même contrée sauvage et déserte, dans laquelle le père Bueno a cru voir des lettres gravées sur le granit, présente un grand nombre de rochers qui, à des hauteurs extraordinaires, sont couverts de figures d'animaux, de représentations du soleil, de la lune et des astres, et d'autres signes peut-être hiéroglyphiques. Les indigènes racontent que leurs ancêtres, du temps des grandes eaux, sont parvenus en canot jusqu'à la cime de ces montagnes, et qu'alors les pierres se trouvoient encore dans un état tellement ramolli, que les hommes ont pu y tracer des traits avec leurs doigts. Cette tradition annonce une horde dont la culture est bien différente de celle du peuple qui l'a précédée : elle dé-

cèle une ignorance absolue de l'usage du ciseau et de tout autre outil métallique.

Il résulte de l'ensemble de ces faits, qu'il n'existe aucune preuve certaine de la connoissance d'un alphabet parmi les Américains. Dans des recherches de ce genre, on ne sauroit être assez sur ses gardes pour ne pas confondre ce qui est dû au hasard et aux jeux de l'oisiveté, avec des lettres ou des caractères syllabiques. M. Truter[1] rapporte qu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique, chez les Betjuanas, il a vu des enfans occupés à tracer sur un rocher, au moyen d'un instrument tranchant, des caractères qui avoient la plus parfaite ressemblance avec le P et le M de l'alphabet romain, et cependant ces peuples grossiers sont bien éloignés de connoître l'écriture.

Ce manque de lettres observé dans le nouveau continent, lors de sa seconde découverte par Christophe Colomb, conduit à l'idée que les tribus de race tartare ou mongole, que l'on peut supposer être venues de l'Asie orientale en Amérique, ne possédoient pas

[1] Bertuch, Geogr. Ephem., B. XII, s. 67.

elles-mêmes l'écriture alphabétique, ou, ce qui est moins probable, qu'étant retombées dans la barbarie, sous l'influence d'un climat peu favorable au développement de l'esprit, elles avoient perdu cet art merveilleux, connu seulement d'un très-petit nombre d'individus. Nous n'agiterons point ici la question si l'alphabet dêvanâgari est d'une haute antiquité sur les bords de l'Indus et du Gange, ou si, comme le dit Strabon [1], d'après Megasthènes, les Hindoux ignoroient l'écriture avant les conquêtes d'Alexandre. Plus à l'est et plus au nord, dans la région des langues monosyllabiques, de même que dans celle des langues tartares, samojèdes, ostiaques et kamtschadales, l'usage des lettres, partout où on le trouve aujourd'hui, n'a été introduit que très-tard. Il paroît même assez probable que c'est le christianisme nestorien [2] qui a donné l'alphabet stranghelo aux Oïghours et aux Tartares-Mantchoux; alphabet qui, dans les régions septentrionales de l'Asie, est encore

[1] Strabo, Lib. XV, p. 1035-1044.

[2] Langlès, Dictionnaire tartare-mantchou, p. 18. Recherches asiatiques, Tom. II, p. 62, n. d.

plus récent que ne le sont les caractères runiques dans le nord de l'Europe. On n'a donc pas besoin de supposer que les communications entre l'Asie orientale et l'Amérique remontent à une antiquité très-reculée, pour comprendre comment cette dernière partie du monde n'a pu recevoir un art qui, pendant une longue série de siècles, n'a été connu [1] qu'en Egypte, dans les colonies phéniciennes et grecques, et dans le petit espace de terrain contenu entre la Méditerranée, l'Oxus et le Golfe persique.

En parcourant l'histoire des peuples qui ignorent l'usage des lettres, on voit que, presque partout, dans les deux hémisphères, les hommes ont essayé de peindre les objets qui frappent leur imagination, de représenter les choses en indiquant une partie pour le tout, de composer des tableaux en réunissant des figures ou les parties qui les rappellent, et de perpétuer ainsi la mémoire de quelques faits remarquables. L'indien Delaware, en parcourant les bois, trace des traits dans l'écorce des arbres, pour annoncer le nombre

[1] ZOEGA, *de origine Obeliscorum*, p. 551.

d'hommes et de femmes qu'il a tués à l'ennemi: le signe conventionnel qui indique la peau arrachée de la tête d'une femme, ne diffère que par un simple trait de celui qui caractérise la chevelure de l'homme. Si l'on veut nommer hiéroglyphe toute peinture des idées par les choses, il n'y a, comme l'observe très-bien M. Zoega, pas un coin de la terre dans lequel on ne trouve l'écriture hiéroglyphique: mais ce même savant, qui a fait une étude approfondie des peintures mexicaines[1], observe aussi qu'il ne faut pas confondre l'écriture hiéroglyphique avec la représentation d'un événement, avec des tableaux dans lesquels les objets sont en rapport d'action les uns avec les autres.

Les premiers religieux qui ont visité l'Amérique, Valadès et Acosta[2], ont déjà nommé les peintures aztèques « Une écriture sem« blable à celle des Égyptiens. » Si depuis, Kircher, Warburton et d'autres savans, ont contesté la justesse de cette expression, c'est

[1] Zoega, p. 525-534.

[2] Rhetorica Christiana, auctore Didaco Valadès; Romæ, 1579, P. II, C. xxvii, p. 93. Acosta, Lib. VI, C. vii.

parce qu'ils n'ont pas distingué les *peintures d'un genre mixte*, dans lesquelles de vrais hiéroglyphes, tantôt cyriologiques, tantôt tropiques, sont ajoutés à la représentation naturelle d'une action, et l'*écriture hiéroglyphique simple*, telle qu'on la trouve, non sur le *pyramidion*, mais sur les grandes faces des obélisques. La fameuse inscription de Thèbes, citée par Plutarque et par Clément d'Alexandrie [1], la seule dont l'explication soit parvenue jusqu'à nous, exprimoit, dans les hiéroglyphes d'un enfant, d'un vieillard, d'un vautour, d'un poisson et d'un hippopotame, la sentence suivante: « Vous qui naissez et qui devez « mourir, sachez que l'Éternel déteste l'impu-« dence. » Pour exprimer la même idée, un Mexicain auroit représenté le grand esprit Teotl, châtiant un criminel: certains caractères placés au-dessus de deux têtes auroient suffi pour indiquer l'âge de l'enfant et celui du vieillard: il auroit *individualisé* l'action; mais le style de ses peintures hiéroglyphiques ne lui

[1] Plut. de Iside, ed. Par., 1624, Tom. II, p. 363, F. Clem. Alexandr. Stromat., Lib. V, C. vii; ed. Potter, Oxon, 1715, Tom. II, p. 670, lin. 30.

auroit pas fourni de moyen pour exprimer en général le sentiment de haine et de vengeance.

D'après les idées que les anciens nous ont transmises des inscriptions hiéroglyphiques des Égyptiens, il est très-probable qu'elles pouvoient être lues comme on lit des livres chinois. Les recueils que nous appelons assez improprement des *manuscrits* mexicains, renferment un grand nombre de peintures qui peuvent être interprétées ou expliquées comme les reliefs de la colonne trajane; mais on n'y voit qu'un très-petit nombre de caractères susceptibles d'être lus. Les peuples aztèques avoient de vrais hiéroglyphes simples pour l'eau, la terre, l'air, le vent, le jour, la nuit, le milieu de la nuit, la parole, le mouvement; ils en avoient pour les nombres, pour les jours et les mois de l'année solaire: ces signes, ajoutés à la peinture d'un événement, marquoient d'une manière assez ingénieuse si l'action s'étoit faite le jour ou la nuit; quel étoit l'âge des personnes qu'on vouloit désigner; si elles avoient parlé, et laquelle entre elles avoit parlé le plus. On trouve même chez les Mexicains des vestiges de ce genre d'hiéroglyphes que l'on appelle *phoné-*

tiques, et qui annoncent des rapports, non avec la chose, mais avec la langue parlée. Chez des peuples à demi barbares les noms des individus, ceux des villes et des montagnes, font généralement illusion à des objets qui frappent les sens, tels que la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air ou la terre. Cette circonstance a fourni des moyens aux peuples aztèques de pouvoir *écrire* les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Axajacatl* est *visage d'eau*; celle d'*Ilhuicamina*, *flèche qui perce le ciel:* or, pour représenter les rois Moteuczoma Ilhuicamina et Axajacatl, le peintre réunissoit les hiéroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. Les noms des villes de Macuilxochitl, Quauhtinchan et Tehuilojoccan signifient *cinq fleurs*, *maison de l'aigle*, et *lieu des miroirs*: pour indiquer ces trois villes, on peignoit une fleur placée sur cinq points, une maison de laquelle sortoit la tête d'un aigle, et un miroir d'obsidienne. De cette manière, la réunion de plusieurs hiéroglyphes simples indiquoit les noms composés; elle le faisoit par des signes qui parloient à la fois aux yeux et à

l'oreille : souvent aussi les caractères qui désignoient les villes et les provinces étoient tirés des productions du sol ou de l'industrie des habitans.

Il résulte de l'ensemble de ces recherches, que les peintures mexicaines qui se sont conservées jusqu'à nos jours offrent une grande ressemblance, non avec l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, mais bien avec les rouleaux de papyrus trouvés dans l'enveloppe des momies, et que l'on doit aussi considérer comme *des peintures d'un genre mixte*, parce que des caractères symboliques et isolés y sont ajoutés à la représentation d'une action : on reconnoît, dans ces papyrus, des initiations, des sacrifices, des allusions à l'état de l'ame après la mort, des tributs payés aux vainqueurs, les effets bienfaisans de l'inondation du Nil et les travaux de l'agriculture : parmi un grand nombre de figures représentées en action, ou en rapport les unes avec les autres, on observe de vrais hiéroglyphes, de ces caractères isolés qui appartenoient à l'écriture. Mais ce n'est pas seulement sur les papyrus et sur les enveloppes de momies, c'est sur les obélisques même que l'on trouve des

traces de ce genre mixte, qui réunit la peinture à l'écriture hiéroglyphique : la partie inférieure et la pointe des obélisques égyptiens présentent généralement un groupe de deux figures qui sont en rapport l'une avec l'autre, et que l'on ne doit pas confondre [1] avec les caractères isolés de l'écriture symbolique.

En comparant les peintures mexicaines avec les hiéroglyphes qui ornoient les temples, les obélisques, et peut-être même les pyramides de l'Égypte ; en réfléchissant sur la marche progressive que l'esprit humain paroît avoir suivie dans l'invention des moyens graphiques propres à exprimer des idées, on voit que les peuples de l'Amérique étoient bien éloignés de cette perfection qu'avoient atteinte les Égyptiens : en effet, les Aztèques ne connoissoient encore que très-peu d'hiéroglyphes simples ; ils en avoient pour les élémens comme pour les rapports du temps et des lieux : or, ce n'est que par le grand nombre de ces caractères, susceptibles d'être employés *isolément*, que la *peinture* des idées devient d'un usage facile, et qu'elle se rapproche de

[1] Zoega, p. 438.

l'*écriture*. Nous trouvons chez les Aztèques le germe des caractères phonétiques : ils savoient *écrire* des noms en réunissant quelques signes qui rappeloient des sons : cet artifice auroit pu les conduire à la belle découverte d'un syllabaire ; il auroit pu les porter à *alphabétiser* leurs hiéroglyphes simples ; mais que de siècles se seroient écoulés avant que ces peuples montagnards, qui tenoient à leurs habitudes avec cette opiniâtreté qui caractérise les Chinois, les Japonois et les Hindoux, se fussent élevés à la décomposition des mots, à l'analyse des sons, à l'invention d'un alphabet !

Malgré l'imperfection extrême de l'écriture hiéroglyphique des Mexicains, l'usage de leurs peintures remplaçoit assez bien le défaut de livres, de manuscrits et de caractères alphabétiques. Du temps de Montezuma, des milliers de personnes étoient occupées à peindre, soit en composant à neuf, soit en copiant des peintures qui existoient déjà. La facilité avec laquelle on fabriquoit le papier, en se servant des feuilles de maguey ou pite (*agave*), contribuoit sans doute beaucoup à rendre si fréquent l'emploi de la peinture. Le roseau à papier (*Cyperus papyrus*) ne vient, dans

l'ancien continent, que dans des endroits humides et tempérés : la pite, au contraire, croît également dans les plaines et sur les montagnes les plus élevées ; elle végète dans les régions les plus chaudes de la terre comme sur des plateaux où le thermomètre descend jusqu'au point de la congélation. Les manuscrits mexicains (*codices mexicani*) qui ont été conservés, sont peints, les uns sur des peaux de cerfs, les autres sur des toiles de coton, ou sur du papier de maguey. Il est très-probable que, parmi les Américains, comme chez les Grecs et chez d'autres peuples de l'ancien continent, l'usage des peaux tannées et préparées a précédé celui du papier : du moins les Toltèques paroissent déjà avoir employé la peinture hiéroglyphique à cette époque reculée à laquelle ils habitoient des provinces septentrionales, dont le climat est contraire à la culture de l'agave.

Chez les peuples du Mexique, les figures et les caractères symboliques n'étoient pas tracés sur des feuillets séparés. Quelle que fût la matière employée pour les manuscrits, il est très-rare qu'ils fussent destinés à former des rouleaux ; presque toujours on les plioit

en zigzag, d'une manière particulière, à peu près comme le papier ou l'etoffe de nos éventails : deux tablettes d'un bois léger étoient collées aux extrémités, l'une par dessus, l'autre par dessous ; de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offre la plus parfaite ressemblance avec nos livres reliés. Il résulte de cet arrangement, qu'en ouvrant un manuscrit mexicain comme on ouvre nos livres, on ne parvient à voir à la fois que la moitié des caractères, ceux qui sont peints d'un même côté de la peau ou du papier de maguey : pour examiner toutes les pages (si toutefois on peut appeler pages les différens replis d'une bande qui a souvent douze à quinze mètres de longueur), il faut étendre le manuscrit entier une fois de gauche à droite, et une autre fois de droite à gauche : sous ce rapport, les peintures mexicaines offrent la plus grande conformité avec les manuscrits siamois que l'on conserve à la bibliothéque impériale de Paris, et qui sont aussi pliés en zigzag.

Les volumes que les premiers missionnaires de la Nouvelle-Espagne appeloient assez improprement des livres mexicains, renfer-

moient des notions sur un grand nombre d'objets très-différens : c'étoient des annales historiques de l'empire mexicain, des rituels indiquant le mois et le jour auxquels on doit sacrifier à telle ou telle divinité, des représentations cosmogoniques et astrologiques, des pièces de procès, des documens relatifs au cadastre ou à la division des propriétés dans une commune, des listes de tributs payables à telle ou telle époque de l'année, des tableaux généalogiques d'après lesquels on régloit les héritages ou l'ordre de succession dans les familles, des calendriers manifestant les intercalations de l'année civile et de l'année religieuse ; enfin des peintures qui rappeloient les peines par lesquelles les juges devoient punir les délits. Mes voyages dans différentes parties de l'Amérique et de l'Europe m'ont procuré l'avantage d'examiner un plus grand nombre de manuscrits mexicains que n'ont pu le faire Zoega, Clavigero, Gama, l'abbé Hervas, l'auteur ingénieux des *Lettere americane*, le comte Rinaldo Carli, et d'autres savans, qui, après Boturini, ont écrit sur ces monumens de l'ancienne civilisation de l'Amérique. Dans la précieuse

collection conservée au palais du vice-roi, à Mexico, j'ai vu des fragmens de peintures relatives à chacun des objets dont nous venons de faire l'énumération.

On doit être frappé de l'extrême ressemblance que l'on observe entre les manuscrits mexicains conservés à Veletri, à Rome, à Bologne, à Vienne et au Mexique; au premier abord on les croiroit copiés les uns des autres : tous offrent une extrême incorrection dans les contours, un soin minutieux dans les détails, et une grande vivacité dans les couleurs qui sont placées de manière à produire les contrastes les plus tranchans : les figures ont généralement le corps trapu comme celles des reliefs étrusques; quant à la justesse du dessin, elles sont au-dessous de tout ce que les peintures des Hindoux, des Tibétains, des Chinois et des Japonois offrent de plus imparfait. On distingue dans les peintures mexicaines des têtes d'une grandeur énorme, un corps excessivement court, et des pieds qui, par la longueur des doigts, ressemblent à des griffes d'oiseau : les têtes sont constamment dessinées de profil, quoique l'œil soit placé comme si la figure étoit vue

de face. Tout ceci indique l'enfance de l'art; mais il ne faut pas oublier que des peuples qui expriment leurs idées par des peintures, et qui sont forcés, par leur état social, de faire un usage fréquent de l'écriture hiéroglyphique mixte, attachent aussi peu d'importance à peindre correctement que les savans d'Europe à employer une belle écriture dans leurs manuscrits.

On ne sauroit nier que les peuples montagnards du Mexique appartiennent à une race d'hommes qui, semblable à plusieurs hordes tartares et mongoles, se plaît à imiter la forme des objets. Partout à la Nouvelle-Espagne, comme à Quito et au Pérou, on voit des Indiens qui savent peindre et sculpter; ils parviennent à copier servilement tout ce qui s'offre à leur vue : ils ont appris, depuis l'arrivée des Européens, à donner de la correction à leurs contours; mais rien n'annonce qu'ils soient pénétrés de ce sentiment du beau, sans lequel la peinture et la sculpture ne peuvent s'élever au-dessus des arts mécaniques. Sous ce rapport, et sous bien d'autres encore, les habitans du nouveau monde ressemblent à tous les peuples de l'Asie orientale.

On conçoit d'ailleurs comment l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique mixte devoit contribuer à gâter le goût d'une nation, en l'accoutumant à l'aspect des figures les plus hideuses, des formes les plus éloignées de la justesse des proportions. Pour indiquer un roi qui, telle ou telle année, a vaincu une nation voisine, l'Égyptien, dans la perfection de son écriture, rangeoit sur la même ligne un petit nombre d'hiéroglyphes isolés, qui exprimoient toute la série des idées qu'on vouloit rappeler, et ces caractères consistoient en grande partie en figures d'objets inanimés : le Mexicain, au contraire, pour résoudre le même problème, étoit obligé de peindre un groupe de deux personnes, un roi armé terrassant un guerrier qui porte les armes de la ville conquise. Or, pour faciliter l'emploi de ces peintures historiques, on commença bientôt à ne peindre que ce qui étoit absolument indispensable pour reconnoître les objets. Pourquoi donner des bras à une figure représentée dans une attitude dans laquelle elle n'en fait aucun usage? De plus, les formes principales, celles par lesquelles on indiquoit une divinité, un

temple, un sacrifice, devoient être fixées de bonne heure. L'intelligence des peintures seroit devenue extrêmement difficile, si chaque artiste avoit pu varier à son gré la représentation des objets que l'on étoit obligé de désigner fréquemment. Il suit de là que la civilisation des Mexicains auroit pu augmenter beaucoup, sans qu'ils eussent été tentés d'abandonner les formes incorrectes dont on étoit convenu depuis des siècles. Un peuple montagnard et guerrier, robuste, mais d'une laideur extrême, d'après les principes de beauté des Européens, abruti par le despotisme, accoutumé aux cérémonies d'un culte sanguinaire, est déjà par lui-même peu disposé à s'élever à la culture des beaux arts : l'habitude de peindre au lieu d'écrire, l'aspect journalier de tant de figures hideuses et disproportionnées, l'obligation de conserver les mêmes formes sans jamais les altérer; toutes ces circonstances devoient contribuer à perpétuer le mauvais goût parmi les Mexicains.

C'est en vain que nous cherchons, sur le plateau de l'Asie centrale, ou plus au nord et à l'est, des peuples qui aient fait usage de cette

peinture hiéroglyphique que l'on observe dans le pays d'Anahuac depuis la fin du septième siècle : les Kamtschadales, les Tongouses, et d'autres tribus de la Sibérie, décrites par Strahlenberg, peignent des figures qui rappellent des faits historiques : sous toutes les zones, comme nous l'avons observé plus haut, l'on trouve des nations plus ou moins adonnées à ce genre de peinture ; mais il y a bien loin d'une planche chargée de quelques caractères, à ces manuscrits mexicains qui sont tous composés d'après un système uniforme, et que l'on peut considérer comme les annales de l'empire. Nous ignorons si ce système de peinture hiéroglyphique a été inventé dans le nouveau continent, ou s'il est dû à l'émigration de quelque tribu tartare qui connoissoit la durée exacte de l'année, et dont la civilisation étoit aussi ancienne que chez les Oïghours du plateau de Turfan. Si l'ancien continent ne nous présente aucun peuple qui ait fait de la peinture un usage aussi étendu que les Mexicains, c'est qu'en Europe et en Asie nous ne trouvons pas une civilisation également avancée sans la connoissance d'un alphabet ou de certains caractères

qui le remplacent, comme les chiffres des Chinois et des Coréens.

Avant l'introduction de la peinture hiéroglyphique, les peuples d'Anahuac se servoient de ces nœuds et de ces fils à plusieurs couleurs, que les Péruviens appellent *quippus*, et que l'on retrouve[1] non seulement chez les Canadiens, mais très-anciennement aussi chez les Chinois. Le chevalier Boturini a été encore assez heureux pour se procurer de vrais quippus mexicains ou *nepohualtzitzin*, trouvés dans le pays des Tlascaltèques. Dans les grandes migrations des peuples, ceux de l'Amérique se sont portés du nord au sud, comme les Ibériens, les Celtes et les Pelasges ont reflué de l'est à l'ouest. Peut-être que les anciens habitans du Pérou avoient jadis passé par le plateau du Mexique : en effet, Ulloa[2], familiarisé avec le style de l'architecture péruvienne, avoit été frappé de la grande ressem-

[1] Lafitau, Mœurs des Sauvages, Tom. I, p. 233, 503. Histoire générale des Voyages, Tom. I, Liv. X, C. viii. Martini, Histoire de la Chine, p. 21. Boturini, Nueva Historia de la America septentrional, p. 85.

[2] Ulloa, Noticias Americanas, p. 43.

blance qu'offroient, dans la distribution des portes et des niches, quelques anciens édifices de la Louisiane occidentale, avec les *tambos* construits par les Incas; et il ne paroît pas moins remarquable que, d'après les traditions recueillies à Lican, l'ancienne capitale du royaume de Quito, les quippus étoient connus aux Puruays long-temps avant que les descendans de Manco-Capac les eussent subjugués.

L'usage de l'écriture et celui des hiéroglyphes ont fait oublier au Mexique, comme à la Chine, les nœuds ou les *nepohualtzitzin*. Ce changement s'est opéré vers l'année 648 de notre ère. Un peuple septentrional, mais très-policé, les Toltèques, paroît dans les montagnes d'Anahuac, à l'est du golfe deCalifornie: il se dit chassé d'un pays situé au nord-ouest du Rio Gila, et appelé Huehuetlapallan; il porte avec lui des peintures qui indiquent, année par année, les événemens de sa migration; il prétend avoir quitté cette patrie, dont la position nous est totalement inconnue, l'année 544, à la même époque à laquelle la ruine totale de la dynastie des Tsin avoit occasionné de grands mouvemens parmi les peuples de l'Asie orientale; cette circonstance est très-

remarquable : de plus, les noms que les Toltèques imposoient aux villes qu'ils avoient fondées, étoient ceux des villes du pays boréal qu'ils avoient été forcés d'abandonner; ainsi l'on saura l'origine [1] des Toltèques, des Cirimèques, des Acolhues et des Aztèques, de ces quatre nations qui parloient toutes la même langue, et qui entrèrent successivement, et par le même chemin, au Mexique, si jamais on découvre dans le nord de l'Amérique ou de l'Asie un peuple qui connoisse les noms de Huehuetlapallan, d'Aztlan, de Teocolhuacan, d'Amaquemecan, de Tehuajo et de Copalla.

Jusqu'au parallèle de 53 degrés, la température de la côte nord-ouest de l'Amérique est plus douce que celle des côtes orientales; on pourroit croire que la civilisation avoit fait anciennement des progrès sous ce climat, et même à des latitudes plus élevées : encore aujourd'hui on observe que, sous les 57 degrés, dans le canal de Cox et dans la baie de Norfolk, appelée par Marchand le golfe de

[1] Clavigero, Storia di Messico, Tom. I, p. 126; Tom. IV, p. 29 et 46.

Tchinkitané, les indigènes ont un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques sur bois. J'ai examiné [1], dans un autre endroit, s'il est probable que ces peuples industrieux et d'un caractère généralement doux et affable sont des colons mexicains réfugiés vers le nord, après l'arrivée des Espagnols, ou s'ils ne descendent pas plutôt des tribus toltèques ou aztèques, qui, lors de l'irruption des peuples d'Aztlan, sont restées dans ces régions boréales. Par la réunion heureuse de plusieurs circonstances, l'homme s'élève à une certaine culture, même dans les climats les moins favorables au développement des êtres organisés : près du cercle polaire, en Islande, nous avons vu, depuis le douzième siècle, les peuples scandinaves cultiver les lettres et les arts avec plus de succès que les habitans du Danemarck et de la Prusse.

Quelques tribus toltèques paroissent s'être mêlées aux nations qui habitoient jadis le pays contenu entre la rive orientale du Mississipi et l'Océan Atlantique. Les Iroquois et les

[1] Voyez mon Essai politique, Vol. I, p. 372; Vol. II, p. 507. MARCHAND, Tom. I, p. 259, 261, 299, 375.

Hurons faisoient sur bois des peintures hiéroglyphiques qui offrent des rapports frappans [1] avec celles des Mexicains : ils indiquoient le nom des personnes qu'ils vouloient désigner, en employant le même artifice dont nous avons parlé plus haut dans la description d'un tableau généalogique. Les indigènes de la Virginie avoient des peintures appelées *sagkokok*, qui représentoient, par des caractères symboliques, les événemens qui avoient eu lieu dans l'espace de soixante ans : c'étoient de grandes roues divisées en soixante rayons ou en autant de parties égales. Lederer [2] rapporte avoir vu, dans le village indien de Pommacomek, un de ces cycles hiéroglyphiques, dans lequel l'époque de l'arrivée des blancs sur les côtes de la Virginie étoit marquée par la figure d'un cygne vomissant du feu, pour indiquer à la fois la couleur des Européens, leur arrivée par eau, et le mal que leurs armes à feu avoient fait aux hommes rouges.

[1] LAFITAU, Tom. II, p. 43, 225, 416. LA HONTAN, Voyage dans l'Amérique septentrionale, Tom. II, p. 193.

[2] Journal des Savans, 1681, p. 75.

Au Mexique, l'usage des peintures et celui du papier de maguey s'étendoient bien au delà des limites de l'empire de Montezuma, jusqu'aux bords du lac de Nicaragua, où les Toltèques, dans leurs migrations, avoient porté leur langue et leurs arts. Dans le royaume de Guatimala, les habitans de Teochiapan conservoient des traditions qui remontoient jusqu'à l'époque d'un grand déluge, après lequel leurs ancêtres, sous la conduite d'un chef appelé *Votan*, étoient venus d'un pays situé vers le nord. Dans le village de Teopixca, il existoit encore au seizième siècle des descendans de la famille de Votan ou Vodan (ces deux noms sont les mêmes, les Toltèques et les Aztèques n'ayant pas dans leur langue les quatre consonnes *d*, *b*, *r* et *s*). Ceux qui ont étudié l'histoire des peuples scandinaves dans les temps héroïques, doivent être frappés de trouver au Mexique un nom qui rappelle celui de *Vodan* ou *Odin*, qui régna parmi les Scythes, et dont la race, d'après l'assertion très-remarquable de Beda[1],

[1] Beda, Hist. eccles., Lib. I, C. xv. Francisco Nuñez de la Vega, Constitutiones synodales, p. 74.

« a donné des rois à un grand nombre de peuples. »

S'il étoit vrai, comme plusieurs savans l'ont supposé, que ces mêmes Tolteques, qu'une peste, jointe à une grande sécheresse, avoit chassés du plateau d'Anahuac vers le milieu du onzième siècle de notre ère, ont reparu dans l'Amérique méridionale comme fondateurs de l'empire des Incas, comment les Péruviens n'auroient-ils pas abandonné leurs *quippus* pour adopter l'écriture hiéroglyphique des Toltèques? Presque à la même époque, au commencement du douzième siècle, un évêque grœnlandois avoit porté, non sur le continent de l'Amérique, mais à la Terre-Neuve (Vinland), des livres latins, les mêmes peut-être que les frères Zeni[1] y trouvèrent en 1380.

Nous ignorons si des tribus de race toltèque ont pénétré jusque dans l'hémisphère austral, non par les Cordillères de Quito et du Pérou, mais en suivant les plaines qui se prolongent à l'est des Andes, vers les rives du Marañon : un fait extrêmement curieux,

[1] Viaggio de' fratelli ZENI (Venezia, 1808), p. 67.

et dont j'ai eu connoissance pendant mon séjour à Lima, porteroit à le supposer. Le père Narcisse Gilbar, religieux franciscain, avantageusement connu par son courage et par son esprit de recherche, trouva, parmi les Indiens indépendans Panos, sur les rives de l'Ucayale, un peu au nord de l'embouchure du Sarayacu, des cahiers de peintures qui, par leur forme extérieure, ressembloient parfaitement à nos livres *in-quarto* : chaque feuillet avoit trois décimètres de long sur deux de large; la couverture de ces cahiers étoit formée de plusieurs feuilles de palmiers collées ensemble, et d'un parenchyme très-épais : des morceaux de toile de coton, d'un tissu assez fin, représentoient autant de feuillets, qui étoient réunis par des fils de pite. Lorsque le père Gilbar arriva parmi les Panos, il trouva un vieillard assis au pied d'un palmier, et entouré de plusieurs jeunes gens auxquels il expliquoit le contenu de ces livres. Les sauvages ne voulurent d'abord pas souffrir qu'un homme blanc s'approchât du vieillard : ils firent savoir au missionnaire, par l'intermède des Indiens de Manoa, les seuls qui entendoient la langue des Panos,

« que ces peintures contenoient des choses « cachées qu'aucun étranger ne devoit ap- « prendre. » Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le père Gilbar parvint à se procurer un de ces cahiers qu'il envoya à Lima pour le faire voir au père Cisneros, savant rédacteur d'un journal [1] qui a été traduit en Europe. Plusieurs personnes de ma connoissance ont eu en main ce livre de l'Ucayale, dont toutes les pages étoient couvertes de peintures : on y distingua des figures d'hommes et d'animaux, et un grand nombre de caractères isolés, que l'on crut hiéroglyphiques, et qui étoient rangés par lignes, avec un ordre et une symétrie admirables : on fut frappé surtout de la vivacité des couleurs ; mais comme personne à Lima n'avoit eu occasion de voir un fragment de manuscrits aztèques, on ne put juger de l'identité du style entre des peintures trouvées à une distance de huit cents lieues les unes des autres.

Le père Cisneros voulut faire déposer ce livre au couvent des missions d'Ocopa ; mais, soit que la personne à laquelle il le confia le

[1] *El Mercurio peruano.*

perdît au passage de la Cordillère, soit qu'il fût soustrait et envoyé furtivement en Europe, il est certain qu'il n'arriva point au lieu de sa première destination : toutes les recherches faites pour retrouver un objet aussi curieux ont été inutiles, et on regretta trop tard de n'avoir pas fait copier ces caractères. Le missionnaire Narcisse Gilbar, avec lequel j'ai été lié d'amitié pendant mon séjour à Lima, m'a promis de tenter tous les moyens pour se procurer un autre cahier de ces peintures des Panos : il sait qu'il en existe plusieurs parmi eux, et qu'ils disent eux-mêmes que ces livres leur ont été transmis *par leurs pères*. L'explication qu'ils donnent de ces peintures paroît fondée sur une tradition antique qui se perpétue dans quelques familles. Les Indiens de Manoa que le père Gilbar chargea de faire des recherches sur le sens de ces caractères, crurent deviner qu'ils indiquoient des voyages et d'anciennes guerres avec des hordes voisines.

Les Panos diffèrent aujourd'hui très-peu du reste des sauvages qui habitent ces forêts humides et excessivement chaudes : nus, vivant de bananes et du produit de la pêche,

ils sont bien éloignés de connoître la peinture, et de sentir le besoin de se communiquer leurs idées par des signes graphiques. Comme la plupart des tribus fixées sur les rives des grands fleuves de l'Amérique méridionale, ils ne paroissent pas très-anciens dans le lieu où on les trouve maintenant : sont-ils les foibles restes de quelque peuple civilisé retombé dans l'abrutissement, ou descendent-ils de ces mêmes Toltèques qui ont porté l'usage des peintures hiéroglyphiques à la Nouvelle-Espagne, et que, poussés par d'autres peuples, nous voyons disparoître aux rives du lac de Nicaragua ? Voilà des questions d'un grand intérêt pour l'histoire de l'homme; elles se lient à d'autres dont l'importance n'a pas été suffisamment sentie jusqu'ici.

Des rochers granitiques qui s'élèvent dans les savanes de la Guayane, entre le Cassiquiare et le Conorichite, sont couverts de figures de tigres, de crocodiles, et d'autres caractères que l'on pourroit croire symboliques. Des dessins analogues se trouvent tracés cinq cents lieues au nord et à l'ouest, sur les rives de l'Orénoque, près de l'Encaramada et de Caicara; sur les bords du Rio

Cauca, près de Timba, entre Cali et Jelima; enfin, sur le plateau même des Cordillères, dans le Paramo de Guanacas. Les peuples indigènes de ces régions ne connoissent pas l'usage des outils métalliques : tous conviennent que ces caractères existoient déjà lorsque leurs ancêtres arrivèrent dans ces contrées. Est-ce à une seule nation industrieuse, adonnée à la sculpture, comme l'étoient les Toltèques, les Aztèques, et tout le groupe de peuples sorti d'Aztlan, que sont dues ces traces d'une ancienne civilisation? En quelle région doit-on placer le foyer de cette culture? Est-ce au nord du Rio Gila, sur le plateau du Mexique, ou bien dans l'hémisphère du sud, dans ces plaines élevées de Tiahuanacu, que les Incas même trouvèrent déjà couvertes de ruines d'une grandeur imposante, et que l'on peut considérer comme le Himala et le Tibet de l'Amérique méridionale? Ces problèmes ne peuvent être résolus dans l'état actuel de nos connoissances.

Nous venons d'examiner les rapports qu'offrent les peintures mexicaines avec les hiéroglyphes de l'ancien monde; nous avons tâché de répandre quelques lumières sur l'origine

et les migrations des peuples qui ont introduit à la Nouvelle-Espagne l'usage de l'écriture symbolique et la fabrication du papier : il nous reste à indiquer les manuscrits (*Codices mexicani*) qui, depuis le seizième siècle, ont passé en Europe, et qui sont conservés dans les bibliothéques publiques et particulières. On sera étonné de remarquer combien sont devenus rares ces monumens précieux d'un peuple qui, dans sa marche vers la civilisation, paroît avoir lutté contre les mêmes obstacles qui s'opposent à l'avancement des arts chez toutes les nations du nord et même de l'est de l'Asie.

D'après les recherches que j'ai faites, il paroît qu'il n'existe aujourd'hui en Europe que six collections de peintures mexicaines : celles de l'Escurial, de Bologne, de Veletri, de Rome, de Vienne et de Berlin. Le savant jésuite Fabrega, qui est souvent cité dans les ouvrages de M. Zoega, et dont le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, a bien voulu me communiquer quelques manuscrits relatifs aux antiquités aztèques, suppose que les archives de Simancas en Espagne renferment aussi quelques-unes

de ces peintures hiéroglyphiques que Robertson désigne si bien par le mot de *picture-writings*.

Le recueil conservé à l'*Escurial* a été examiné par M. Waddilove[1], aumônier de l'ambassade angloise à Madrid du temps de la mission de lord Grantham : il a la forme d'un livre *in-folio*, ce qui pourroit faire soupçonner qu'il n'est qu'une copie d'un manuscrit mexicain, car les originaux que j'ai examinés ressemblent tous à des volumes *in-quarto*. Les objets représentés paroissent prouver que le recueil de l'Escurial, comme ceux d'Italie et de Vienne, sont ou des livres astrologiques ou de vrais *rituels*, qui indiquoient les cérémonies religieuses prescrites pour tel ou tel jour du mois. Au bas de chaque page se trouve une explication en espagnol, qui a été ajoutée lors de la conquête.

Le recueil de *Bologne* est déposé à la bibliothéque de l'Institut des sciences de cette ville : on ignore son origine, mais on

[1] Robertson's *History of America*, 1802, Vol. III, p. 403.

lit, sur la première page, que cette peinture, qui a 326 centimètres (onze *palmi romani*) de longueur, a été cédée, le 26 décembre 1665, par le comte Valerio Zani au marquis de Caspi. Les caractères, qui sont tracés sur une peau épaisse et mal préparée, paroissent en grande partie avoir rapport à la forme des constellations et à des idées astrologiques. Il existe une copie au simple trait de ce *Codex Mexicanus* de Bologne, dans le musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le recueil de *Vienne*, qui a soixante-cinq pages, est devenu célèbre, parce qu'il a fixé l'attention du docteur Robertson, qui, dans son ouvrage classique sur l'histoire du nouveau continent, en a publié quelques pages, mais sans couleurs et en simples contours. On lit, sur la première page de ce manuscrit mexicain, « qu'il a été envoyé « par le roi Emmanuel de Portugal au pape « Clément VII, et que depuis il a été entre « les mains des cardinaux Hippolyte de « Médicis et Capuanus. » Lambeccius[1], qui

[1] LAMBECCII Commentar. de Bibliotheca Cæsar. Vindobonensi, ed. 1776, p. 966.

a fait graver assez incorrectement quelques figures du *Codex Vindobonensis*, observe que, le roi Emmanuel étant mort deux ans avant l'élection du pape Clément VII, le don de ce manuscrit n'a pu être fait à ce dernier pontife, mais bien à Léon X, auquel le roi de Portugal envoya une ambassade en 1513 : mais je demande comment on pouvoit avoir en Europe de peintures mexicaines en 1513, puisque Hernandez de Cordova ne découvrit les côtes de Yucatan qu'en 1517, et que Cortez ne débarqua à la Vera-Cruz qu'en 1519? Est-il probable que les Espagnols aient trouvé des peintures mexicaines à l'île de Cuba, quand les habitans de cette île, malgré la proximité du cap Catoche au cap Saint-Antoine, ne paroissent pas avoir eu de communication avec les Mexicains? Il est vrai que, dans la note ajoutée au recueil de Vienne, celui-ci n'est pas nommé *Codex Mexicanus*, mais *Codex Indiæ Meridionalis* : cependant l'analogie parfaite qu'offre ce manuscrit avec ceux conservés à Veletri et à Rome, ne laisse aucun doute sur une origine commune. Le roi Emmanuel est mort en 1521 ; le pape Clément VII, en 1534 : il me paroît peu croyable

qu'avant la première entrée des Espagnols à Ténochtitlan (le 8 novembre 1519), il puisse y avoir eu un manuscrit mexicain à Rome. Quelle que soit l'époque à laquelle il est parvenu en Italie, il est certain qu'après avoir passé de main en main, il fut offert, en 1677, à l'empereur Léopold, par le duc de Saxe-Eisenach.

On ignore absolument ce qu'est devenu le recueil de peintures mexicaines qui existoit encore à la fin du dix-septième siècle à Londres, et que Purchas a publié. Ce manuscrit avoit été envoyé à l'empereur Charles-Quint, par le premier vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, marquis de Mondejar : le bâtiment qui porta cet objet précieux fut pris par un vaisseau françois, et le recueil tomba entre les mains d'André Thevet, géographe du roi de France, et qui avoit visité lui-même le nouveau continent. Après la mort de ce voyageur, Hakluyt, qui étoit aumônier de l'ambassade angloise à Paris, acheta le manuscrit pour vingt *couronnes*, et de Paris il passa à Londres, où sir Walter Raleigh voulut le faire publier. Les frais que devoit causer la gravure des dessins retardèrent cette

publication jusqu'en 1625, où Purchas, cédant aux vœux du savant antiquaire Spelman, inséra tout le *recueil de Mendoza* dans sa collection de voyages[1]. Ces mêmes figures ont été copiées par Thevenot[2], dans sa *Relation de divers voyages;* mais cette copie, comme l'a très-bien observé l'abbé Clavigero[3], fourmille de fautes: par exemple, les faits arrivés sous le règne du roi Ahuizotl y sont indiqués sous le règne de Montezuma.

Quelques auteurs ont[4] annoncé que l'original du fameux recueil de Mendoza étoit conservé à la bibliothéque impériale de Paris; mais il paroît certain que, depuis un siècle, il n'y a existé aucun manuscrit mexicain. Comment le recueil acheté par Hakluyt, et transporté en Angleterre, seroit-il revenu en France? On ne connoît aujourd'hui point d'autres peintures mexicaines à Paris, que des copies contenues dans un manuscrit

[1] Purchas, Pilgrimes, Tom. III, p. 1065.

[2] Thevenot (1696), Tom. II, Pl. IV, p. 1-85.

[3] Clavigero, Tom. I, p. 23.

[4] Warburton, Essais sur les hiéroglyphes, Tom. I, p. 18. Papillon, Histoire de la gravure en bois, Tom. I, p. 364.

espagnol qui provient de la bibliothéque de Sellier, et dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Ce livre, très intéressant d'ailleurs, est conservé dans la superbe collection des manuscrits de la bibliothéque impériale : il ressemble au *Codex anonymus* du Vatican, n. 3738, qui est l'ouvrage du moine Pedro de los Rios [1]. Le père Kircher a fait copier une partie des gravures de Purchas [2].

Le *recueil de Mendoza* jette du jour sur l'histoire, l'état politique et la vie privée des Mexicains. Il est divisé en trois sections, qui, comme les *Skandhas* des *Pouranas* indiens, traitent d'objets tout-à-fait différens : la première section présente l'histoire de la dynastie aztèque, depuis la fondation de Ténochtitlan, l'an 1325 de notre ère, jusqu'à la mort de Montezuma II, proprement appelé *Monteuczoma Xocojotzin*, en 1520; la seconde section est une liste des tributs que chaque province et chaque bourgade paient aux souverains aztèques ; la troisième et dernière section peint la vie domestique et les mœurs des

[1] Voyez plus haut la description de la Pl. VII.

[2] KIRCHERI Œdipus, Tom III, p. 32.

peuples aztèques. Le vice-roi Mendoza avoit fait ajouter à chaque page du recueil une explication en mexicain et en espagnol, de sorte que l'ensemble forme un ouvrage très-intéressant pour l'histoire. Les figures, malgré l'incorrection des contours, offrent plusieurs traits de mœurs extrêmement piquans: on y voit l'éducation des enfans depuis leur naissance jusqu'à ce qu'ils deviennent membres de la société, soit comme agriculteurs ou artisans, soit comme guerriers, soit comme prêtres. La quantité de nourriture qui convient à chaque âge, le châtiment qui doit être infligé aux enfans des deux sexes; tout chez les Mexicains étoit prescrit dans le détail le plus minutieux, non par la loi, mais par des usages antiques dont il n'étoit pas permis de s'éloigner. Enchaînée par le despotisme et la barbarie des institutions sociales, sans liberté dans les actions les plus indifférentes de la vie domestique, la nation entière étoit élevée dans une triste uniformité d'habitudes et de superstitions. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets dans l'ancienne Égypte, dans l'Inde, en Chine, au Mexique et au Pérou, partout où les hommes ne pré-

sentoient que des masses animées d'une même volonté, partout où les lois, la religion et les usages ont contrarié le perfectionnement et le bonheur individuel.

On reconnoît, parmi les peintures du *recueil de Mendoza*, les cérémonies qui se faisoient à la naissance d'un enfant. La sage-femme, en invoquant le dieu Ometeuctli et la déesse Omecihualt, qui vivent dans le séjour des bienheureux, jetoit de l'eau sur le front et la poitrine du nouveau-né : après avoir prononcé différentes prières [1], dans lesquelles l'eau étoit considérée comme le symbole de la purification de l'ame, la sage-femme faisoit approcher des enfans qui avoient été invités pour donner un nom au nouveau-né. Dans quelques provinces on allumoit en même temps du feu, et on faisoit semblant de passer l'enfant par la flamme, comme pour le purifier à la fois par l'eau et le feu. Cette cérémonie rappelle des usages dont l'origine, en Asie, paroît se perdre dans une haute antiquité.

D'autres planches du *recueil de Mendoza*

[1] Clavigero, Tom. II, p. 86.

représentent les châtimens souvent barbares que les parens doivent infliger à leurs enfans, selon la gravité du délit, et selon l'âge et le sexe de celui qui l'a commis : une mère expose sa fille à la fumée du piment (*Capsicum bacatum*) : un père pique son fils de huit ans, avec des feuilles de pite qui sont terminées par de fortes épines; la peinture indique en quels cas l'enfant ne peut être piqué qu'aux mains seules, et en quels autres cas il est permis aux parens d'étendre cette opération douloureuse sur le corps entier : un prêtre, *teopixqui*, châtie un novice, en lui jetant des tisons ardens sur la tête, parce qu'il a passé la nuit hors de l'enceinte du temple : un autre prêtre est peint assis, dans l'attitude d'observer les étoiles pour indiquer l'heure de minuit; on distingue, dans la peinture mexicaine, l'hiéroglyphe de minuit placé au-dessus de la tête du prêtre, et une ligne ponctuée qui se dirige de l'œil de l'observateur vers une étoile[1] : on voit aussi avec intérêt les figures qui représentent des femmes filant au fuseau ou tissant en haute-lice; un

[1] THEVENOT, Tom. II, Pl. IV, fig. 49, 51, 55, 61.

orfévre qui souffle dans le charbon à travers un chalumeau; un vieillard de soixante-dix ans, auquel la loi permet de s'enivrer, de même qu'à une femme lorsqu'elle est grand'mère; une entremetteuse de mariage, appelée *cihuatlanque*, qui porte la jeune vierge sur son dos à la maison du fiancé; enfin la bénédiction nuptiale, dont la cérémonie consistoit en ce que le prêtre ou teopixqui nouoit ensemble le pan du manteau (*tilmatli*) du garçon, avec le pan du vêtement (*huepilli*) de la jeune fille. Le *recueil de Mendoza* offre en outre plusieurs figures de temples mexicains (*téocallis*), dans lesquelles on distingue très-bien le monument pyramidal divisé par assises, et la petite chapelle, le νεὼς, à la cime: mais la peinture la plus compliquée et la plus ingénieuse de ce *Codex Mexicanus*, est celle qui représente un *tlatoani* ou gouverneur de province, étranglé parce qu'il s'est révolté contre son souverain; car le même tableau rappelle les délits du gouverneur, le châtiment de toute sa famille, et la vengeance exercée par ses vassaux[1].

[1] Thevenot, fig. 52, 53, 58, 62.

contre les messagers d'état porteurs des ordres du roi de Ténochtitlan.

Malgré l'énorme quantité de peintures qui, regardées comme des monumens de l'idolâtrie mexicaine, ont été brûlées au commencement de la conquête, par ordre des évêques et des premiers missionnaires, le chevalier Boturini [1], dont nous avons rappelé plus haut les malheurs, réussit encore, vers le milieu du dernier siècle, à réunir près de cinq cents de ces peintures hiéroglyphiques. Cette collection, la plus belle et la plus riche de toutes, a été dispersée comme celle de Siguenza, dont quelques foibles restes se sont conservés, jusqu'à l'expulsion des jésuites, à la bibliothéque de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Mexico. Une partie des peintures recueillies par Boturini a été envoyée en Europe, sur un vaisseau espagnol qui fut pris par un corsaire anglois. On n'a jamais su si ces peintures sont parvenues en Angleterre, ou si on les a jetées à la mer comme des toiles d'un tissu grossier et mal peintes: un voyageur très-instruit m'a assuré,

[1] Boturini, Tableau général, p. 1-96.

il est vrai, que l'on montre à la bibliothéque d'Oxford un *Codex Mexicanus* qui, pour la vivacité des couleurs, ressemble à celui de Vienne; mais le docteur Robertson, dans la dernière édition de son Histoire de l'Amérique, dit expressément qu'il n'existe en Angleterre aucun autre monument de l'industrie et de la civilisation mexicaine, qu'une coupe d'or de Montezuma, appartenant à lord Archer. Comment ce recueil d'Oxford seroit-il resté inconnu à l'illustre historien écossois ?

La majeure partie des manuscrits de Boturini, celle qui lui fut confisquée à la Nouvelle-Espagne, a été déchirée, pillée, dispersée par des personnes qui ignoroient l'importance de ces objets: ce qui en existe aujourd'hui, dans le palais du vice-roi, ne compose que trois liasses, chacune de sept décimètres en carré et de cinq de hauteur. Elles sont restées dans un de ces appartemens humides du rez-de-chaussée, desquels le vice-roi comte de Revillagigedo a fait sortir les archives du gouvernement, parce que le papier s'y altéroit avec une rapidité effrayante. On est saisi d'un sentiment d'in-

dignation, lorsqu'on voit l'abandon extrême dans lequel on laisse ces restes précieux d'une collection qui a coûté tant de travail et de soin, et que l'infortuné Boturini, doué de cet enthousiasme qui est propre à tous les hommes entreprenans, nomme, dans la préface de son *Essai historique*, « Le seul « bien qu'il possède aux Indes, et qu'il ne « voudroit pas échanger contre tout l'or et « l'argent du nouveau monde. » Je n'entreprendrai pas ici de décrire en détail les peintures conservées au palais de la vice-royauté; j'observerai seulement qu'il en existe qui ont plus de six mètres de long sur deux de large, et qui représentent les migrations des Aztèques depuis le Rio Gila jusqu'à la vallée de Ténochtitlan, la fondation de plusieurs villes, et les guerres avec les nations voisines.

La bibliothèque de l'université de Mexico n'offre plus de peintures hiéroglyphiques originales : je n'y ai trouvé que quelques copies linéaires, sans couleurs, et faites avec peu de soin. La collection la plus riche et la plus belle de la capitale est aujourd'hui celle de Don Jose Antonio Pichardo, membre de la congrégation de San Felipe Neri. La

maison de cet homme instruit et laborieux a été pour moi ce que la maison de Siguenza étoit pour le voyageur Gemelli. Le père Pichardo a sacrifié sa petite fortune à réunir des peintures aztèques, à faire copier toutes celles qu'il ne pouvoit pas acquérir lui-même: son ami Gama, auteur de plusieurs mémoires astronomiques, lui a légué tout ce qu'il possédoit de plus précieux en manuscrits hiéroglyphiques [1]. C'est ainsi qu'au nouveau continent, comme presque partout ailleurs, de simples particuliers, et les moins riches, savent réunir et conserver les objets qui devroient fixer l'attention des gouvernemens.

J'ignore si, dans le royaume de Guatimala ou dans l'intérieur du Mexique, il y a des personnes animées du même zèle que l'ont été le père Alzate, Velasquez et Gama. Les peintures hiéroglyphiques sont aujourd'hui si rares à la Nouvelle-Espagne, que la plupart des personnes instruites qui y résident n'en ont jamais vu; et, parmi les restes de la collection de Boturini, il n'y a pas un seul

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. II, p. 26 de l'édition in-8.°

manuscrit qui soit aussi beau que les *Codices Mexicani* de Veletri et de Rome. Je ne doute cependant pas que beaucoup d'objets très-importans pour l'étude de l'histoire ne se trouvent encore entre les mains des Indiens qui habitent la province de Mechuacan, les intendances de Mexico, de Puebla et d'Oaxaca, la péninsule de Yucatan et le royaume de Guatimala. Ce sont là les contrées où les peuples sortis d'Aztlan étoient parvenus à une certaine civilisation; et un voyageur qui, sachant les langues aztèque, tarasque et maya, sauroit gagner la confiance des indigènes, réuniroit encore aujourd'hui, trois siècles après la conquête, et cent ans après le voyage du chevalier Boturini, un nombre considérable de peintures historiques mexicaines.

Le *Codex Mexicanus* du musée Borgia, à *Veletri*, est le plus beau de tous les manuscrits aztèques que j'ai examinés. Nous aurons occasion d'en parler dans un autre endroit, en donnant l'explication de la quinzième Planche.

Le recueil conservé à la bibliothèque royale de *Berlin* renferme différentes peintures

aztèques dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour à la Nouvelle-Espagne. La douzième Planche offre deux fragmens de ce recueil : il contient des listes de tributs, des généalogies, l'histoire des migrations des Mexicains, et un calendrier fait au commencement de la conquête, dans lequel les hiéroglyphes simples des jours se trouvent réunis à des figures de saints, peintes en style aztèque.

La bibliothéque du Vatican à *Rome* possède, dans la collection précieuse de ses manuscrits, deux *Codices Mexicani*, sous les numéros 3738 et 3776 du catalogue. Ces recueils, de même que le manuscrit de Veletri, sont restés inconnus au docteur Robertson, lorsqu'il a fait l'énumération des peintures mexicaines conservées dans les différentes bibliothéques de l'Europe. Mercatus [1], dans sa description des obélisques de Rome, rapporte que, vers la fin du seizième siècle, il existoit au Vatican deux recueils de peintures originales : on peut croire qu'un de ces recueils est entièrement perdu, à moins que

[1] Mercatus, degli Obelischi di Roma, C. 11, p. 96.

ce ne soit celui que l'on montre à la bibliothèque de l'institut de Bologne; l'autre a été retrouvé en 1785 par le jésuite Fabrega, après quinze années de recherches.

Le *Codex Vaticanus* n.° 3776, dont Acosta et Kircher ont déjà fait mention [1], a $7^{m},87$ ou trente-un palmes et demi de long, et $0^{m},19$ ou 7 pouces en carré : ses quarante-huit replis forment quatre-vingt-seize pages ou autant de divisions tracées des deux côtés de plusieurs peaux de cerfs collées ensemble : chaque page est subdivisée en deux cases; mais tout le manuscrit ne renferme que cent soixante-seize de ces cases, parce que les premières huit pages contiennent les hiéroglyphes simples des jours, rangés en séries parallèles et rapprochées les unes des autres. La treizième Planche de l'Atlas pittoresque présente la copie exacte d'un de ces *replis* ou d'une page du *Codex Vaticanus* : comme toutes les pages se ressemblent, quant à l'arrangement général, cette copie suffit pour faire connaître le Livre entier.

Le bord de chaque repli est divisé en vingt-

[1] Zoega, *De orig. Obeliscor.*, p. 531.

six petites cases qui contiennent les hiéroglyphes simples des jours : ces hiéroglyphes sont au nombre de vingt, qui forment des séries périodiques. Comme les petits cycles sont de treize jours, il en résulte que la série des hiéroglyphes passe d'un cycle à l'autre. Tout le *Codex Vaticanus* contient cent soixante-seize de ces petits cycles, ou deux mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur ces subdivisions du temps, nous proposant de donner plus bas l'explication du calendrier mexicain, l'un des plus compliqués, mais aussi l'un des plus ingénieux que présente l'histoire de l'astronomie. Chaque page offre, dans les deux subdivisions dont nous avons déjà parlé, deux groupes de figures mythologiques. On se perdroit dans de vaines conjectures, si l'on vouloit interpréter ces allégories, les manuscrits de Rome, de Veletri, de Bologne et de Vienne étant dépourvus de ces notes explicatives que le vice-roi Mendoza avoit fait ajouter au manuscrit publié par Purchas. Il seroit à désirer que quelque gouvernement voulût faire publier à ses frais ces restes de l'ancienne civilisation américaine : c'est par la compa-

raison de plusieurs monumens, qu'on parviendroit à deviner le sens de ces allégories, en partie astronomiques, en partie mystiques. Si de toutes les antiquités grecques et romaines il ne nous étoit resté que quelques pierres gravées ou des monnoies isolées, les allusions les plus simples auroient échappé à la sagacité des antiquaires. Que de jour l'étude des bas reliefs n'a-t-elle pas répandu sur celle des monnoies !

Zoega, Fabrega, et d'autres savans qui se sont occupés en Italie des manuscrits mexicains, regardent le *Codex Vaticanus*, de même que celui de Veletri, comme des *tonalamatls* ou *almanachs rituels*, c'est-à-dire, comme des livres qui indiquoient au peuple, pour un espace de plusieurs années, les divinités qui présidoient aux petits cycles de treize jours, et qui gouvernoient pendant ce temps la destinée des hommes, les cérémonies religieuses qu'on devoit pratiquer, et surtout les offrandes qui devoient être portées aux idoles.

La treizième Planche de mon Atlas, qui est la copie de la quatre-vingt-seizième page du *Codex Vaticanus*, représente à gauche

une adoration : la divinité a un casque dont les ornemens sont très-remarquables ; elle est assise sur un petit banc appelé *icpalli*, devant un temple dont on n'a figuré que la cime ou la petite chapelle placée au haut de la pyramide. L'adoration consistoit, au Mexique comme en Orient, dans la cérémonie de toucher le sol de sa main droite, et de porter cette main à la bouche. Dans le dessin n.° I, l'hommage est rendu par une génuflexion : la pose de la figure qui se prosterne devant le temple se retrouve dans plusieurs peintures des Hindoux.

Le groupe n.° II représente la célèbre *femme au serpent*, *Cihuacohuatl*, appelée aussi Quilaztli ou Tonacacihua, *femme de notre chair* : elle est la campagne de Tonacateuctli. Les Mexicains la regardoient comme la mère du genre humain ; et, après le dieu du *paradis céleste*, Ometeuctli, elle occupoit le premier rang parmi les divinités d'Anahuac : on la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le Grand Esprit Tezcatlipoca, ou par le Soleil personnifié, le dieu Tonatiuh.

Ces allégories rappellent d'antiques traditions de l'Asie. On croit voir, dans la *femme au serpent* des Aztèques, l'Ève des peuples sémitiques; dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent Kaliya ou Kalinaga, vaincu par Vishnu, lorsqu'il a pris la forme de Krischna. Le Tonatiuh des Mexicains paroît aussi être identique avec le Krischna des Hindoux, chanté dans le Bhagavata Pourâna, et avec le Mithras des Perses. Les plus anciennes traditions des peuples remontent à un état de choses où la terre, couverte de marais, étoit habitée par des couleuvres et d'autres animaux à taille gigantesque: l'astre bienfaisant, en desséchant le sol, délivra la terre de ces monstres aquatiques.

Derrière le serpent, qui paroît parler à la déesse Cihuacohuatl, se trouvent deux figures nues; elles sont de couleur différente, et paroissent dans l'attitude de se battre. On pourroit croire que les deux vases que l'on observe au bas de la peinture, et dont l'un est renversé, font allusion à la cause de cette rixe. La *femme au serpent* étoit regardée au Mexique comme mère de deux enfans jumeaux: ces figures nues sont peut-être les

enfans de Cihuacohuatl ; elles rappellent le Caïn et l'Abel des traditions hébraïques. Je doute d'ailleurs que la différence de couleur que l'on remarque entre les deux figures indique une différence de race, comme dans les peintures égyptiennes trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, et dans les ornemens moulés en terre et appliqués sur les caisses des momies de Sakharah [1]. En étudiant avec soin les hiéroglyphes historiques des Mexicains, on croit reconnoître que les têtes et les mains des figures sont peintes comme au hasard, tantôt en jaune, tantôt en bleu, tantôt en rouge.

La cosmogonie des Mexicains, leurs traditions sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; les cérémonies d'ablution pratiquées à la naissance des enfans; ces idoles faites avec la farine de maïs pétrie, et

[1] Denon, Voyage en Égypte, p. 298-313.

distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples ; ces déclarations de péchés faites par les pénitens ; ces associations religieuses ressemblant à nos couvens d'hommes et de femmes ; cette croyance universellement répandue que des hommes blancs à longue barbe, et d'une grande sainteté de mœurs, avoient changé le système religieux et politique des peuples : toutes ces circonstances avoient fait croire aux religieux qui accompagnoient l'armée des Epagnols, lors de la conquête, qu'à une époque très-reculée le christianisme avoit été prêché dans le nouveau continent. Des savans mexicains[1] crurent reconnoître l'apôtre saint Thomas dans ce personnage mystérieux, grand-prêtre de Tula, que les Cholulains connoissoient sous le nom de *Quetzalcoatl*. Il n'est pas douteux que le nestorianisme, mêlé aux dogmes des Bouddhistes et des Chamans[2], ne se soit répandu, par la Tartarie des Mantchoux, dans le nord-est de l'Asie : on pourroit

[1] Siguenza, *Opera ined.* Eguiara, *Bibl. mexicana*, p. 78.

[2] Langlès, Rituel des Tartares-Mantchoux, p. 9 et 14. Georgi *Alphab. tibetanum*, p. 298.

donc supposer, avec quelque apparence de raison, que des idées chrétiennes ont été communiquées, par la même voie, aux peuples mexicains, surtout aux habitans de cette région boréale de laquelle sortirent les Toltèques, et que nous devons considérer comme l'*officina virorum* du nouveau monde.

Cette supposition seroit même plus admissible que l'hypothèse d'après laquelle les traditions antiques des Hébreux et des Chrétiens auroient passé en Amérique par les colonies scandinaves, formées depuis le onzième siècle sur les côtes de Grœnland, au Labrador, et peut-être même dans l'île de Terre-Neuve. Ces colons européens visitèrent sans doute une partie du continent, qu'ils appelèrent *Drogeo;* ils connurent des pays qui étoient situés au sud-ouest, et habités par des peuples anthropophages réunis dans des villes populeuses : mais, sans examiner ici si ces villes étoient celles des provinces d'Ichiaca et de Confachiqui, visitées par Hernando de Soto, le conquérant de la Floride, il suffit d'observer que les cérémonies religieuses, les dogmes et les traditions qui ont frappé l'ima-

gination des premiers missionnaires espagnols, se trouvoient indubitablement au Mexique depuis l'arrivée des Toltèques, et par conséquent trois ou quatre siècles avant les navigations des Scandinaves aux côtes orientales du nouveau continent.

Les religieux qui, à la suite de l'armée de Cortez et de Pizarro, ont pénétré au Mexique et au Pérou, ont été naturellement enclins à exagérer les analogies qu'ils croyoient reconnoître entre la cosmogonie des Aztèques et les dogmes de la religion chrétienne. Imbus des traditions hébraïques, entendant imparfaitement les langues du pays et le sens des peintures hiéroglyphiques, ils rapportèrent tout au système qu'ils s'étoient formé; semblables aux Romains, qui ne voyoient chez les Germains et les Gaulois que leur culte et leurs divinités. En employant une saine critique, on ne trouve chez les Américains rien qui rende nécessaire la supposition que les peuples asiatiques ont reflué dans ce nouveau continent après l'établissement de la religion chrétienne. Je suis bien éloigné de nier la possibilité de ces communications posté-

rieures : je n'ignore pas[1] que les Tchoutskis traversent annuellement le détroit de Bering pour faire la guerre aux habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais je crois pouvoir affirmer, d'après les connoissances que nous avons acquises, depuis la fin du dernier siècle, sur les livres sacrés des Hindoux, que, pour expliquer ces analogies de traditions dont parlent tous les premiers missionnaires, on n'a pas besoin de recourir à l'Asie occidentale, habitée par des peuples de race sémitique, ces mêmes traditions, d'une haute et vénérable antiquité, se retrouvant et parmi les sectateurs de Brahmâ et parmi les Chamans du plateau oriental de la Tartarie.

Nous reviendrons sur cet objet intéressant, soit en parlant des Pastoux[2], peuple américain qui ne se nourrissoit que de végétaux, et qui avoit en horreur ceux qui mangeoient de la viande; soit en exposant le dogme de la métempsycose répandu parmi les Tlascaltèques. Nous examinerons la tradition

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. II, p. 502 de l'édition in-8°.

[2] Garcilasso, *Comentarios reales*, Tom. I, p. 274.

mexicaine des quatre soleils ou des quatre destructions du monde, ainsi que les traces du *trimurti* ou de la trinité des Hindoux, trouvées dans le culte des Péruviens. Malgré ces rapports frappans entre les peuples du nouveau continent et les tribus tartares qui ont adopté la religion de Bouddah, je crois reconnoître, dans la mythologie des Américains, dans le style de leurs peintures, dans leurs langues, et surtout dans leur conformation extérieure, les descendans d'une race d'hommes qui, séparée de bonne heure du reste de l'espèce humaine, a suivi, pendant une longue série de siècles, une route particulière dans le développement de ses facultés intellectuelles et dans sa tendance vers la civilisation.

PLANCHE XIV.

Costumes dessinés par des peintres mexicains du temps de Montezuma.

Ces neuf figures sont tirées du *Codex anonymus* n.° 3738, qui est conservé parmi les manuscrits du Vatican, et que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois : ce sont de copies de peintures faites par des peintres mexicains lors du premier séjour de Cortez à Ténochtitlan. Le père Rios, en copiant les dessins, paroît avoir été plus attentif au détail des costumes qu'à l'imitation fidèle des contours des figures. En comparant les peintures de la Planche XIV avec celles que renferment les manuscrits originaux qui sont parvenus jusqu'à nous, on voit que les figures copiées par le moine espagnol sont un peu trop allongées : ces altérations de forme se retrouvent partout où les artistes n'ont pas suffisamment senti combien il est important de conserver le style qui caractérise les productions de l'art chez des peuples plus ou moins éloignés de

la civilisation. Quelle différence dans la justesse des contours, entre les hiéroglyphes publiés par Norden et ceux qu'on trouve dans l'ouvrage de Zoega sur les obélisques, ou dans la description des monumens de l'Égypte, dont l'institut du Caire vient d'enrichir les sciences!

N.° I-V. Quatre guerriers mexicains : les trois premiers portent le vêtement appelé *ichcahuepilli*, sorte de cuirasse de coton qui avoit plus de trois centimètres d'épaisseur, et qui couvroit le corps depuis le col jusqu'à la ceinture. Les soldats de Cortez adoptèrent cette armure, qu'ils désignèrent sous le nom d'*escaupil*, dans lequel on reconnoît à peine un mot de la langue aztèque. L'*ichcahuepilli* résistoit parfaitement aux flèches : il ne faut cependant pas le confondre avec les cottes de mailles d'or et de cuivre que portoient les généraux, appelés *seigneurs des aigles et des tigres*, *Quauhtin* et *Oocelo*, à cause de leurs armures en forme de masques. Les boucliers, *chimalli*, n° I et II, sont d'une forme très-différente de ceux figurés par Purchas et Lorenzana[1]. L'écusson n.° II a un appendice

[1] PURCHAS, *Pilgrimes*, Tom. III, p. 1080, fig. LM;

en toile et en plume, qui servoit à amortir le coup des dards : sa forme rappelle les boucliers que l'on trouve représentés sur plusieurs vases de la Grande-Grèce. La massue que porte le guerrier n.° III étoit creuse, et contenoit des pierres qui étoient lancées avec beaucoup de force, comme si elles partoient d'une fronde. La figure n.° IV représente un de ces soldats intrépides qui alloient presque nus au combat, le corps enveloppé dans un filet à grandes mailles, qu'ils jetoient sur la tête de l'ennemi, comme les *retiarii* romains dans la lutte avec les gladiateurs *mirmillons*. Le n.° V est un simple soldat qui ne porte qu'un manteau de toile et une bandelette de peau très-étroite, *maxtlatl*, autour de la ceinture.

La figure n.° VI représente, comme l'indique expressément le *Codex Vaticanus*, le malheureux Montezuma II, en habit de cour, tel qu'il se présentoit dans l'intérieur de son palais. Sa robe, *tlachquauhjo*, est garnie de perles ; il a les cheveux réunis au sommet de la tête, et liés avec un ruban rouge, distinction

p. 1099, fig. C; Pl. IV, fig. F. LORENZANA, Historia de Nueva Espana, p. 177, lam. 2, 8 et 9. Adornos militares.

militaire des princes et des capitaines les plus vaillans : son col est orné d'un collier de pierres fines (*cozcapetlatl*); mais il ne porte ni les bracelets (*matemecatl*), ni les bottines (*cozehuatl*), ni les boucles d'oreille (*nacochtli*), ni l'anneau garni d'émeraudes, suspendu à la lèvre inférieure, qui appartenoient au grand costume de l'empereur. L'auteur du *Codex anonymus* dit que « le souverain est « figuré ayant dans une main des fleurs, et « dans l'autre un jonc au bout duquel est fixé « un cylindre de résine odoriférante. » Le vase que tient l'empereur dans sa main gauche, a quelque ressemblance avec celui que l'on voit dans la main de l'Indien ivre figuré dans le *Recueil* de Mendoza[1]. Les peintres mexicains représentoient généralement les rois et les grands seigneurs pieds nus, pour indiquer qu'ils n'étoient pas faits pour se servir de leurs jambes, et qu'ils devoient constamment être portés dans un palanquin, sur les épaules de leurs domestiques[2].

N.° VII. Un habitant de la Tzapoteca, pro-

[1] PURCHAS, p. 1117, fig. F.

[2] *Codex anon.*, n. 3738, fol. 60.

vince qui comprenoit la partie sud-est de l'intendance d'Oaxaca.

N.° VIII et IX. Deux femmes de la Huasteca : le costume de la dernière figure est indubitablement indien ; mais celui du n.° VIII ressemble beaucoup au vêtement européen. Est-ce une femme du pays à laquelle les soldats de Cortez ont donné un fichu et un rosaire ? Je ne déciderai pas cette question ; mais j'observe que le mouchoir triangulaire se retrouve dans plusieurs peintures mexicaines faites avant l'arrivée des Espagnols, et que le prétendu rosaire, qui n'est pas terminé par une croix, pourroit bien être un de ces chapelets qui ont existé, depuis la plus haute antiquité, dans toute l'Asie orientale, au Canada, au Mexique et au Pérou.

Quoique le père Rios, comme nous l'avons observé plus haut, paroisse avoir allongé un peu les figures, les extrémités, la forme des yeux, et celle des lèvres, dont la supérieure dépasse constamment la lèvre inférieure, prouvent qu'il a copié fidèlement.

PLANCHE XV.

Hiéroglyphes aztèques du manuscrit de Veletri.

De tous les manuscrits mexicains conservés en Italie, le *Codex Borgianus* de Veletri est le plus grand et le plus remarquable à cause de l'éclat et de l'extrême variété des couleurs: il a quarante-quatre à quarante-cinq *palmi* (près de onze mètres) de long, et trente-huit replis ou soixante-seize pages. C'est un almanach rituel et astrologique, qui, par la distribution des hiéroglyphes simples des jours, et par celle des groupes de figures mythologiques, ressemble entièrement au *Codex Vaticanus*, dont une page a été représentée sur la treizième Planche.

Le manuscrit de Veletri paroît avoir appartenu à la famille Giustiniani: on ignore par quel malheureux hasard il étoit tombé entre les mains des domestiques de cette maison, qui, ignorant le prix que pouvoit avoir un recueil de figures monstrueuses, l'abandon-

nèrent à leurs enfans. C'est à ces derniers que l'arracha un amateur éclairé des antiquités, le cardinal Borgia, lorsqu'on avoit déjà tenté de brûler quelques pages ou replis de la peau de cerf sur laquelle les peintures sont tracées. Rien n'indique l'antiquité de ce manuscrit, qui peut-être n'est qu'une copie aztèque d'un livre plus ancien : la grande fraîcheur des couleurs pourroit faire soupçonner que le *Codex Borgianus*, de même que celui du Vatican, ne remonte pas au delà du quatorze ou du quinzième siècle.

On ne peut fixer les yeux sur ces peintures, sans qu'il se présente à l'esprit une foule de questions intéressantes. Existoit-il à Mexico, du vivant de Cortez, des peintures hiéroglyphiques faites du temps de la dynastie toltèque, et par conséquent au septième siècle de notre ère ? N'avoit-on plus à cette époque que des copies du fameux *livre divin*, appelé *teoamoxtli*, rédigé à Tula, l'an 660, par l'astrologue *Huematzin*, et dans lequel on trouvoit l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations, la division du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale ? Ce

Pourâna mexicain, le *teoamoxtli*, dont le souvenir s'est conservé, à travers tant de siècles, dans les traditions aztèques, fut-il un de ceux que le fanatisme des moines fit brûler dans le Yucatan, et dont le père Acosta, plus instruit et plus éclairé que ses contemporains, déplora la perte ? Est-il certain que les Toltèques, ce peuple laborieux et entreprenant qui offre plusieurs traits de ressemblance avec les Tchouds [1] ou anciens habitans de la Sibérie, ont les premiers introduit la peinture? ou bien les Cuitlaltèques et les Olmèques, qui habitoient le plateau d'Anahuac avant l'irruption des peuples d'Aztlan, et auxquels le savant Siguenza attribue la construction des pyramides de Téotihuacan, auroient-ils déjà consigné leurs annales et leur mythologie dans des recueils de peintures hiéroglyphiques ? Nous n'avons pas assez de données pour répondre à ces questions importantes ; car les ténèbres qui enveloppent l'origine des peuples mongols et tartares paroissent s'étendre sur toute l'histoire du nouveau continent.

[1] Voyages de PALLAS (traduction de Paris), Tom. IV, p. 282.

Le *Codex Borgianus* a été commenté par le jésuite Fabrega, originaire du Mexique. Pendant mon dernier séjour en Italie, en 1805, le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, eut la bonté de faire venir le manuscrit mexicain avec son commentaire, de Veletri à Rome. Je les ai examinés soigneusement: les explications du père Fabrega m'ont paru souvent arbitraires et très-hasardées. J'ai fait graver une partie des figures qui ont le plus fixé ma curiosité; j'ai ajouté à chaque groupe, représenté sur la quinzième Planche, la citation du *Codex Borgianus* et celle du manuscrit italien qui doit lui servir de commentaire.

N.° 1. Un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnois, mais percé de dards : Fabrega le nomme *lapin couronné, lapin sacré.* On trouve cette figure dans plusieurs rituels des anciens Mexicains. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante : sous ce rapport, cette représentation allégorique rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer la colère de la

divinité. Les dents incisives, la forme de la tête et de la queue, paroissent indiquer que le peintre a voulu représenter un animal de la famille des rongeurs : quoique les pieds à deux sabots, munis d'un ergot qui ne touche pas la terre, le rapprochent des ruminans, je doute que ce soit un *cavia* ou lièvre mexicain : seroit-ce quelque mammifère inconnu qui habite au nord du Rio Gila, dans l'intérieur des terres, vers la partie nord-ouest de l'Amérique ?

Ce même animal, mais avec une queue beaucoup plus longue, me paroît figurer une seconde fois dans le *Codex Borgianus*, à la cinquante-troisième feuille : le nº II de ma Planche XV en offre la copie. M. Fabrega prend cette figure, qui est chargée des vingt hiéroglyphes des jours, pour un cerf (*mazatl*); le père Rios affirme que c'est un jeu astrologique des médecins, une peinture qui enseigne que celui qui est né tel ou tel jour aura mal aux yeux, à l'estomac ou aux oreilles : on voit en effet que les vingt hiéroglyphes simples des jours sont distribués aux différentes parties du corps.

Le signe du jour qui commençoit la petite période de treize jours, ou la demi-lunaison,

étoit regardé comme dominant pour toute cette époque; de sorte qu'un homme, né le jour dont l'hiéroglyphe étoit un aigle, avoit tout à craindre ou tout à espérer chaque fois que l'aigle présidoit la semaine de treize jours. M. Zoega [1] paroît adopter l'explication de Rios; il trouve un rapport frappant entre cette fiction et les idées *ïatromathématiques* des Égyptiens. En jetant les yeux sur nos almanachs, on voit que ces idées absurdes se sont conservées jusqu'à nos jours, parce qu'il est souvent moins profitable d'instruire le peuple que d'abuser de sa crédulité. J'ai trouvé cette même figure allégorique, qui appartient à la médecine astrologique, dans le *Codex Borgianus*, fol. 17 (Mss. n.° 66), et dans le *Codex anonymus* du Vatican, fol. 54.

N.° III, V, VI, VII. Un enfant nouveau-né est représenté quatre fois : les cheveux qui s'élèvent comme deux cornes, au sommet de la tête, indiquent que c'est une fille. L'enfant est allaité; on lui coupe le cordon ombilical; on le présente à la divinité; on lui touche les

[1] Zoega, p. 523 et 531.

yeux comme signe de bénédiction. Fabrega prétend que les figures assises, n.° v et vii, représentent deux prêtres; il croît reconnoître, au casque de la figure n.° vii, le grand-prêtre du dieu Tonacateuctli.

N.° iv. La représentation d'un sacrifice humain : un prêtre, dont la figure est presque méconnoissable sous un travestissement monstrueux, arrache le cœur à la victime; sa main gauche est armée d'une massue; le corps nu de la victime est peint; on y remarque des taches, par lesquelles on a voulu imiter celles de la robe du jaguar ou du tigre américain: à gauche se trouve un autre prêtre (*topiltzin*), qui verse, sur l'image du soleil placée dans la niche d'un temple, le sang du cœur arraché. Je n'aurois point fait graver cette scène hideuse, si le travestissement du sacrificateur ne présentoit, avec le Ganesa des Hindoux, certains rapports remarquables et qui ne paroissent point accidentels. Les Mexicains se servoient de casques qui imitoient la forme de la tête d'un serpent, d'un crocodile ou d'un jaguar. On croit reconnoître, dans le masque du sacrificateur, la trompe d'un éléphant ou de quelque pachyderme qui s'en

rapproche par la configuration de la tête, mais dont la mâchoire supérieure est garnie de dents incisives. Le groin du tapir se prolonge sans doute un peu plus que le museau de nos cochons; mais il y a bien loin de ce groin du tapir à la trompe figurée dans le *Codex Borgianus*. Les peuples d'Aztlan, originaires d'Asie, avoient-ils conservé quelques notions vagues sur les éléphans, ou, ce qui me paroît bien moins probable, leurs traditions remontoient-elles jusqu'à l'époque où l'Amérique étoit encore peuplée de ces animaux gigantesques, dont les squelettes pétrifiés se trouvent enfouis dans des terrains marneux, sur le dos même des Cordillères mexicaines? Peut-être aussi existe-t-il, dans la partie nord-ouest du nouveau continent, dans des contrées qui n'ont été visitées ni par Hearne, ni par Mackensie, ni par Lewis, un pachyderme inconnu, qui, par la configuration de sa trompe, tient le milieu entre l'éléphant et le tapir.

Les hiéroglyphes des jours, qui entourent le groupe figuré sur la quarante-neuvième page du *Recueil* de Veletri, indiquent clairement que ce sacrifice se faisoit à la fin de

l'année, après les *nemontemi* ou jours complémentaires. Le temple du soleil rappelle le culte d'un peuple doux et humain, celui des Péruviens. Ce culte, dans lequel on ne porte d'autres offrandes à la divinité que des fleurs, de l'encens et les prémices des moissons, a existé indubitablement au Mexique jusqu'au commencement du quatorzième siècle. Un savant[1], qui a fait des rapprochemens heureux entre les idées mythologiques des différens peuples, a hasardé l'hypothèse que les deux sectes de l'Inde, les adorateurs de Vichnou et ceux de Sîva, se sont répandues en Amérique, et que le culte péruvien est celui de Vichnou, lorsqu'il paroît sous la figure de Krichna ou du soleil, tandis que le culte sanguinaire des Mexicains est analogue à celui de Sîva, lorsqu'il prend le caractère de Jupiter Stygien. L'épouse de Sîva, la noire déesse Câli ou Bhavâni[2], symbole de la mort et de la destruction, porte, dans les statues et les peintures indiennes, un

[1] Frédéric Léopold Comte de Stolberg, Geschichte der Religion Jesu Christi, B. I, p. 426.

[2] Recherches asiatiques, Tom. I, p. 203 et 293.

collier de crânes d'hommes : les Vedas ordonnent qu'on lui fasse des sacrifices humains. L'ancien culte de Câli, dont l'horrible cruauté a été mitigée par la réforme de Bouddha, offre sans doute de grandes ressemblances avec le culte de Mictlancihuatl, la déesse de l'enfer, et avec celui de plusieurs autres divinités mexicaines : mais, en étudiant l'histoire des peuples d'Anahuac, on est tenté de regarder ces ressemblances comme purement accidentelles. On n'est pas en droit de supposer des communications partout où l'on trouve, chez des peuples à demi barbares, le culte du soleil, ou l'usage de sacrifier des victimes humaines ; et cet usage, loin d'avoir été apporté de l'Asie orientale, pourroit bien avoir pris naissance dans la vallée même du Mexique. L'histoire nous apprend en effet que, lorsque les Espagnols arrivèrent à Ténochtitlan, ce culte sanguinaire, qui rappelle ceux de Câli, de Moloch et de l'Esus des Gaulois, n'existoit que depuis deux cents ans.

Les nations qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle, ont inondé successivement le Mexique (les Toltèques, les Chichimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues,

les Tlascaltèques et les Aztèques), formoient un seul groupe, uni par l'analogie des langues et des mœurs, à peu près comme les Allemands, les Norwégiens, les Goths et les Danois, qui se confondent tous dans une seule race, celle des peuples germaniques. Il est probable, comme nous l'avons indiqué plus haut, que d'autres nations, les Otomites, les Olmèques, les Cuitlatèques, les Zacatèques et les Tarasques, aient paru avant les Toltèques dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne. Partout où les peuples se sont avancés dans une même direction, la position du site dans lequel on les trouve désigne en quelque sorte l'ordre chronologique de leurs migrations. Peut-on douter qu'en Europe les peuples les plus occidentaux, les Ibériens et les Cantabres, ne fussent arrivés avant les nations les plus rapprochées de l'Asie, avant les Thraces, les Illyriens et les Pelasges?

Or, quelle que soit l'ancienneté relative des différentes races d'hommes fixés dans les montagnes du Mexique, qui sont le Caucase américain, il paroît certain qu'aucun de ces peuples, depuis les Olmèques jusqu'aux

Aztèques, ne connoissoit depuis long-temps l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines. La divinité principale des Toltèques s'appeloit *Tlaloctcuctli*: c'étoit à la fois le dieu de l'eau, des montagnes et des orages. Aux yeux de ce peuple montagnard, c'est sur les hautes cimes, toujours enveloppées de nuages, que se prépare mystérieusement le tonnerre: c'est là qu'il place le séjour du Grand Esprit Téotl, de cet être invisible appelé *Ipalnemoani* et *Tloque-Nahuaque*, parce qu'il n'*existe que par lui-même*, et parce qu'il *renferme tout en lui*: c'est de cette région presque inaccessible que vient la tempête qui détruit les cabanes, et la pluie bienfaisante qui vivifie les champs. Les Toltèques avoient érigé, sur la cime d'une haute montagne, l'image de Tlaloctcuctli: cette image, grossièrement sculptée, étoit faite avec une pierre blanche, regardée comme *pierre divine* (teotetl); car ce peuple, semblable aux Orientaux[1], attachoit des idées superstitieuses à la couleur de certaines pierres. Tlaloctcuctli étoit représenté la foudre en main, assis sur

[1] Millii Dissertationes selectæ, p. 309.

une pierre en forme de cube, ayant devant lui un vase dans lequel on lui offroit du caoutchouc et des semailles. Les Aztèques suivirent ce même culte jusqu'à l'année 1317, où la guerre avec les habitans de la ville Xochimilco leur fournit la première idée d'un sacrifice humain. Les historiens mexicains qui, immédiatement après la prise de Ténochtitlan, ont écrit dans leur propre langue, mais en se servant de l'alphabet espagnol, nous ont transmis les détails de cet événement affreux.

Depuis le commencement du quatorzième siècle, les Aztèques vivoient sous la domination du roi de Colhuacan : c'étoient eux qui avoient contribué le plus à la victoire que ce roi avoit remportée sur les Xochimilques. La guerre finie, ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu principal, Huitzilopochtli ou Mexitli, dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux appelée siége de Dieu, *Teoicpalli*, et portée sur les épaules de quatre prêtres, les avoit précédés dans leur migration. Ils demandèrent à leur maître, le roi de Colhuacan, de leur donner quelques objets de prix pour rendre ce sacrifice plus solennel :

le roi, si l'on ose nommer ainsi le chef d'une horde peu nombreuse, leur envoya un oiseau mort, enveloppé dans une toile d'un tissu grossier; pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur proposa d'assister lui-même à la fête : les Aztèques feignirent d'être contens de cette offre; mais ils résolurent en même temps de faire un sacrifice qui inspirât de la terreur à leurs maîtres. Après une longue danse autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques, qu'ils avoient tenus cachés depuis long-temps : ces malheureux furent immolés, avec les cérémonies observées encore lors de la conquête des Espagnols, sur la plate-forme de la grande pyramide de Ténochtitlan, qui étoit dédiée à ce même dieu de la guerre, Huitzilopochtli. Les Colhues marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice humain, le premier qui eût été fait dans leur pays : craignant la férocité de leurs esclaves, les voyant enorgueillis du succès obtenu dans la guerre contre les Xochimilques, ils rendirent la liberté aux Aztèques, en leur enjoignant de quitter le territoire de Colhuacan.

Le premier sacrifice avoit eu des suites

heureuses pour le peuple opprimé; bientôt la vengeance donna lieu au second. Après la fondation de Ténochtitlan, un Aztèque parcourt le rivage du lac, pour tuer quelque animal qu'il puisse offrir au dieu Mexitli; il rencontre un habitant de Colhuacan, appelé Xomimitl. Irrité contre ses anciens maîtres, l'Aztèque attaque le Colhuc corps à corps : Xomimitl, vaincu, est conduit à la nouvelle ville ; il expire sur la pierre fatale placée au pied de l'idole.

Les circonstances du troisième sacrifice sont plus tragiques encore. La paix s'est rétablie en apparence entre les Aztèques et les habitans de Colhuacan ; cependant les prêtres de Mexitli ne peuvent contenir leur haine contre un peuple voisin, qui les a fait gémir dans l'esclavage : ils méditent une vengeance atroce ; ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans le temple de Mexitli, et pour y être, après sa mort, adorée comme la mère de ce dieu protecteur des Aztèques ; ils ajoutent que c'est l'idole même qui déclare sa volonté par leur bouche. Le roi crédule accompagne sa fille ; il l'introduit dans l'enceinte téné-

breuse du temple : là, les prêtres séparent la fille et le père ; un tumulte se fait entendre dans le sanctuaire ; le malheureux roi ne distingue pas les gémissemens de sa fille expirante : on met un encensoir dans sa main ; et, quelques momens après, on lui ordonne d'allumer le copal. A la pâle lueur de la flamme qui s'élève, il reconnoît son enfant attaché à un poteau, la poitrine ensanglantée, sans mouvement et sans vie : le désespoir le prive de l'usage de ses sens pour le reste de ses jours ; il ne peut se venger, et le Colhues n'osent pas se mesurer avec un peuple qui se fait craindre par de tels excès de barbarie. La fille immolée est placée parmi les divinités aztèques, sous le nom de Teteionan[1], *mère des dieux*, ou Tocitzin, *notre grand'mère*, déesse qu'il ne faut pas confondre ave Ève, ou la *femme au serpent*, appelée Tonantzin.

Dans l'ancien continent, partout où nous trouvons les traces de sacrifices humains, leur origine se perd dans la nuit des temps. L'histoire des Mexicains, au contraire, nous

[1] Clavigero, Tom. I, p. 166, 168, 172; Tom. II, p. 22.

a conservé le récit des événemens qui ont donné un caractère féroce et sanguinaire au culte d'un peuple chez lequel on n'offroit primitivement à la divinité que des animaux ou les prémices des fruits. J'ai cru devoir rapporter ces traditions, qui ont sans doute un fond de vérité historique : liées intimement à l'étude des mœurs et du développement moral de notre espèce, elles me paroissent plus intéressantes que les contes puérils des Hindoux sur les nombreuses *incarnations* de leurs divinités. Je ne déciderai cependant pas la question de savoir si le sacrifice des quatre Xochimilques a été effectivement le premier qu'on ait offert au dieu Mexitli, ou si les Aztèques n'avoient pas conservé quelque ancienne tradition, d'après laquelle ils imaginoient que le dieu de la guerre se plaisoit au sang des victimes humaines. Mexitli étoit venu au monde un dard dans la main droite, un bouclier dans la main gauche, et la tête couverte d'un casque orné de plumes vertes : en naissant, sa première action avoit été de tuer ses sœurs et ses frères. Peut-être sous d'autres climats avoit-on déjà rendu un culte sanguinaire à ce dieu terrible, appelé

aussi Tetzahuitl, ou l'*épouvante*; peut-être ce culte n'avoit-il été interrompu que parce que l'on manquoit de prisonniers, et par conséquent de victimes, pendant que la nation, marchant sous les auspices de Mexitli, avançoit paisiblement des montagnes de la Tarahumara au plateau central du Mexique.

Les guerres continuelles des Aztèques, depuis qu'ils s'étoient fixés sur les îlots du lac salé de Tezcuco, leur fournissoient un si grand nombre de victimes, que des sacrifices humains furent offerts sans exception à toutes leurs divinités, même à Quetzalcoalt[1], qui, comme le Bouddha des Hindoux, avoit prêché contre cette exécrable coutume, et à la déesse des moissons, la Cérès mexicaine, appelée Centeotl ou Tonacajohua, celle qui *nourrit les hommes*. Les Totonaques, qui avoient adopté toute la mythologie toltèque et aztèque, distinguoient, comme de race différente, les divinités qui exigent un culte sanguinaire,

[1] GOMARA, Chronica general de las Indias (édition de 1553), Tom. II, fol. 134.

et la déesse des champs, qui ne demande que des offrandes de fleurs et de fruits, des gerbes de maïs ou des oiseaux qui se nourrissent des grains de cette plante utile aux hommes. Une prophétie ancienne faisoit espérer à ce peuple une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses: cette prophétie portoit que Centeotl, qui est identique avec la belle Chri ou Lakchmi des Hindoux, et que les Aztèques, de même que les Arcadiens, désignoient sous le nom de *la Grande Déesse*, ou *Déesse primitive* (*Tzinteotl*), triompheroit à la fin de la férocité des autres dieux, et que les sacrifices humains feroient place aux offrandes innocentes des prémices des moissons. On croit reconnoître, dans cette tradition des Totonaques, une lutte entre deux religions, un conflit entre l'ancienne divinité toltèque, douce et humaine comme le peuple qui en avoit introduit le culte, et les dieux féroces de cette horde guerrière, les Aztèques, qui ensanglantèrent les champs, les temples et les autels.

En lisant les lettres de Cortez à l'empereur Charles-Quint, les mémoires de Bernal

Diaz, de Motolinia et d'autres auteurs espagnols qui ont observé les Mexicains avant les changemens qu'ils ont éprouvés par leurs communications avec l'Europe, on est étonné qu'une férocité extrême dans les cérémonies religieuses puisse se trouver chez un peuple dont l'état social et politique rappelle, sous d'autres rapports, la civilisation des Chinois et des Japonois. Les Aztèques ne se contentoient pas de teindre de sang leurs idoles, comme font encore les Chamans tartares, qui cependant ne sacrifient aux *Nogats* que des bœufs et des moutons; ils dévoroient même une partie du cadavre que les prêtres jetoient au bas de l'escalier du téocalli après en avoir arraché le cœur. On ne peut s'occuper de ces objets sans se demander si ces coutumes barbares, que l'on retrouve aussi dans les îles de la mer du Sud, chez des peuples dont la douceur des mœurs nous a été trop vantée, auroient cessé d'elles-mêmes; si les Mexicains[1], sans avoir aucune communication avec les Espagnols, avoient continué à faire des progrès vers la civilisation. Il est

[1] LANGLÈS, Rituel des Tatars-Mantchoux, p. 18.

probable que cette réforme bienfaisante dans leur culte, ce triomphe de la déesse des moissons sur les dieux du carnage, n'auroit eu lieu que très-tard.

Dans l'Amérique méridionale, le peuple le plus puissant, les Péruviens, suivoit le culte du soleil. Les guerres les plus cruelles furent entreprises par les Incas pour introduire une religion douce et paisible ; les sacrifices humains cessèrent partout où les descendans de Manco-Capac apportèrent leurs lois, leurs divisions en castes, leurs langues et leur despotisme monastique. Dans le pays d'Anahuac, le culte sanguinaire d'Huitzilopochtli devint dominant à mesure que l'empire mexicain engloutissoit tous les états voisins. La grandeur de cet empire étoit fondée sur une coalition intime de la classe des prêtres avec la noblesse destinée au métier des armes. Le grand-prêtre Teoteuctli (*Seigneur divin*) étoit généralement un prince du sang royal; aucune guerre ne pouvoit être entreprise sans son aveu. Les prêtres même alloient au combat[1], et étoient

[1] Peintures hiéroglyphiques du recueil de Mendoza. Thevenot, Tom. IV, fol. 57.

élevés aux premières dignités dans l'armée : leur influence devint par là aussi puissante que celle des patriciens romains, qui avoient le droit exclusif des augures, et dans lesquels un auteur célèbre [1] a cru reconnoître les traces d'une institution politique des Hindoux.

Au Mexique, où le nombre et le pouvoir des prêtres (*teopixquis*) et des moines (*tlamacazques*) étoit presque aussi grand qu'il l'est aujourd'hui au Tibet et au Japon, tout ce qui étoit l'effet du fanatisme religieux ne pouvoit éprouver que des changemens infiniment lents. L'histoire nous prouve que l'usage barbare des sacrifices humains s'est même conservé long-temps parmi les peuples les plus avancés en civilisation. Les peintures trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, ne laissent aucun doute que ces sacrifices ne fussent en usage parmi les Egyptiens [2]. Nous avons déjà observé plus haut, qu'anciennement dans l'Inde, la déesse Câli demandoit des victimes humaines, comme Saturne en

[1] Schlegel, Weisheit der Indier, s. 190.

[2] Voyage de Denon, p. 298, Pl. cxxiv, n.° 2. Décade Égyptienne, Tom. III, p. 110.

exigeoit à Carthage. A Rome, après la bataille de Cannes, un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivans, et l'empereur Claude se vit obligé de défendre, par une loi expresse, de sacrifier des hommes dans l'empire romain[1]. Mais il y a plus encore: ne voyons-nous pas, dans les temps moins reculés, les effets barbares de l'intolérance religieuse, au milieu d'une grande civilisation de l'espèce humaine, à l'époque d'un adoucissement général de caractère et de mœurs? Quelle que soit la différence que présentent les peuples dans les progrès de leur culture, le fanatisme et l'intérêt conservent leur pouvoir funeste. La postérité aura de la peine à concevoir que, dans l'Europe policée, sous l'inflence d'une religion qui, par la nature de ses principes, favorise la liberté et proclame les droits sacrés de l'humanité, il existe des lois qui sanctionnent l'esclavage des noirs, qui permettent au colon d'arra-

[1] SUETON. C. XXV (ed. Wolf., Vol. I, p. 48). PLIN. Hist. Nat., Lib. XXXI, C. I; Lib. VIII, C. XXII. TERTULLIAN. Apologet. adversus gentes, C. IX (ed. Palmer, 1684, p. 41). LACTANT. Div. Instit., Lib. I, C. XXI.

cher l'enfant des bras de sa mère pour le vendre dans une terre lointaine. Ces considérations nous prouvent, et ce résultat n'est pas consolant, que des nations entières peuvent avancer rapidement vers la civilisation, sans que les institutions politiques et les formes de leur culte perdent entièrement leur ancienne barbarie.

Le n.° VIII indique la cérémonie d'allumer le nouveau feu, lors de la procession qui se faisoit tous les cinquante-deux ans au sommet d'une montagne, près Iztapalapan.

C'est à la fin de chaque cycle que se faisoit l'intercalation, tantôt de douze, tantôt de treize jours. Le peuple s'attendant en même temps à la quatrième destruction du soleil et de la terre, éteignoit tous les feux, jusqu'à ce qu'au commencement du nouveau cycle, les prêtres en allumassent de nouveaux. La peinture indique une victime étendue sur la pierre de sacrifice, ayant un disque de bois sur la poitrine, que le teopixqui enflamme par frottement. L'hiéroglyphe du ciel étoilé, que l'on distingue sur la page pécédente du recueil borgien, paroît faire allusion à la culmination des

pléiades. Nous reviendrons plus bas, en donnant l'explication de la vingt-troisième Planche, sur le rapport que l'on assure avoir existé entre cette culmination et le commencement du cycle.

L'art de faire du feu, en frottant deux espèces de bois d'une dureté différente, est d'une haute antiquité. On le trouve chez les peuples des deux continens : dans les temps homériques, selon M. Visconti, on en attribua l'invention à Mercure[1], Le disque qui repose sur le corps de la victime, et dans lequel le prêtre tourne le bois cylindrique, est le στορεὺς des Grecs[2]. Pline affirme que, de toutes les substances ligneuses, le lierre est celle qui s'enflamme le mieux lorsqu'on la frotte avec le bois de laurier[3]. Nous avons trouvé ces πυρεῖα chez les Indiens de l'Orénoque. Il faut une grande rapidité de mouvement pour élever la température jusqu'au degré de l'incandescence.

[1] Homer. Hymn. in Mercur., v. 110.

[2] Apollon. Rhod. Argonaut., Lib. I, v. 1184, et *Schol. ad eum.*

[3] Plin. Hist. natur., xvi, 77. Seneca Nat., Quæst. II, 22. Theophr., v. 10.

N.° IX. Figure d'un roi mort, entouré de quatre drapeaux, l'œil fermé, pas de mains, les pieds enveloppés. La chaise est le siége royal, appelé *tlatocaicpalli*, sur lequel on représente, dans le *Codex Borgianus* (fol. 9), Adam ou Tonacateuctli, le *Seigneur de notre chair*, et Ève ou Tonacacihua. Ce caractère hiéroglyphique se trouve figuré dans l'almanach rituel, à la page qui indique le cycle de treize jours, pendant lequel le soleil passe au zénith de Mexico.

N.° X. Une allégorie qui rappelle les purifications de l'Inde. Une divinité, dont l'énorme nez est orné de la figure de la couleuvre à deux têtes ou de l'amphisbène mystérieux, porte en sa main un xiquipilli ou une bourse d'encens; on voit sur son dos un vase cassé, d'où sort un serpent : un autre serpent, saignant et mis en pièces, se trouve devant lui; un troisième serpent, également coupé en morceaux, est renfermé dans une caisse remplie d'eau, de laquelle s'élève une plante. On découvre, à droite, un homme placé dans un pot; à gauche, une femme ornée de fleurs, vraisemblablement la voluptueuse Tlamezquimilli, que l'on représente aussi les

yeux bandés. Sur la même page on trouve des agaves qui rendent du sang lorsqu'on les coupe. Cette allégorie fait-elle allusion au serpent qui empoisonne l'eau, la source de toute vie organique [1], à la victoire de Krichna sur le dragon Kaliya, à la séduction et à la purification par le feu? Il est évident que la figure du serpent, dans les peintures mexicaines, indique deux idées très-différentes. Dans les reliefs qui indiquent la division de l'année et des cycles, cette figure n'exprime que le temps, *œvum*. Le serpent, représenté en rapport avec la *mère des hommes* (Cihuacohuatl), ou terrassé par le Grand Esprit Teotl, lorsqu'il prend la forme d'une des divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable κακοδαίμων. Chez les Égyptiens, ce n'etoit pas l'hiéroglyphe du serpent [2], mais celui de l'hippopotame qui exprimoit cette dernière idée.

Les figures sans vêtemens, comme celle du groupe n.° x, et la déesse de la volupté,

[1] Paullinus de S. Bartholomæo, Codices Avenses, p. 235.

[2] Zoega, p. 445, n. 35.

appelée *Ixcuina* ou *Tlazolteucihua*[1], sont extrêmement rares dans les peintures mexicaines. En général, les peuples barbares donnent des vêtemens à leurs statues : c'est un raffinement de l'art, de présenter le corps nu dans la beauté naturelle de ses formes. Il est très-remarquable aussi que parmi les hiéroglyphes mexicains on ne découvre absolument rien qui annonce le symbole de la force génératrice, ou le culte du *lingam*, qui est répandu dans l'Inde et parmi toutes les nations qui ont eu des rapports avec les Hindoux. M. Zoega a observé que l'emblème du phallus ne se trouve pas non plus dans les ouvrages égyptiens d'une haute antiquité ; il a cru pouvoir en conclure que ce culte est moins ancien qu'on ne le suppose. Cette assertion est cependant contraire aux notions que Hamilton, sir William Jones, et M. Schlegel, ont puisées dans le Sîva Pourâna[2], dans le Kâsi Khanda, et dans plusieurs autres ouvrages écrits en langue sanskrit. On ne sauroit douter que

[1] *Codex Borg.*, Mss. fol. 73.

[2] Catalogue des manuscrits sanskrits de la Bibliothéque impériale, p. 36 et 50.

l'adoration des douze lingams, venus du sommet de l'Imaüs (Himâvata), ne remonte jusqu'à l'époque des premières traditions des Hindoux. Au milieu de tant d'autres rapports qui annoncent d'anciennes communications entre l'Asie orientale et le nouveau continent, on doit être surpris de ne pas trouver dans ce dernier quelques traces du culte du phallus. M. Langlès[1] observe expressément que, dans l'Inde, les *Vaichnava*, ou sectateurs de Vichnou, ont horreur de cet emblème de la force productrice, que l'on adore dans les temples de Sîva et de son épouse, la déesse de l'abondance, Bhavânî. Ne pourroit-on pas supposer qu'il existe également parmi les Bouddhistes exilés dans le nord-est de l'Asie une secte qui rejette le culte du *lingam*, et que c'est de ce Bouddhisme épuré qu'on retrouve quelques foibles traces parmi les peuples américains?

[1] Recherches asiatiques, Tom. I, p. 215.

Pl. VII.

Bouquet sc.

PLANCHE XVI.[1]

Vue du Chimborazo et du Carguairazo.

La Cordillère des Andes tantôt se divise en plusieurs branches, séparées les unes des autres par des vallées longitudinales, tantôt elle ne forme qu'une seule masse, hérissée de cimes volcaniques. En décrivant plus haut le passage de la montagne de Quindiu (Pl. v), nous avons essayé de donner un aperçu géologique de la ramification des Cordillères dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, entre les 2° 30′ et 5° 15′ de latitude boréale. Nous avons observé en même temps que les grandes vallées placées entre les deux branches latérales et la chaîne du centre, sont les bassins de deux rivières considérables, dont le fond est encore moins élevé au-dessus du niveau de l'Océan que le lit du Rhône, dont les eaux ont creusé la vallée de Sion, dans les hautes Alpes. En avançant de Popayan vers le Sud, on voit, sur le plateau aride de la province de *los*

[1] Pl. vii de l'édition in-8°.

Pastos, les trois chaînons des Andes se confondre dans un même groupe qui se prolonge bien au-delà de l'équateur.

Ce groupe, dans le royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui serpente dans des montagnes de roche basaltique, jusqu'au Paramo de l'Assuay, sur lequel s'élèvent de mémorables restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files qui forment comme une double crête de la Cordillère : ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens françois, lors de la mesure du degré équatorial. Leur disposition symétrique, sur deux lignes dirigées du nord au sud, les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes separées par une vallée longitudinale : mais ce que cet astronome célèbre nomme le fond d'une vallée, est le dos même des Andes : c'est un plateau dont la hauteur absolue est de deux mille sept cents à deux mille neuf cents mètres. Il ne faut pas confondre une double crête avec une véritable ramification des Cordillères.

La plaine couverte de pierre ponce, qui forme le premier plan du dessin dont nous donnons ici la description, fait partie de ce plateau qui sépare la crête occidentale de la crête orientale des Andes de Quito. C'est dans ces plaines que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux; c'est là que sont placées des villes qui comptent trente à cinquante mille habitans. Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 0m.,54 ou à vingt pouces de hauteur, on éprouve irrésistiblement une illusion extraordinaire : on oublie peu à peu que tout ce qui environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, ces vergers bordés de haies vives de Duranta et de Barnadesia, ces champs labourés avec soin et promettant de riches moissons de céréales, se trouvent comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère; on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'Océan Pacifique, que ne l'est le sommet

du Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée.

En regardant le dos des Cordillères comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de la crête des Andes comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambe, le Cotopaxi, tous ces pics volcaniques que l'on désigne par des noms particuliers, quoiqu'à plus de la moitié de leur hauteur totale ils ne constituent qu'une seule masse, paroissent, aux yeux de l'habitant de Quito, autant de montagnes distinctes qui s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts : cette illusion est d'autant plus complète, que les dentelures de la double crête des Cordillères vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées; aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, des côtes du Grand-Océan ou des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale. Placé sur le dos des Cordillères même, soit dans le royaume de Quito, ou dans la province de los Pastos; soit plus au nord encore, dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, on ne voit qu'un amas

de cimes éparses, des groupes de montagnes isolées qui se détachent du plateau central: plus grande est la masse des Cordillères, et plus il est difficile de saisir l'ensemble de leur structure et de leur forme.

Cependant l'étude de cette forme, j'oserois dire de cette physionomie des montagnes, est facilitée singulièrement par la direction des hautes plaines qui constituent le dos des Andes. Lorsqu'on voyage depuis la ville de Quito jusqu'au Paramo de l'Assuay, on voit paroître successivement, et sur une longueur de trente-sept lieues, à l'ouest, les cimes de Casitagua, Pichincha, Atacazo Corazon, Iliniza, Carguairazo, Chimborazo et Cunambay; à l'est, les cimes de Guamani, Antisana, Passuchoa, Ruminavi, Cotopaxi, Quelendana, Tungurahua et Capa-Urcu, qui, à l'exception de trois ou quatre, sont toutes plus élevées que le Mont-Blanc. Ces montagnes sont rangées de manière que, vues du plateau central, loin de se couvrir mutuellement, elles se présentent au contraire dans leur véritable forme, comme projetées sur la voûte azurée du ciel: on croit voir dans un même plan vertical leur sommet

et leur pic; elles rappellent le spectacle imposant des côtes du Nouveau-Norfolk et de la rivière de Cook; elles paroissent comme un rivage escarpé qui, s'élevant du sein des eaux, semble d'autant moins éloigné qu'aucun objet n'est placé entre le rivage et l'œil de l'observateur.

Mais si la structure des Cordillères et la forme du plateau central favorisent les observations géologiques; si elles fournissent aux voyageurs la facilité d'examiner de très-près les contours de la double crête des Andes, l'énorme élévation de ce même plateau fait aussi paroître plus petites des cimes qui, placées sur des îlots, éparses dans l'immensité des mers, comme le Mowna-Roa et le Pic de Ténériffe, en imposeroient davantage par leur effrayante hauteur. La plaine de Tapia, que l'on découvre sur le premier plan de la seizième Planche, et dans laquelle j'ai dessiné, près de Riobamba-Nuevo, le groupe du Chimborazo et du Carguairazo, a une hauteur absolue de deux mille huit cent quatre-vingt-onze mètres (quatorze cent quatre-vingt-trois toises); elle n'est que d'un sixième moins élevée que la cime de

l'Etna. Le sommet du Chimborazo n'excède par conséquent la hauteur de ce plateau que de trois mille six cent quarante mètres, ce qui fait quatre-vingt-quatre mètres de moins que la hauteur de la cime du Mont-Blanc au-dessus du prieuré de Chamonix ; car la différence entre le Chimborazo et le Mont-Blanc est à peu près égale à celle qu'on observe entre l'élévation du plateau de Tapia et le fond de la vallée de Chamonix. La cime du pic de Ténériffe, comparée au niveau de la ville de l'Orotava, est encore plus élevée que le Chimborazo et le Mont-Blanc ne le sont au-dessus de Riobamba et de Chamonix.

Des montagnes qui nous étonneroient par leur hauteur, si elles étoient placées au bord de la mer, ne paroissent que des collines si elles s'élèvent du dos des Cordillères : Quito, par exemple, est adossé à un petit cône appelé Javirac, et qui ne paroît pas plus élevé aux habitans de cette ville, que Montmartre ou les hauteurs de Meudon ne le paroissent aux habitans de Paris : ce cône du Javirac, d'après ma mesure, a cependant trois mille cent vingt-un mètres (seize cents toises) de hauteur absolue ; il est presque aussi élevé

que le sommet du Marboré, une des plus hautes cimes de la chaîne des Pyrénées.

Malgré les effets de cette illusion, produite par la hauteur des plateaux de Quito, de Mulalo et de Riobamba, on chercheroit en vain, près des côtes ou sur la pente orientale du Chimborazo, un endroit qui offrît une vue aussi magnifique de la Cordillère, que celle dont j'ai joui, pendant plusieurs semaines, dans la plaine de Tapia. Lorsqu'on est placé sur le dos des Andes, entre la double crête que forment les cimes colossales du Chimborazo, du Tungurahua et du Cotopaxi, on est encore assez rapproché de leurs sommets pour les voir sous des angles de hauteur très-considérables: mais, en descendant vers les forêts qui entourent le pied des Cordillères, ces angles deviennent très-petits; car, à cause de l'énorme masse des montagnes, on s'éloigne rapidement des sommets à mesure que l'on s'approche du niveau de l'Océan.

J'ai dessiné les contours du Chimborazo et du Carguairazo, en employant les mêmes moyens graphiques que j'ai indiqués plus haut, lorsque j'ai parlé du dessin de Coto-

paxi. La ligne qui marque la limite inférieure des neiges perpétuelles se trouve à une hauteur qui excède un peu celle du Mont-Blanc; car cette dernière montagne, placée sous l'équateur, ne se couvriroit de neiges qu'accidentellement. La température constante qui règne sous cette zone fait que la limite des glaces éternelles n'offre pas ces irrégularités que l'on observe dans les Alpes et dans les Pyrénées. C'est à la pente septentrionale du Chimborazo, entre cette montagne et le Carguairazo, que passe le chemin qui conduit de Quito à Guayaquil, vers les côtes de l'Océan Pacifique. Les mamelons couverts de neiges qui s'élèvent de ce côté, rappellent, par leur forme, celle du dôme de Gouté, vu de la vallée de Chamonix. C'est sur une arête étroite qui sort du milieu des neiges, sur la pente méridionale, que nous avons tenté de parvenir, non sans danger, MM. Bonpland, Montufar et moi, à la cime du Chimborazo. Nous avons porté des instrumens à une hauteur considérable, quoique nous fussions entourés d'une brume épaisse, et fort incommodés par la grande rareté de l'air. Le point où nous nous sommes arrêtés pour

observer l'inclinaison de l'aiguille aimantée, paroît plus élevé que tous ceux auxquels des hommes étoient parvenus sur le dos des montagnes : il excède de onze cents mètres la cime du Mont-Blanc, où le plus savant et le plus intrépide des voyageurs, M. de Saussure, a eu le bonheur d'arriver, en luttant contre des difficultés encore plus grandes que celles que nous avions à vaincre près de la cime du Chimborazo. Ces excursions pénibles, dont les récits excitent généralement l'intérêt du public, n'offrent qu'un très-petit nombre de résultats utiles au progrès des sciences, le voyageur se trouvant sur un sol couvert de neiges, dans une couche d'air dont le mélange chimique est le même que celui des basses régions, et dans une situation où des expériences délicates ne peuvent se faire avec toute la précision requise.

En comparant les Planches v, x et xvi de cet ouvrage avec celles de l'Atlas géographique et physique qui accompagne mon Essai sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, on distingue trois espèces de formes principales qu'affectent les hautes cimes des Andes. Les volcans encore actifs, ceux qui n'ont

qu'un seul cratère d'une largeur extraordinaire, sont des montagnes coniques à sommets plus ou moins tronqués : telle est la figure du Cotopaxi, du Popocatepec et du pic d'Orizaba. Des volcans, dont le sommet s'est affaissé après une longue suite d'éruptions, présentent des crêtes hérissées de pointes, des aiguilles inclinées, des rochers brisés et qui menacent ruine. Cette forme est celle de l'Altar ou Capac-Urcu, montagne jadis plus élevée que le Chimborazo, et dont la destruction désigne une époque mémorable dans l'histoire physique du nouveau continent : c'est aussi la forme du Carguairazo, écroulé en grande partie dans la nuit du 19 juillet 1698. Des torrens d'eau et des éjections boueuses sont sortis alors des flancs entr'ouverts de la montagne, et ont rendu stériles les campagnes environnantes. Cette catastrophe horrible a été accompagnée d'un tremblement de terre qui, dans les villes voisines d'Hambato et de Llactacunga, a englouti des milliers d'habitans.

Une troisième forme des hautes cimes des Andes, et la plus majestueuse de toutes, est celle du Chimborazo, dont le sommet est

arrondi : elle rappelle ces mamelons dépourvus de cratères, que la force élastique des vapeurs soulève dans des régions où la croûte caverneuse du globe est minée par des feux souterrains. L'aspect des montagnes de granite n'offre qu'une foible analogie avec celui du Chimborazo. Les sommets granitiques sont des hémisphères aplatis; les porphyres trapéens forment des coupoles élancées. C'est ainsi qu'au bord de la mer du Sud, après les longues pluies de l'hiver, lorsque la transparence de l'air a augmenté subitement, on voit paroître le Chimborazo comme un nuage à l'horizon : il se détache des cimes voisines; il s'élève sur toute la chaîne des Andes, comme ce dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monumens antiques qui environnent le Capitole.

PLANCHE XVII.

Monument péruvien du Cañar.

Les hautes plaines qui se prolongent sur le dos des Cordillères, depuis l'équateur jusque vers les 3° de latitude australe, aboutissent à une masse de montagnes élevées de quatre mille cinq cents à quatre mille huit cents mètres, et qui, comme une digue énorme, réunissent la crête orientale à la crête occidentale des Andes de Quito. Ce groupe de montagnes, dans lequel le porphyre couvre le schiste micacé et d'autres roches de formation primitive, est connu sous le nom du *Paramo del Assuay*. Nous avons été forcés de le traverser pour parvenir de Riobamba à Cuenca, et à ces belles forêts de Loxa, qui sont si célèbres par leur abondance en quinquina. Le passage de l'Assuay est redoutable, surtout dans les mois de juin, de juillet et d'août, où tombe une immense quantité de neige, et où soufflent, dans ces contrées, les vents glacés du Sud. Comme la grande route,

d'après les mesures que j'ai faites en 1802, passe presque à la hauteur du Mont-Blanc, les voyageurs y sont exposés à un froid excessif, et il n'y a pas d'année qu'il n'en périsse quelques-uns par l'effet de la tourmente. C'est au milieu de ce passage, à la hauteur absolue de quatre mille mètres, qu'on traverse une plaine dont l'étendue est de plus de six lieues carrées. Cette plaine (et ce fait remarquable jette quelque jour sur la formation des plateaux élevés) se trouve presque au niveau des savanes dont est entourée la partie du volcan d'Antisana, qui est couverte de neiges éternelles. Les plateaux de l'Assuay et de l'Antisana, dont la constitution géologique offre des rapports si frappans, sont cependant éloignés de plus de cinquante lieues les uns des autres : ils renferment des lacs d'eau douce d'une grande profondeur, et bordés d'un gazon touffu de graminées alpines, mais dont aucun poisson et presque aucun insecte aquatique ne vivifient la solitude.

Le *Llano del Pullal* (c'est le nom que l'on donne aux hautes plaines de l'Assuay) a un sol excessivement marécageux. Nous avons été surpris d'y trouver, et à des hauteurs qui

surpassent de beaucoup celle de la cime du pic de Ténériffe, les restes magnifiques d'un chemin construit par les Incas du Pérou. Cette chaussée, bordée de grandes pierres de taille, peut être comparée aux plus belles routes des Romains que j'aie vues en Italie, en France et en Espagne : elle est parfaitement allignée, et conserve la même direction à six ou huit mille mètres de longueur. Nous en avons observé la continuation près de Caxamarca, à cent vingt lieues au sud de l'Assuay, et l'on croit, dans le pays, qu'elle conduisoit jusqu'à la ville de Cuzco. Près de ce chemin de l'Assuay, à la hauteur absolue de quatre mille quarante-deux mètres (deux mille soixante-quatorze toises), se trouvent les ruines du palais de l'inca Tupaynpangi, dont les masures, appelées vulgairement *los paredones*, n'ont que peu d'élévation.

En descendant du Paramo de l'Assuay vers le sud, on découvre, entre les fermes de Turche et de Burgay, un autre monument de l'ancienne architecture péruvienne, connu sous le nom d'*Ingapilca*, ou de la forteresse du Cañar. Cette forteresse, si l'on peut nommer ainsi une colline terminée par une

plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur que par sa parfaite conservation. Un mur construit de grosses pierres de taille s'élève à la hauteur de cinq à six mètres; il forme un ovale très-régulier, dont le grand axe a près de trente-huit mètres de longueur : l'intérieur de cet ovale est un terre-plein couvert d'une belle végétation, qui augmente l'effet pittoresque du paysage. Au centre de l'enceinte s'élève une maison qui ne renferme que deux appartemens, et qui a près de sept mètres de hauteur : cette maison et l'enceinte représentées sur la seizième Planche appartiennent à un système de murs et de fortifications dont nous parlerons plus bas, et qui ont plus de cent cinquante mètres de long. La coupure des pierres, la disposition des portes et des niches, l'analogie parfaite qui règne entre cet édifice et ceux du Cuzco, ne laissent aucun doute sur l'origine de ce *monument militaire*, qui servoit au logement des Incas lorsque ces princes passoient de temps en temps du Pérou au royaume de Quito. Les fondations d'un grand nombre d'édifices que l'on trouve autour de l'enceinte, annoncent

qu'il y avoit jadis au Canar assez de place pour loger le petit corps d'armée dont les Incas étoient généralement suivis dans leurs voyages. C'est dans ces fondations que j'ai trouvé une pierre taillée avec beaucoup d'art, et représentée sur le devant du tableau à gauche : je n'ai pu deviner l'usage de cette coupe particulière.

Ce qui frappe le plus dans ce petit monument, entouré de quelques troncs de *schinus molle*, c'est la forme de son toit, qui lui donne une ressemblance parfaite avec les maisons européennes. Un des premiers historiens de l'Amérique, Pedro de Cieça de Leon, qui commença à décrire ses voyages en 1541, parle en détail de plusieurs maisons de l'Inca, dans la province de *los Cañares*. Il dit expressément[1] « que les édifices de Thomebamba « ont une couverture de joncs si bien faite, « que si le feu ne la consume pas, elle peut se « conserver, sans altération, pendant des « siècles. » D'après cette observation, on doit être porté à croire que le pignon de la

[1] Pedro de Cieça de Leon, Chronica del Peru (Anvers, 1554), Tom. I, C. xliv, p. 120.

maison de Cañar a été ajouté après la conquête : ce qui semble surtout favoriser cette hypothèse, c'est l'existence des fenêtres ouvertes pratiquées dans cette partie du bâtiment; car il est certain que, dans les édifices d'ancienne fabrique péruvienne, on ne trouve jamais de fenêtres, non plus que dans les restes des maisons de Pompeia et d'Herculanum.

M. de La Condamine, dans un mémoire très-intéressant sur quelques anciens monumens du Pérou[1], incline aussi à croire que le pignon que l'on observe sur le petit monument du Cañar, n'est pas du temps des Incas. Il dit « qu'il est peut-être de fabrique mo-« derne, et qu'il n'est pas de pierre de taille « comme le reste des murs, mais d'une espèce « de briques séchées à l'air et pétries de « paille. » Le même savant ajoute, dans un autre endroit, que l'usage de ces briques, auxquelles les Indiens donnent le nom de *tica*, étoit connu aux Péruviens long-temps avant l'arrivée des Espagnols, et que par cette raison le haut du pignon pourroit être de

[1] Mémoires de l'académie de Berlin, 1746, p. 444.

construction ancienne, quoique formé de briques.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas connu le mémoire de M. de La Condamine avant mon voyage en Amérique : je suis bien éloigné de jeter des doutes sur les observations de ce voyageur célèbre, que ses travaux ont forcé de séjourner long-temps dans les environs du Cañar, et qui a eu bien plus de loisir que moi pour examiner ce monument. Je suis surpris cependant qu'en agitant sur les lieux mêmes la question si le toit de cet édifice a été ajouté du temps des Espagnols, ni M. Bonpland ni moi n'ayons été frappés de la différence de construction que l'on prétend exister entre le mur et le haut du pignon. Je n'y ai pas reconnu de briques (*ticas* ou *adobes*); j'ai cru simplement y reconnoître des pierres de taille enduites d'une espèce de stuc jaunâtre, facile à détacher, et enchâssant de l'*ichu* ou de la paille coupée. Le maître d'une ferme voisine, dont nous fumes accompagnés dans notre excursion aux ruines du Cañar, se vanta que ses ancêtres avoient beaucoup contribué à la destruction de ces édifices : il nous raconta que le toit incliné avoit été couvert

non à l'européenne, c'est-à-dire de tuiles, mais de dalles de pierre très-minces et très-bien polies C'est cette circonstance surtout qui me fit pencher alors pour l'opinion, probalement erronée, qu'à l'exception des quatre fenêtres, le reste de l'édifice étoit tel qu'il avoit été construit du temps des Incas. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que l'usage des toits à angles aigus auroit été bien utile dans un pays de montagnes dans lequel les pluies sont très-abondantes. Ces toits inclinés sont connus aux indigènes de la côte nord-ouest de l'Amérique ; ils l'étoient même dans l'Europe australe, dans les temps les plus reculés, comme l'indiquent plusieurs monumens grecs et romains, surtout les reliefs de la colonne trajane, et les peintures de paysages trouvées à Pompeia, et conservées jadis dans la superbe collection de Portici. L'angle au faîte du toit est obtus chez les Grecs; il devient un angle droit chez les Romains, qui vivoient sous un ciel moins beau que celui de la Grèce : plus on avance vers le nord, et plus les toits sont inclinés.

Le dessin dont la gravure se trouve sur la dix-septième Planche, a été fait à Rome,

d'après mon esquisse, par M. Gmelin, artiste justement célèbre par son talent et par la variété de ses connoissances : pendant mon dernier séjour en Italie, il m'a honoré d'une amitié particulière, et je dois en grande partie à ses soins ce qui, dans cet ouvrage, pourroit ne pas paroître tout-à-fait indigne de fixer l'intérêt du public.

PLANCHE XVIII.

Rocher d'Inti-Guaicu.

En descendant de la colline dont le sommet est couronné par la forteresse du Cañar, dans une vallée creusée par la rivière de Gulan, on trouve de petits sentiers taillés dans le roc : ces sentiers conduisent à une crevasse qui, dans la langue qquichua, est appelée *Inti-Guaicu* ou le *ravin du soleil.* Dans ce lieu solitaire, ombragé par une belle et vigoureuse végétation, s'élève une masse isolée de grès, qui n'a que quatre à cinq mètres de hauteur. Une des faces de ce petit rocher est remarquable par sa blancheur : il est taillé à pic, comme s'il eût été travaillé par la main de l'homme. C'est sur ce fond uni et blanc que l'on distingue des cercles concentriques qui représentent l'image du soleil, telle qu'au commencement de la civilisation on la voit figurée chez tous les peuples de la terre; les cercles sont d'un brun noirâtre : dans l'espace qu'ils renferment, on reconnoît des traits à demi

effacés qui indiquent deux yeux et une bouche. Le pied du rocher est taillé en gradins qui conduisent à un siége pratiqué dans la même pierre, et placé de sorte que, du fond d'un creux, on peut contempler l'image du soleil.

Les indigènes racontent que, lorsque l'inca Tupayupangi s'avança avec son armée pour faire la conquête du royaume de Quito, gouverné alors par le Conchocando de Lican, les prêtres découvrirent sur la pierre l'image de la divinité dont le culte devoit être introduit chez les peuples conquis. Les habitans du Cuzco crurent voir partout la figure du soleil, comme les Chrétiens, sous toutes les zones, ont vu peintes sur des rochers, soit des croix, soit la trace du pied de l'apôtre saint Thomas. Le prince et les soldats péruviens regardèrent la découverte de la pierre d'Inti-Guaicu comme un très-heureux présage : elle a contribué sans doute à engager les Incas à se construire une habitation au Cañar; car il est connu que les descendans de Manco-Capac se regardoient eux-mêmes comme les enfans de l'astre du jour : opinion qui offre un rapprochement remarquable entre le premier législateur du Pérou et celui

de l'Inde[1], qui se nommoit aussi *Vaivasaouta* ou fils du soleil.

En examinant de près le rocher d'Inti-Guaicu, on découvre que les cercles concentriques sont de petits filons de mine de fer brune, très-communs dans toutes les formations de grès. Les traits qui indiquent les yeux et la bouche sont évidemment tracés au moyen d'un outil métallique : on doit supposer qu'ils ont été ajoutés par les prêtres péruviens, pour en imposer plus facilement au peuple. A l'arrivée des Espagnols, les missionnaires ont eu un grand intérêt de soustraire aux yeux des indigènes tout ce qui étoit l'objet d'une antique vénération : aussi reconnoît-on encore les traces du ciseau employé pour effacer l'image du soleil.

D'après les recherches intéressantes de M. Vater, le mot *inti*, soleil, n'offre de l'analogie avec aucun idiome connu de l'ancien continent. En général, sur quatre-vingt-trois langues américaines examinées par ce savant estimable et par M. Barton, de Philadelphie,

[1] Menou II ou Satyavrata. *Recherches asiatiques*, Tom. I, p. 170; Tom. II, p. 172. Paolin. Systema Brachman., p. 141.

on n'a reconnu jusqu'à ce jour que cent trente-sept racines qui se retrouvent dans les langues de l'Asie et de l'Europe; savoir, dans celles des Tartares-Mantchoux, des Mongols, des Celtes, des Basques et des Esthoniens. Ce résultat curieux paroît prouver ce que nous avons avancé plus haut, en parlant de la mythologie des Mexicains. On ne sauroit douter que la majeure partie des indigènes de l'Amérique n'appartienne à une race d'hommes qui, séparée, dès le berceau du monde, du reste de l'espèce humaine, offre, dans la nature et la diversité de ses langues, comme dans ses traits et dans la conformation de son crâne, des preuves incontestables d'un long et parfait isolement.

PLANCHE XIX.

Ynga-Chungana, près du Cañar.

Au nord des ruines du Cañar s'élève un coteau dont la pente est très-douce vers la maison de l'Inca, tandis qu'il est presque taillé à pic du côté de la vallée de Gulan. D'après des traditions conservées parmi les indigènes, cette colline faisoit partie des jardins qui entouroient l'ancienne forteresse péruvienne. Nous reconnumes ici, comme près du *ravin du soleil*, un grand nombre de petits sentiers creusés par la main de l'homme sur la pente d'un rocher qui est à peine couvert de terre végétale.

Près de Mexico, dans les jardins de Chapoltepec, le voyageur européen contemple avec intérêt des cyprès [1] dont les troncs ont plus de seize mètres de circonférence, et que l'on croit, avec quelque probabilité, avoir été plantés par les rois de la dynastie

[1] Cupressus disticha, L.

aztèque. Dans les jardins de l'Inca, près du Cañar, nous avons cherché vainement quelque arbre dont l'âge parût remonter à un demi-siècle : rien n'annonce le séjour des Incas dans ces contrées, sinon un petit monument de pierre placé au bord d'un précipice, et sur la destination duquel les habitans du pays ne sont pas d'accord.

Ce petit monument, que l'on appelle le *jeu de l'Inca,* consiste en une seule masse de pierres. Les Péruviens ont employé, pour le construire, le même artifice que les Égyptiens pour sculpter le Sphinx de Djyzeh, dont Pline dit expressément : « *e saxo naturali* « *elaborata.* » Le rocher de grès quartzeux qui lui sert de base a été diminué, de manière qu'après avoir enlevé les couches qui en formoient le sommet, il n'en est resté qu'un siége entouré d'une enceinte, que l'on trouve représenté sur cette Planche. On doit être surpris qu'un peuple qui entassoit un nombre prodigieux de pierres taillées dans la belle chaussée de l'Assuay, ait eu recours à un moyen aussi bizarre pour élever un mur d'un mètre de hauteur. Tous les ouvrages péruviens portent le caractère d'un peuple laborieux

qui aime à creuser le roc, qui cherche les difficultés pour montrer son adresse à les vaincre, et qui imprime aux édifices les plus chétifs un caractère de solidité d'après lequel on pourroit croire qu'à une autre époque il eût élevé des monumens plus considérables.

L'*Inga-Chungana*, vu de loin, ressemble à un canapé dont le dos est orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En entrant dans l'enceinte ovale, on voit qu'il n'y a de siége que pour une seule personne, mais que cette personne est placée d'une manière très-commode, et qu'elle jouit de la vue la plus délicieuse sur le fond de la vallée de Gulan. Une petite rivière serpente dans cette vallée, et forme plusieurs cascades dont on aperçoit l'écume à travers des touffes de gunnera et de melastomes. Ce siége rustique orneroit les jardins d'Ermenonville et de Richmond; et le prince qui avoit choisi ce site n'étoit pas insensible aux beautés de la nature, il appartenoit à un peuple que nous n'avons pas le droit de nommer barbare.

Je n'ai vu dans cette construction qu'un

siége à dossier placé dans un lieu charmant, au bord d'un précipice, sur la pente rapide d'un coteau qui domine une vallée : de vieux Indiens, qui sont les antiquaires du pays, trouvent cette explication trop simple; ils assurent que la chaîne sculptée en creux sur le bord de l'enceinte servoit à recevoir de petites boules qu'on y faisoit courir pour amuser le prince. On ne peut nier que le bord sur lequel se trouve l'arabesque a une certaine pente, et que la boule, là où le mur est sensiblement plus bas, auroit pu remonter autant qu'elle étoit descendue, si on l'avoit lancée avec force; mais au cas que cette hypothèse fût juste, ne trouveroit-on pas au bout de la chaîne quelque trou dans lequel les boules auroient été reçues à la fin de leur course ? L'endroit où le mur de l'enceinte est le plus bas, le point opposé au siége, correspond à une ouverture que l'on voit dans le rocher au bord du précipice. Un sentier étroit, taillé dans le grès, conduit à cette grotte, dans laquelle, d'après la tradition des indigènes, il y a des trésors cachés par Atahualpa : on assure qu'un filet d'eau couloit jadis sur ce sentier. Est-ce là qu'il faut

chercher le *jeu de l'Inca*, et l'enceinte étoit-elle placée de manière que le prince pût voir commodément ce qui se passoit sur la pente rapide du rocher ? Nous nous réservons de parler de cette grotte dans la relation de notre voyage au Pérou.

PLANCHE XX.

Intérieur de la maison de l'Inca, au Cañar.

Cette Planche représente le plan et l'intérieur du petit bâtiment qui occupe le centre de l'esplanade dans la citadelle du Cañar, et que M. de La Condamine a cru destiné à un corps-de-garde : j'ai mis d'autant plus de soin à donner de l'exactitude à ce dessin, que les restes de l'architecture péruvienne, épars sur le dos de la Cordillère, depuis le Cuzco jusqu'à Cayambe, ou depuis les 13° de latitude australe jusqu'à l'équateur, portent tous le même caractère dans la coupe des pierres, la forme des portes, la distribution symétrique des niches, et l'absence totale des ornemens extérieurs. Cette uniformité de construction est si grande, que toutes les hôtelleries (*tambos*) placées le long des grandes routes, et appelées dans le pays des maisons ou palais de l'Inca, paroissent avoir été copiées les unes des autres. L'architecture

péruvienne ne s'élevoit pas au delà des besoins d'un peuple montagnard; elle ne connoissoit ni pilastres, ni colonnes, ni arcs en plein cintre : née dans un pays hérissé de rochers, sur des plateaux presque dénués d'arbres, elle n'imitoit pas, comme l'architecture des Grecs et des Romains, l'assemblage d'une charpente en bois : simplicité, symétrie et solidité, voilà les trois caractères par lesquels se distinguent avantageusement tous les édifices péruviens.

La citadelle du Cañar et les bâtimens carrés qui l'entourent, ne sont pas construits de ce même grès quartzeux qui recouvre le schiste argileux et les porphyres de l'Assuay, et qui paroît au jour dans le jardin de l'Inca, en descendant vers la vallée de Gulan. Les pierres qui ont servi aux édifices du Cañar, ne sont pas non plus du granite, comme M. de La Condamine l'a cru, mais un porphyre trapéen d'une grande dureté, enchâssant du feldspath vitreux et de l'amphibole. Peut-être ce porphyre a-t-il été arraché des grandes carrières que l'on trouve à quatre mille mètres de hauteur, près du lac de la Culebrilla, à une distance de plus de trois lieues du Cañar :

il est certain du moins que ces carrières ont fourni la belle pierre employée dans la maison de l'Inca, située dans la plaine de Pullal, à une élévation qui égale presque celle qu'auroit le Puy-de-Dôme placé sur le sommet du Canigou.

On ne trouve point dans les ruines du Cañar de ces pierres d'une énorme grandeur qu'offrent les édifices péruviens du Cuzco et des pays voisins. Acosta en a mesuré à Traquanaco qui avoient douze mètres (trente-huit pieds) de long, sur 5m·8 (dix-huit pieds) de large, et 1m·9 (six pieds) d'épaisseur. Pedro Cieça de Leon en vit des mêmes dimensions dans les ruines de Tiahuanaco [1]. Dans la citadelle du Cañar, je n'ai pas observé de pierres qui eussent au delà de vingt-six décimètres (huit pieds) de longueur. Elles sont, en général, bien moins remarquables par leur masse que par l'extrême beauté de leur coupe: la plupart sont jointes sans aucune apparence de ciment; cependant on reconnoît ce dernier dans quelques-uns des bâtimens qui entourent la citadelle, et dans les trois maisons

[1] Cieça, Chronica del Peru (Anvers, 1554), p. 254.

de l'Inca, au Pullal, dont chacune a plus de cinquante-huit mètres de long : il est formé d'un mélange de petites pierres et de marne argileuse, qui fait effervescence avec les acides; c'est un vrai mortier, dont j'ai retiré, au moyen d'un couteau, des portions considérables, en creusant dans les interstices que laissent les assises parallèles des pierres. Ce fait mérite quelque attention, parce que les voyageurs qui m'ont précédé ont tous assuré que les Péruviens ne connoissoient point l'usage du ciment; mais on a eu tort de supposer cette ignorance chez eux, de même que chez les anciens habitans de l'Égypte : les Péruviens n'employoient pas seulement un mortier marneux; dans les grands édifices de Pacaritambo [1], ils ont fait usage d'un ciment d'asphalte (*betun*), mode de construction qui, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, remonte à la plus haute antiquité.

Le porphyre qui a servi aux édifices du Cañar est taillé en parallélipipèdes, avec une telle perfection que les joints des pierres

[1] Cieça, Chronica del Peru (Anvers, 1554), p. 234.

seroient imperceptibles, comme le remarque très-bien M. de La Condamine [1], si leur surface extérieure étoit plane : mais la face extérieure de chaque pierre est légèrement convexe et coupée en biseau vers les bords; en sorte que les joints forment de petites cannelures qui servent d'ornemens, comme les séparations des pierres dans les ouvrages rustiques. Cette coupe de pierres, que les architectes italiens appellent *bugnato*, se retrouve dans les ruines du Callo, près de Mulalo, où je l'ai dessinée en détail [2] : elle donne aux murs des édifices péruviens une grande ressemblance avec de certaines constructions romaines, par exemple, avec le *muro di Nerva* à Rome.

Ce qui caractérise surtout les monumens de l'architecture péruvienne, c'est la forme des portes, qui avoient généralement dix-neuf à vingt décimètres (six à huit pieds) d'élévation, afin que l'Inca ou d'autres grands seigneurs pussent y passer, quoique portés dans un brancard sur les épaules de leurs vassaux.

[1] Mémoires de l'académie de Berlin, 1746, p. 443.

[2] Voyez Pl. XXIV. (IX de l'édition in-8°.)

Les jambages de ces portes n'étoient pas parallèles, mais inclinés, sans doute pour que l'on pût employer des linteaux de pierre d'une moindre largeur. Les niches (*hoco*) pratiquées dans les murs, et servant d'armoires, imitent la forme de ces *porte rastremate* : c'est l'inclinaison de leurs jambages qui donne aux édifices péruviens une certaine ressemblance avec ceux de l'Égypte, dans lesquels les linteaux sont constamment plus courts que l'ouverture inferieure des portes. Entre les *hocos* se trouvent des pierres cylindriques, à surface polie, qui saillent hors du mur, à cinq décimètres de longueur : les indigènes nous ont assuré qu'elles servoient à suspendre des armes ou des vêtemens. On observe en outre, dans les encoignures des murs, des traverses de porphyre d'une forme bizarre. M. de La Condamine croit qu'elles étoient destinées à lier les deux murs : j'incline plutôt à croire que les cordages des *hamacs* étoient attachés autour de ces traverses ; du moins les trouve-t-on en bois, et servant au même usage, dans toutes les cabanes des Indiens de l'Orénoque.

Les Péruviens ont montré une habileté

étonnante à tailler les pierres les plus dures. Au Cañar, on trouve des canaux courbes creusés dans le porphyre pour suppléer aux gonds des portes. La Condamine et Bouguer ont vu, dans d'anciens édifices construits du temps des Incas, des ornemens de porphyre représentant des mufles d'animaux, dont les narines percées portoient des anneaux mobiles de la même pierre[1]. Lorsque je traversai la Cordillère par le Paramo de l'Assuay, et que je vis ces énormes masses de pierres de taille tirées des carrières de porphyre du Pullal, et employées à construire les grandes routes de l'Inca, je commençai déjà à douter que les Péruviens n'eussent connu d'autres outils que des haches de caillou; je soupçonnai que le frottement n'étoit pas le seul moyen qu'ils avoient employé pour aplanir les pierres ou pour leur donner une convexité régulière et uniforme: j'embrassai dès-lors une opinion contraire aux idées généralement reçues, je supposai que les Péruviens avoient eu des

[1] Mémoires de l'académie de Berlin, 1746, p. 452, Tab. 7, f. 4.

outils de cuivre, qui, mêlé dans une certaine proportion à l'étain, acquiert une grande dureté. Cette supposition s'est trouvée justifiée par la découverte d'un ancien ciseau péruvien trouvé à Vilcabamba, près du Cuzco, dans une mine d'argent travaillée du temps des Incas. Cet instrument précieux, que je dois à l'amitié du père Narcisse Gilbar, et que j'ai eu le bonheur de rapporter en Europe, a douze centimètres de long et deux de large: la matière dont il est composé a été analysée par M. Vauquelin, qui y a trouvé 0,94 de cuivre et 0,06 d'étain. Ce *cuivre tranchant* des Péruviens est presque identique avec celui des haches gauloises, qui coupent le bois comme le feroit de l'acier[1]. Partout dans l'ancien continent, au commencement de la civilisation des peuples, l'usage du cuivre mêlé d'étain (*æs*, χάλκος) a prévalu sur celui du fer, même là où ce ce dernier étoit connu depuis long-temps.

[1] Voyez mon Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, Vol. III, p. 306 de l'édition in-8°.

PLANCHE XXI.

Bas-relief aztèque trouvé à la grande place de Mexico.

La cathédrale de Mexico, représentée sur la troisième Planche, est fondée sur les ruines du *téocalli* ou de la *maison du dieu* Mexitli. Ce monument pyramidal, construit par le roi Ahuizotl, en 1486, avoit trente-sept mètres de hauteur depuis sa base jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où l'on jouissoit d'une vue magnifique sur les lacs, sur la campagne environnante, parsemée de villages, et sur le rideau de montagnes qui entoure la vallée. Cette plate-forme, qui servoit d'asile aux combattans, étoit couronnée par deux chapelles en forme de tours, dont chacune avoit dix-sept à dix-huit mètres de haut, de sorte que tout le téocalli avoit cinquante-quatre mètres d'élévation. Le monceau de pierres qui formoit la pyramide de Mexitli a servi après le siége de Ténochtitlan pour exhausser la *Plaza Mayor*.

C'est en faisant des fouilles à huit ou dix mètres de profondeur, que l'on découvriroit un grand nombre d'idoles colossales et d'autres restes de la sculpture aztèque: en effet, trois monumens curieux, dont nous donnerons la description dans cet ouvrage, la *pierre* dite *des sacrifices*, la statue colossale de la déesse Teoyaomiqui, et la *pierre du calendrier mexicain*, ont été trouvés lorsque le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait aplanir la grande place de Mexico en abaissant le terrain. Une personne très-digne de foi, qui avoit été chargée de diriger ces travaux, m'a assuré que les fondations de la cathédrale sont entourées d'une innombrable quantité d'idoles et de reliefs, et que les trois masses de porphyre que nous venons de nommer sont les plus petites de celles qu'on découvrit alors en fouillant jusqu'à la profondeur de douze mètres. Près de la *capilla del sagrario*, on découvrit une roche sculptée qui avoit sept mètres de long, six de large et trois de haut: les ouvriers, voyant qu'on ne pouvoit parvenir à la retirer, voulurent la mettre en pièces; mais heureusement ils en furent détournés

par un chanoine de la cathédrale, M. Gamboa, homme instruit et ami des arts.

La pierre que l'on désigne vulgairement sous le nom de la pierre des sacrifices (*piedra de los sacrificios*), est de forme cylindrique : elle a trois mètres de largeur et onze décimètres de hauteur ; elle est entourée d'un relief dans lequel on reconnoît vingt groupes de deux figures, qui sont toutes représentées dans la même attitude. Une de ces figures est constamment la même : c'est un guerrier, peut-être un roi, qui a la main gauche appuyée sur le casque d'un homme qui lui offre des fleurs comme un gage de son obéissance. M. Dupé, que j'ai eu occasion de citer au commencement de cet ouvrage, a copié tout le relief ; je me suis assuré, sur les lieux, de l'exactitude de son dessin, dont une partie a été gravée sur cette Planche : j'ai choisi le groupe remarquable qui représente un homme barbu. On observe qu'en général les Indiens mexicains ont un peu plus de barbe que le reste des indigènes de l'Amérique ; il n'est même pas rare d'en voir avec des moustaches. Y auroit-il eu jadis

une province dont les habitans portoient une longue barbe ? ou celle qu'on remarque dans le relief est-elle postiche ? fait-elle partie de ces ornemens fantastiques par lesquels les guerriers cherchoient à inspirer de la terreur à l'ennemi?

M. Dupé croit, ce me semble, avec raison, que cette sculpture représente les conquêtes d'un roi aztèque. Le vainqueur est toujours le même. Le guerrier vaincu porte le costume du peuple auquel il appartient, et dont il est pour ainsi dire le représentant : derrière le vaincu est placé l'hiéroglyphe qui désigne la province conquise. Dans le *Recueil de Mendoza*, les conquêtes d'un roi sont de même indiquées par un bouclier ou un faisceau de flèches, placé entre le roi et les caractères symboliques ou armoiries des pays subjugués. Comme les prisonniers mexicains étoient immolés dans les temples, il paroîtroit assez naturel que les triomphes d'un roi guerrier fussent figurés autour de la pierre fatale sur laquelle le *topiltzin* (prêtre sacrificateur) arrachoit le cœur à la malheureuse victime. Ce qui a fait surtout adopter cette hypothèse, c'est

que la surface supérieure de la pierre offre une rainure assez profonde, qui paroît avoir servi pour faire écouler le sang.

Malgré ces apparences de preuves, j'incline à croire que la *pierre* dite *des sacrifices* n'a jamais été placée à la cime d'un *téocalli*, mais qu'elle étoit une de ces pierres appelées *témalacatl*, sur lesquelles se livroit le *combat de gladiateurs* entre le prisonnier destiné à être immolé à un guerrier mexicain. La vraie pierre des sacrifices, celle qui couronnoit la plate-forme des téocallis, étoit verte, soit de jaspe, soit peut-être de jade axinien : sa forme étoit celle d'un parallélipipède de quinze à seize décimètres de longueur, et d'un mètre de largeur; sa surface étoit convexe, afin que la victime étendue sur la pierre eût la poitrine plus élevée que le reste du corps. Aucun historien ne rapporte que cette masse de pierre verte ait été sculptée : la grande dureté des roches de jaspe et de jade s'opposoit sans doute à l'exécution d'un bas-relief. En comparant le bloc cylindrique de porphyre trouvé sur la grande place de Mexico, à ces pierres oblongues sur lesquelles la victime étoit jetée

lorque le *topiltzin* s'en approchoit, armé d'un couteau d'obsidienne, on conçoit aisément que ces deux objets n'offrent aucune ressemblance ni de matière ni de forme.

Il est facile, au contraire, de reconnoître, dans la description que des témoins oculaires nous ont donnée du *témalacatl* ou de la pierre sur laquelle combattoit le prisonnier destiné au sacrifice, celle dont M. Dupé a dessiné le relief. L'auteur inconnu de l'ouvrage publié par Ramusio, sous le titre de *Relazione d'un gentiluomo di Fernando Cortez*, dit expressément que le *témalacatl* avoit la forme d'une meule de trois pieds de hauteur, ornée tout autour de figures sculptées, et qu'il étoit assez grand pour servir au combat de deux personnes. Cette pierre cylindrique couronnoit un tertre de trois mètres d'élévation. Les prisonniers les plus distingués par leur courage ou par leur rang étoient réservés pour le *sacrifice des gadiateurs*. Placés sur le *témalacatl*, entourés d'une foule immense de spectateurs, ils devoient combattre successivement avec six guerriers mexicains : étoient-ils assez heureux pour les vaincre, on leur accordoit la liberté,

en leur permettant de retourner dans leur patrie; si, au contraire, le prisonnier gladiateur succomboit sous les coups d'un de ses adversaires, alors un prêtre, appelé *Chalchiuhtepehua*, le traînoit mort ou vivant à l'autel pour lui arracher le cœur.

Il se pourroit très-bien que la pierre qui a été trouvée dans les fouilles faites autour de la cathédrale, fût ce même *témalacatl* que le *gentiluomo* de Cortez assure avoir vu près de l'enceinte du grand téocalli de Mexitli. Les figures du relief ont près de soixante décimètres de hauteur. Leur chaussure est très-remarquable : le vainqueur a le pied gauche terminé par une espèce de bec qui paroît destiné à sa défense. On peut être surpris de trouver cette arme à laquelle je ne connois rien d'analogue chez d'autres nations, seulement au pied gauche. Cette même figure dont le corps trapu rappelle le premier style étrusque, tient le vaincu par le casque en le serrant de la main gauche. Dans un grand nombre de peintures mexicaines qui représentent des batailles, on voit des guerriers tenant aussi des armes dans la main gauche : ils sont représentés

agissant plutôt de cette main que de la main droite.

On pourroit croire, au premier coup d'œil, que cette bizarrerie tient à des habitudes particulières; mais, en examinant un grand nombre d'hiéroglyphes historiques des Mexicains, on reconnoît que leurs peintres plaçoient les armes tantôt dans la main droite, tantôt dans la main gauche, selon qu'il en résulte une disposition plus symétrique dans les groupes : j'en ai trouvé des exemples frappans en feuilletant le *Codex anonymus* du Vatican, dans lequel on trouve des Espagnols qui portent l'épée dans la gauche [1]. Cette bizarrerie de confondre la droite avec la gauche, caractérise d'ailleurs le commencement de l'art : on l'observe aussi dans quelques reliefs égyptiens; on trouve même dans ces derniers des mains droites attachées à des bras gauches, d'où résulte que les pouces paroissent placés à l'extérieur des mains. De savans antiquaires ont cru reconnoître quelque chose de mystérieux dans cet arrangement extraordinaire, que M. Zoega

[1] *Cod. Vat. anon.*, fol. 86.

n'attribue qu'au simple caprice ou à la négligence de l'artiste. Je doute fort que ce bas-relief qui entoure le *témalacatl*, et tant d'autres sculptures en porphyre basaltique, aient été exécutés en n'employant que des outils de jade ou d'autres pierres très-dures : il est vrai que j'ai cherché en vain à me procurer quelque ciseau métallique des anciens Mexicains, semblable à celui que j'ai rapporté du Pérou ; mais Antonio de Herera, dans le dixième livre de son Histoire des Indes Occidentales, dit expressément que les habitans de la province maritime de Zacatollan, située entre Acapulco et Colima, préparoient deux sortes de cuivre, dont l'un étoit dur ou tranchant, et l'autre malléable : le cuivre dur servoit pour fabriquer des haches, des armes et des instrumens d'agriculture ; le cuivre malléable étoit employé pour des vases, des chaudières et d'autres ustensiles nécessaires dans l'économie domestique. Or, la côte de Zacatollan ayant été sujette aux rois d'Anahuac, il ne paroît pas probable que, dans les environs de la capitale du royaume, on ait continué à sculpter les pierres par frottement, si l'on pouvoit se procurer des

ciseaux métalliques. Ce cuivre tranchant mexicain étoit sans doute mêlé d'étain, de même que l'outil trouvé à Vilcabamba et cette hache péruvienne que Godin avoit envoyée à M. de Maurepas, et que le comte de Caylus crut être du *cuivre trempé*.

PLANCHE XXII.

Roches basaltiques et Cascade de Regla.

En changeant de latitude et de climat, on voit changer l'aspect de la nature organisée, la forme des animaux et des plantes, qui impriment à chaque zone un caractère particulier : à l'exception de quelques végétaux aquatiques et cryptogames, dans chaque région le sol est couvert de plantes diverses. Il n'en est point ainsi de la nature brute, de cette agrégation de substances terreuses qui couvre la surface de notre planète : le même granite décomposé, sur lequel, dans les frimas de la Laponie, végètent des vaccinium, des andromèdes et le lichen qui nourrit le renne, se retrouve encore dans ces bosquets de fougères arborescentes, de palmiers et d'héliconia, dont le feuillage lustré se développe sous l'influence des chaleurs équatoriales. Lorsqu'à la fin d'une longue navigation, après avoir passé d'un hémisphère à l'autre,

l'habitant du nord aborde à une côte lointaine, il est surpris de trouver, au milieu d une foule de productions inconnues, ces strates d'ardoise, de schiste micacé et de porphyre trapéen, qui forme les côtes arides de l'ancien continent baignées par l'Océan glacial. Sous tous les climats, la croûte pierreuse du globe présente le même aspect au voyageur; partout il reconnoît, et non sans une certaine émotion, au milieu d'un nouveau monde, les roches de son pays natal.

Cette analogie que présente la nature non organique s'étend jusqu'à ces petits phénomènes que l'on seroit tenté d'attribuer à des causes purement locales. Dans les Cordillères comme dans les montagnes de l'Europe, le granite offre quelquefois des agrégations en forme de sphéroïdes aplatis et divisés en couches concentriques : sous les tropiques comme dans la zone tempérée, on trouve dans le granite de ces masses abondantes en mica et en amphibole, qui ressemblent à des boules noirâtres enchâssées dans un mélange de feldspath et de quartz laiteux : le diallage métalloïde se trouve dans les serpentines de l'île de Cuba comme dans celles de l'Alle-

magne: les amygdaloïdes et les pierres perlées du plateau du Mexique paroissent identiques avec celles que l'on observe au pied des monts Carpathes. La superposition des roches secondaires suit les mêmes lois dans les régions les plus éloignées les unes des autres. Partout les mêmes monumens attestent la même suite dans les révolutions qui ont changé progressivement la surface du globe.

En remontant aux causes physiques, on doit être moins surpris de voir que les voyageurs n'aient pas découvert de nouvelles roches dans les régions lointaines. Le climat influe sur la forme des animaux et des plantes, parce que le jeu des affinités qui préside au développement des organes est modifié à la fois par la température de l'atmosphère et par celle qui résulte des diverses combinaisons formées par l'action chimique : mais la distribution inégale de la chaleur, qui est l'effet de l'obliquité de l'écliptique, ne peut avoir eu aucune influence sensible sur la formation des roches; cette formation, au contraire, doit elle-même avoir influé puissamment sur la température du globe et de l'air environnant. Lorsque de grandes masses de matière

passent de l'état liquide à l'état solide, ce phénomène ne peut avoir lieu sans être accompagné d'un énorme dégagement de calorique. Ces considérations semblent jeter quelque jour sur les premières migrations des animaux et des plantes. Je pourrois être tenté d'expliquer, par cette élévation progressive de température, plusieurs problèmes importans, particulièrement celui qu'offre l'existence des productions des Indes enfouies dans les pays du Nord, si je ne craignois d'augmenter le nombre des rêves géologiques.

Les basaltes de Regla, figurés sur cette Planche, présentent une preuve incontestable de cette identité de forme que l'on observe parmi les roches des divers climats. En jetant les yeux sur ce dessin, le minéralogiste voyageur reconnoît la forme des basaltes du Vivarais, ceux des monts Euganéens ou du promontoire d'Antrim, en Irlande. Les plus petits accidens observés dans les roches colonnaires de l'Europe, se retrouvent dans ce groupe de basaltes du Mexique. Une si grande analogie de structure fait supposer que les mêmes causes ont agi sous tous les climats, et à des époques très-différentes;

car les basaltes recouverts de schistes argileux et de calcaire compacte, doivent être d'un âge bien différent de ceux qui reposent sur des couches de houille et sur des galets.

La petite cascade de Regla se trouve au nord-est de Mexico, à une distance de vingt-cinq lieues, entre les mines célèbres de Real del Monte et les eaux thermales de Totonilco. Une petite rivière, qui sert à mouvoir les bocards de l'usine d'amalgamation de Regla, dont la construction a coûté plus de dix millions de livres tournois, se fraie un chemin à travers des groupes de colonnes basaltiques: la nappe d'eau qui se précipite est assez considérable, mais la chute n'a que sept ou huit mètres de hauteur. Les rochers environnans, qui, par leur réunion, rappellent la grotte de Staffa, dans les îles Hébrides, les contrastes de la végétation, l'aspect sauvage et la solitude du lieu, rendent cette petite cascade extrêmement pittoresque. Des deux côtés du ravin s'élèvent des basaltes colonnaires qui ont plus de trente mètres de hauteur, et sur lesquels se présentent des touffes de cactus et de yucca filamentosa. Les prismes ont généralement cinq à six pans, et quelquefois jusqu'à

douze décimètres de largeur : plusieurs présentent des articulations très-régulières. Chaque colonne a un noyau cylindrique d'une masse plus dense que les parties environnantes : ces noyaux sont comme enchâssés dans les prismes, qui, dans leur cassure horizontale, offrent des convexités très-remarquables. J'ai indiqué cette structure, que l'on retrouve dans les basaltes du cap Fairhead, sur le premier plan du dessin, vers la gauche.

La plupart des colonnes de Regla sont perpendiculaires ; on en observe cependant aussi, très-près de la cascade, dont l'inclinaison est de 45° vers l'est; plus loin, il y en a d'horizontales. Chaque groupe, lors de sa formation, paroît avoir suivi des attractions particulières. La masse de ces basaltes est très-homogène : M. Bonpland y a observé des noyaux d'olivine ou de péridot granililiforme, entourés de mésotype cristallisée; les prismes, et ce fait mérite l'attention des géologues, reposent sur une couche d'argile, sous laquelle on trouve encore du basalte : en général, celui de Regla est superposé au porphyre de Real del Monte, tandis qu'une

roche calcaire compacte sert de base au basalte de Totonilco. Toute cette région basaltique est élevée de deux mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

PLANCHE XXIII.[1]

Relief en basalte, représentant le Calendrier mexicain.

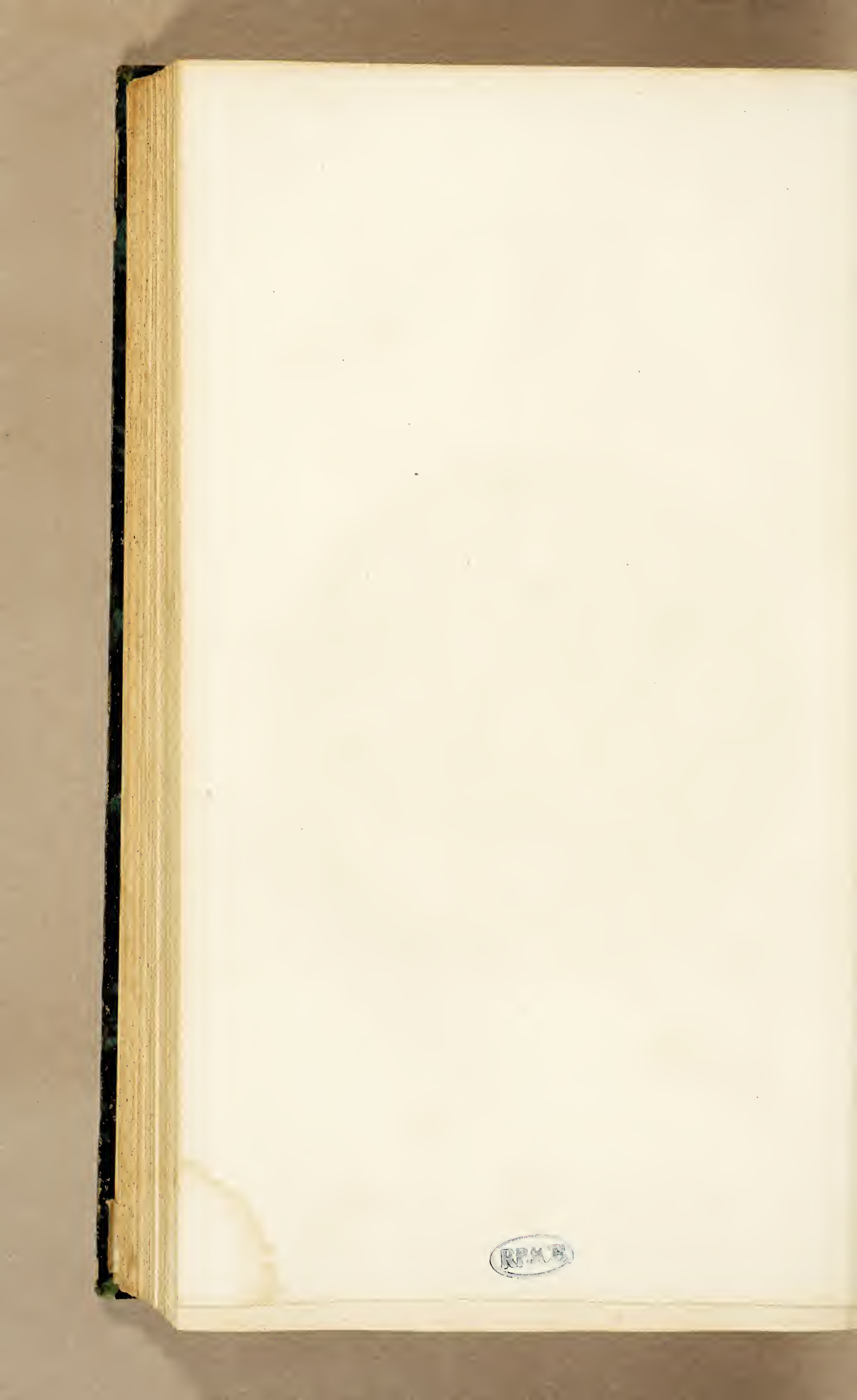
Parmi les monumens qui semblent prouver que, lors de l'arrivée des Espagnols, les peuples du Mexique étoient parvenus à un certain degré de civilisation, on peut assigner le premier rang aux calendriers, ou aux différentes divisions du temps adoptées par les Toltèques et les Aztèques, soit pour l'usage de la société en général, soit pour régler l'ordre des sacrifices, soit pour faciliter les calculs de l'astrologie. Ce genre de monumens est d'autant plus digne de fixer notre attention, qu'il atteste des connoissances que nous avons de la peine à regarder comme le résultat d'observations faites par des peuples montagnards dans les régions incultes du nouveau continent. On pourroit être tenté de croire qu'il en est du calendrier aztèque

[1] Pl. VIII de l'édition in-8°.



Bouquet sc.

Relief en Basalte,
représentant le Calendrier Mexicain.



comme de ces langues riches en mots et en formes grammaticales, que l'on trouve chez des nations dont la masse actuelle des idées ne répond pas à la multiplicité des signes propres à les revêtir. Ces langues si riches et si flexibles, ces modes d'intercalation qui supposent une connoissance assez exacte de la durée de l'année astronomique, ne sont peut-être que les restes d'un héritage qui leur a été transmis par des peuples jadis civilisés, mais depuis replongés dans la barbarie.

Les moines et d'autres écrivains espagnols qui ont visité le Mexique, peu de temps après la conquête, n'ont donné que des notions vagues et souvent contradictoires des différens calendriers usités parmi les peuples de race toltèque et aztèque. On trouve ces notions dans les ouvrages de Gomara, Valadès, Acosta et Torquemada. Ce dernier, malgré sa superstitieuse crédulité, nous a transmis, dans sa *Monarquia indiana*, un recueil de faits précieux qui prouve une connoissance exacte des localités : il vécut pendant cinquante ans parmi les Mexicains ; il arriva à la ville de Ténochtitlan à une époque où les indigènes conservoient encore un grand nombre

de peintures historiques, et où, devant la maison du marquis del Valle[1], sur la Plaza Mayor, on voyoit encore des restes du grand téocalli[2] dédié au dieu Huitzilopochtli. Torquemada se servit des manuscrits de trois religieux franciscains, Bernardino de Sahagun, Andrès de Olmos et Toribio de Benavente, qui tous étoient profondément instruits dans les langues américaines, et qui étoient allés à la Nouvelle-Espagne du temps de Cortez, avant l'année 1528. Malgré ces avantages, l'historien du Mexique ne nous a pas fourni, sur la chronologie et le calendrier mexicains, tous les éclaircissemens que l'on auroit pu attendre de son zèle et de son instruction. Il s'exprime même avec si peu d'exactitude, qu'on lit dans son ouvrage que l'année de Aztèques finissoit au mois de décembre, et qu'elle commençoit au mois de février[3].

Il existoit depuis long-temps à Mexico, dans les couvens et dans les bibliothèques publiques, des matériaux plus instructifs que

[1] Voyez plus haut, p. 7, Pl. III.

[2] L'année 1577. TORQUEMADA, Lib. VIII, Cap. II (Tom. II, p. 157).

[3] *Ibid.*, Lib. X, Cap. X, XXXIII, XXXIV et XXXVI.

les relations des premiers historiens espagnols. Des auteurs indiens, Christoval del Castillo, natif de Tezcuco, et mort en 1606 à l'âge de quatre-vingts ans, Fernando de Alvarado Tezozomoc, et Domingo Chimalpain, ont laissé des manuscrits composés en langue aztèque sur l'histoire et la chronologie de leurs ancêtres. Ces manuscrits qui renferment un grand nombre de dates indiquées à la fois selon l'ère chrétienne et selon le calendrier civil et rituel des indigènes, ont été étudiés avec fruit par le savant Carlos de Siguenza, professeur de mathématiques à l'Université de Mexico, par le voyageur milanois Boturini Benaducci, par l'abbé Clavigero, et, dans ces derniers temps, par M. Gama, dont j'ai eu souvent occasion, dans un autre ouvrage[1], de citer avec éloge les travaux astronomiques. Enfin, en 1790, une pierre d'un volume énorme et chargée de caractères évidemment relatifs au calendrier mexicain, aux fêtes religieuses et aux jours dans lesquels le soleil passe par le zénith de la ville de Mexico,

[1] Essai polit. sur le Mexique, Vol. II, p. 24 de l'édition in-8°.

a été découverte dans les fondemens de l'ancien téocalli : elle a servi à la fois à éclaircir des points douteux, et à rappeler l'attention de quelques indigènes instruits sur le calendrier mexicain.

J'ai tâché, tant pendant mon séjour en Amérique que depuis mon retour en Europe, de faire une étude exacte de tout ce qui a été publié sur la division du temps, et sur le mode d'intercalation des Aztèques : j'ai examiné, sur les lieux, la fameuse pierre trouvée à la Plaza Mayor, et représentée sur la vingt-troisième Planche : j'ai puisé quelques notions intéressantes dans les peintures hiéroglyphiques conservées au couvent de San Felipe Neri, à Mexico : j'ai parcouru à Rome le Commentaire manuscrit que le père Fabrega a composé sur le *Codex Mexicanus* de Veletri ; je regrette cependant de ne pas connoître assez le mexicain pour lire les ouvrages que les indigènes ont écrits dans leur propre langue, immédiatement après la prise de Ténochtitlan, et en se servant de l'alphabet romain. Je n'ai par conséquent pu vérifier par moi-même toutes les assertions de Siguenza, de Boturini, de Clavigero et de

Gama, sur l'intercalation mexicaine, en les comparant aux manuscrits de Chimalpain et de Tezozomoc, dans lesquels ces auteurs assurent avoir puisé les notions qu'ils nous ont données. Quels que soient les doutes qui puissent rester sur plusieurs points dans l'esprit des savans, accoutumés à soumettre les faits à une critique sévère, et à n'adopter que ce qui est rigoureusement prouvé, je me félicite d'avoir rappelé l'attention sur un monument curieux de la sculpture mexicaine, et d'avoir donné de nouveaux détails sur un calendrier que Robertson et l'illustre auteur de l'*Histoire de l'Astronomie* ne paroissent pas avoir traité avec tout l'intérêt qu'il mérite. Cet intérêt sera augmenté encore par les notions que nous donnerons plus bas sur la tradition mexicaine des *quatre âges*, ou quatre soleils, qui offre des rapports frappans avec les *yougs* et les *calpas* des Hindoux, et sur la méthode ingénieuse qu'employoient les Indiens Muyscas, peuple montagnard de la Nouvelle-Grenade, pour corriger leurs années lunaires par l'intercalation d'une trente-septième lune, appelée *sourde* ou *cuhupqua*. C'est en rapprochant et en comparant les

différens systèmes de chronologie américaine, que l'on pourra juger des communications qui paroissent avoir existé, dans des temps très-reculés, entre les peuples de l'Inde et de la Tartarie et ceux du nouveau continent.

L'année civile des Aztèques étoit une année solaire de trois cent soixante-cinq jours; elle étoit divisée en dix-huit mois, dont chacun avoit vingt jours : après ces dix-huit mois, ou trois cent soixante jours, on ajoutoit cinq jours complémentaires, et l'on commençoit une nouvelle année. Les noms de *Tonalpohualli* ou *Cempohualilhuitl*, qui distinguent ce calendrier civil du calendrier rituel, indiquent très-bien ses caractères principaux. Le premier de ces noms signifie *compte du soleil*, par opposition au calendrier rituel appelé *compte de la lune*, ou *Metzlapohualli*; la seconde dénomination dérive de *cempohualli*, *vingt*, et de *ilhuitl*, *fête*; elle fait allusion, soit aux vingt jours contenus dans chaque mois, soit aux vingt fêtes solennelles célébrées, pendant le cours d'une année civile, dans les téocallis ou *maisons des Dieux*.

Le commencement du jour civil des Aztèques étoit compté comme celui des Persans, des Égyptiens [1], des Babyloniens et de la plupart des peuples de l'Asie, à l'exception des Chinois, depuis le lever du soleil. Il étoit divisé en huit intervalles, division que l'on retrouve [2] chez les Hindoux et les Romains. De ces huit intervalles, quatre étoient déterminés par le lever, le coucher, et les deux passages du soleil par le méridien. Le lever s'appeloit *Yquiza Tonatiuh*; le midi, *Nepantla Tonatiuh*; le coucher, *Onaqui Tonatiuh*; et minuit, *Yohualnepantla*. L'hiéroglyphe du jour étoit un cercle divisé en quatre parties. Quoique, sous le parallèle de la ville de Mexico, la longueur du jour ne varie pas de plus de deux heures vingt-une minutes, il est cependant certain que les heures mexicaines devoient être originairement inégales, comme le sont les *heures planétaires* des Juifs, et toutes celles que les astronomes grecs désignoient sous le nom de

[1] IDELER, Hist. Unters. über die astr. Beob. der Alten., p. 26.

[2] BAILLY, Hist. de l'Astr. anc., p. 296.

καιρικαὶ par opposition aux *ἰσημεριναὶ*, *heures équinoxiales.*

Les époques du jour et de la nuit, qui correspondent à peu près à nos heures 3, 9, 15 et 21, temps astronomiques, n'avoient pas de noms particuliers. Pour les désigner, le Mexicain montroit, comme le font nos laboureurs, le point du ciel auquel seroit placé le soleil, en suivant sa course de l'orient à l'occident; ce geste étoit accompagné de ces mots remarquables: *iz Teotl, là sera Dieu;* locution qui rappelle l'époque heureuse où les peuples sortis d'Aztlan ne connoissoient encore d'autre divinité que le soleil, et n'avoient point un culte sanguinaire[1].

Chaque mois mexicain de vingt jours étoit subdivisé en quatre petites périodes de cinq jours. C'est au commencement de ces petites périodes que chaque commune célébroit sa foire, ou *Tianguiztli.* Les Muyscas, nation de l'Amérique méridionale, avoient des semaines de trois jours. Il paroît qu'aucun peuple du nouveau continent n'a connu la semaine, ou le cycle de sept jours, qui se trouve chez les

[1] Voyez plus haut, p. 94.

Hindoux, les Chinois, les Assyriens et les Égyptiens, et qui, comme l'a très-bien observé Le Gentil [1], est usité chez la plupart des peuples de l'ancien monde.

Un passage de l'histoire des Incas, par Garcilasso, a fait penser à MM. Bailly et Lalande [2] que les Péruviens comptoient par cycles de sept jours. « Les Péruviens, dit Garcilasso, « comptent les mois par la lune; ils comptent « les demi-mois d'après la lune croissante et « décroissante; ils comptent les semaines par « les quartiers, sans avoir de noms particuliers « pour les jours de la semaine. » Mais le père Acosta, plus instruit que Garcilasso, et qui, vers la fin du seizième siècle, composa, au Pérou même, les premiers livres de sa géographie physique du nouveau continent, dit clairement que ni les Mexicains ni les Péruviens ne connoissoient la petite période de sept jours: « car cette période, ajoute-« t-il, ne tient pas plus au cours de la lune

[1] LE GENTIL, Hist. de l'Acad., 1772, Tom. II, p. 207, 209. LA PLACE, Expos. du Système du Monde, p. 272.

[2] BAILLY, Hist. de l'Astron., Liv. V, §. 17, p. 408. LALANDE, Astron., §. 1534.

« qu'à celui du soleil. Elle doit son origine « au nombre des planètes[1].

En réfléchissant un moment sur le système du calendrier péruvien, on conçoit que, quoique les phases de la lune changent à peu près tous les sept jours, cette correspondance n'est cependant pas assez exacte pour que, dans plusieurs mois lunaires consécutifs, les cycles de sept jours puissent correspondre aux phases de la lune. Les Péruviens, d'après Polo et tous les écrivains du temps, avoient des années (*huata*) de trois cent soixante-cinq jours, réglées, comme nous le verrons plus bas, sur des observations solaires faites mois par mois à la ville de Cuzco. L'année péruvienne étoit divisée, comme presque toutes les années dont se servent les peuples de l'Asie orientale, en douze *lunes*, *quilla*, dont les révolutions synodiques s'achèvent en trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes. Pour corriger l'année lunaire, et la faire coïncider avec l'année

[1] Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, Lib. VI, C. III, éd. de Barcelone, 1591, p. 260.

solaire, on ajouta, selon une coutume antique, onze jours qui, d'après l'édit de l'Inca, furent répartis parmi les douze lunes. D'après cet arrangement, il n'est guère possible que quatre périodes égales, dans lesquelles on auroit divisé les mois lunaires, pussent être de sept jours et correspondre aux phases de la lune. Le même historien, dont le témoignage est cité par M. Bailly en faveur de l'opinion que la semaine des Hindoux étoit connue aux Américains, affirme que, d'après une ancienne loi de l'inca Pachacutec, il devoit y avoir, dans chaque mois lunaire, trois jours de fêtes et de marché (*catu*), et que le peuple devoit travailler, non sept, mais huit jours consécutifs pour se reposer le neuvième [1]. Voilà indubitablement une division d'un mois lunaire, ou d'une révolution sidérale de la lune, en trois petites périodes de neuf jours.

Nous observerons, à cette occasion, que les Japonnois [2], peuple de race tartare, ne connoissoient pas non plus la petite période

[1] GARCILASSO, Lib. VI, C. XXXV, Tom. I, p. 216.

[2] *Voyage* de THUNBERG *au Japon*, p. 317.

de sept jours, tandis qu'elle est usitée chez les Chinois, qui paroissent aussi originaires du plateau de la Tartarie, mais qui ont eu long-temps des communications intimes avec l'Indostan[1] et le Tibet.

Nous avons vu plus haut que l'année mexicaine offroit, comme celle des Égyptiens et comme le *nouveau calendrier* françois, l'avantage d'une division en mois d'égale durée. Les cinq jours complémentaires, les *épagomènes* (ἐπαγόμεναι) des Égyptiens, étoient désignés chez les Mexicains par le nom de *nemontemi* ou *vides*. Nous verrons bientôt l'origine de cette dénomination; il suffit d'observer ici que les enfans nés pendant les cinq jours complémentaires, étoient regardés comme malheureux, et qu'on les appeloit *nemoquichtli* ou *nencihuatl, homme* ou *femme infortunés*, afin que, comme disent les écrivains mexicains, ces noms mêmes leur rappelassent, dans tous les événemens de la vie, combien peu ils devoient se fier à leur étoile.

Treize années mexicaines formoient un

[1] Sir William Jones, dans les *Rech. asiat.*, Tom. I, p. 420.

cycle, appelé *tlalpilli*, analogue à l'indiction des Romains. Quatre tlalpilli formoient une période de cinquante-deux ans, ou *xiuhmolpilli*, *ligature* des années : enfin, deux de ces périodes de cinquante-deux ans formoient une *vieillesse*, *cehuehuetiliztli*. Pour m'énoncer avec plus de clarté, je nommerai, avec plusieurs auteurs espagnols, la *ligature* un demi-siècle, et la *vieillesse* un siècle. L'hiéroglyphe du demi-siècle est conforme à la signification figurée du mot; c'est un paquet de roseaux liés par un ruban. Un demi-siècle (*xiuhmolpilli*) étoit regardé par les Mexicains comme uue *grande année*, et cette dénomination a sans doute engagé Gomara[1] à appeler les indictions, ou les quatre cycles de treize ans, de *grandes semaines*, *las semanas del año.*

L'idée de désigner une période par un mot qui rappelle un *faisceau* d'années ou de lunes, se retrouve chez les Péruviens. Dans la langue qquichua, *lingua del Inga*, une année de trois cent soixante-cinq jours s'appelle *huata*, mot qui dérive évidemment de

[1] Gomara, *Conquista de Mexico*, 1553, fol. 118.

huatani, lier, ou *huatanan*, grosse corde de jonc. D'ailleurs, les Aztèques n'avoient pas d'hiéroglyphes pour la *vieillesse*, ou siècle de cent quatre ans, dont le nom indique, pour ainsi dire, le terme de la vie des vieillards.

En résumant ce que nous venons de dire sur la division du temps, nous trouvons que les Mexicains avoient de petites périodes de cinq jours (demi-décades), des mois de vingt jours, des années civiles de dix-huit mois, des indictions de treize ans, des demi-siècles de cinquante-deux ans, et des siècles, ou *vieillesses*, de cent quatre ans.

D'après les recherches curieuses de M. Gama, il paroît certain qu'à la clôture d'un cycle de cinquante-deux ans, l'année civile des Toltèques et des Aztèques, comme celle des Chinois et des Hindoux, finissoit au solstice d'hiver, « lorsque », comme disent naïvement les premiers moines missionnaires envoyés à Mexico, « le soleil, dans sa course « annuelle, recommence son ouvrage, *quando* « *desanda lo andado.* » Ce même commencement de l'année se trouve chez les Péruviens, dont le calendrier seul indique d'ailleurs qu'ils ne descendent pas des Toltèques, comme plu-

sieurs écrivains l'ont supposé gratuitement [1]. Les habitans de Cuzco conservoient une tradition [2], d'après laquelle le premier jour de l'année correspondoit jadis à notre 1.er janvier, jusqu'à ce que l'inca Titu-Manco-Capac, qui prit le surnom de *Pachacutec* (*réformateur du temps*), ordonna que l'année commençât, « lorsque le soleil revient sur ses pas », c'est-à-dire, au solstice d'hiver.

Il existe, parmi les auteurs espagnols, une grande confusion dans la dénomination et la suite des dix-huit mois mexicains. Plusieurs de ces mois portoient trois à quatre noms à la fois; et quelques auteurs oubliant que les Mexicains, chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes ou d'hiéroglyphes, écrivent de *droite* à *gauche*, et, en commençant par l'extrémité inférieure de la page, ont pris le dernier mois pour le premier. Les Aztèques réunissoient, dans ce qu'ils appeloient des *roues* du demi-siècle, *xiuhmolpilli*, la série des hiéroglyphes qui indiquent

[1] Voyez plus haut, p. 72, et mon Essai sur la population primitive de l'Amérique. *Berlin. Monatschrift*, 1806. *Merz.*, p. 177, 208.

[2] Acosta, p. 260.

le cycle de cinquante-deux ans. Un serpent roulé, qui se mord la queue, entoure la roue, et désigne, par quatre nœuds, les quatre *indictions,* ou tlalpilli. Cet emblème rappelle le serpent ou le dragon qui, chez les Égyptiens et les Perses[1], représente le siècle, une révolution, *ævum.* Dans cette roue de cinquante-deux ans, la tête du serpent désigne le commencement du cycle. Il n'en est point ainsi dans la *roue de l'année:* le serpent n'y entoure pas les dix-huit hiéroglyphes des mois, et rien n'y caractérise le premier mois de l'année.

Le mémoire que M. Gama a publié à Mexico sur l'almanach aztèque étant très-rare en Europe, je consignerai ici la série des mois, d'après les recherches laborieuses de ce savant. J'ajouterai l'étymologie des dénominations qui ont toutes rapport aux fêtes, aux travaux publics et au climat du Mexique. On ne sauroit douter que *Tititl* ne soit le premier mois, l'indien Christoval del Castillo disant expressément, dans son histoire manuscrite, que les *nemontemi,* ou jours complémentaires,

[1] Bailly, p. 515.

furent ajoutés à la fin du mois *Atemoztli*. Voici les noms des dix-huit mois :

1. *Titill*, peut-être de *titixia*, glaner après la récolte; *Itzcalli*, mois destiné à renouveler et à blanchir l'intérieur des maisons et des temples. Du 9 au 28 janvier, dans la première année de la première indiction du cycle *Xiuhmolpilli*.
2. *Xochilhuitl*. Du 29 janvier au 17 février.
3. *Xilomanaliztli* ; *Atlcahualco*, qui manque d'eau ou de pluie; *Quahuitlehua*, mois dans lequel les arbres commencent à pousser; *Cihuailhuitl*, fête des femmes. Du 18 février au 9 mars.
4. *Tlacaxipehualiztli* ; le nom de ce mois rappelle l'épouvantable cérémonie dans laquelle on écorchoit les victimes humaines pour en tanner les peaux qui servoient aux vêtemens des prêtres, comme on le voit dans la peinture hiéroglyphique représentée sur la Planche XXVII; *Cohuailhuitl*, fête de la couleuvre. Du 9 au 29 mars.
5. *Tozoztontli*, mois des veilles, parce

que les ministres des temples étoient obligés de veiller pendant les grandes fêtes célébrées dans ce mois. Du 30 mars au 18 avril.

6. *Huey Tozoztli*, la grande veille, la grande pénitence. Du 19 avril au 8 mai.

7. *Toxcatl*, mois dans lequel on attachoit des *cordes* et des guirlandes de maïs au col des idoles; *Tepopochuiliztli*, encensoir. Du 9 au 28 mai. C'est dans ce mois Toxcatl que le compagnon d'armes de Cortez, Pedro de Alvarado, ce guerrier sauvage que les Mexicains appeloient le Soleil, *Tonatiuh*, à cause de ses cheveux blonds, fit un horrible carnage de la noblesse mexicaine rassemblée dans l'enceinte du téocalli. Cette attaque fut le signal des dissensions civiles qui causèrent la mort du malheureux roi Montezuma.

8. *Etzalqualiztli*, nom qui paroît dériver d'*etzalli*, qui est un mets particulier préparé avec la farine de maïs. Du 29 mai au 17 juin.

9. *Tecuilhuitzintli*, mois ou fête des jeunes guerriers. Du 18 juin au 7 juillet.
10. *Hueytecuilhuitl*, fête de la noblesse et des guerriers déjà avancés en âge. Du 8 au 27 juillet.
11. *Miccailhuitzintli*, la petite fête des morts; *Tlaxochimaco*, répartition des fleurs. Du 28 juillet au 16 août.
12. *Hueymiccailhuitl*, la grande fête célébrée en mémoire des morts; *Xocotlhuetzi*, chûte des fruits, mois dans lequel les fruits mûrissent, correspondant à la fin de l'été. Du 17 août au 5 septembre.
13. *Ochpaniztli*, balai, mois destiné à nettoyer les canaux, et à renouveler les digues et les chemins; *Tenahuitiliztli*. Du 6 au 25 septembre.
14. *Pachtli*, du nom d'une plante parasite qui commence à pousser à cette époque sur le tronc des vieux chênes; *Ezoztli*; *Teotleco*, arrivée des dieux. Du 26 septembre au 15 octobre.
15. *Hueypachtli*, mois dans lequel la plante *pachtli* est déjà grande; *Te-*

peilhuitl, fête des montagnes, ou plutôt des divinités agrestes qui président aux montagnes. Du 16 octobre au 4 novembre.

16. *Quecholli*, mois dans lequel arrive, sur les bords du lac de Tezcuco, le flamant (*phœnicopterus*), oiseau, qu'à cause de la belle couleur de ses plumes, les Mexicains appeloient *Teoquechol*, le héron divin. Du 5 au 24 novembre.
17. *Panquetzalitztli*, du nom de l'étendard du dieu *Huitzilopochtli*, porté dans les processions, lors de la fameuse fête de *Teocualo*, ou du *dieu mangé par les fidèles*, sous la forme de farine de maïs pétrie avec du sang. Du 25 novembre au 14 décembre.
18. *Atemoztli*, descente des eaux et des neiges; ces dernières commencent, vers la fin de décembre, à couvrir les montagnes qui entourent la vallée de Mexico. Du 15 décembre au 3 janvier.

Dans la première année du cycle, les cinq jours compléméntaires correspondent

aux 4, 5, 6, 7 et 8 janvier. Un peuple qui ne fait d'intercalation que tous les cinquante-deux ans, voit rétrograder le commencement de son année à peu près tous les quatre ans d'un jour, et, par conséquent, de douze à treize jours à la fin du cycle, *Xiuhmolpilli*. Il en résulte, comme nous le verrons plus bas, que le dernier jour complémentaire, ou *nemontemi*, de la dernière année du cycle mexicain, correspond au 26 décembre. Or, les cinq nemontemi étant regardés comme jours *vagues* et *malheureux*, on avoit considéré le jour du solstice d'hiver, ou le 21 décembre, comme la fin du *Xiuhmolpilli*. Les nemontemi ou épagomènes, de même que les douze ou treize jours intercalaires, n'appartiennent à aucune des deux années entre lesquelles elles tombent, et c'est pour cette raison que, plus haut, nous avons nommé le solstice d'hiver la fin, et non le commencement d'un cycle de cinquante-deux ans.

Dans les troisième, quatrième et cinquième mois, qui cerrespondent à nos mois de février, de mars et d'avril, il y avoit des fêtes solennelles instituées en l'honneur de *Tlalocteutli*,

le dieu de l'eau, ce temps étant celui des grandes sécheresses, qui durent, dans la partie montagneuse, jusqu'aux mois de juin et de juillet. Si les prêtres avoient négligé l'intercalation, les fêtes dans lesquelles on prioit les dieux d'accorder une année abondante en pluies, se seroient rapprochées peu à peu du temps des moissons : le peuple se seroit aperçu que l'ordre des sacrifices étoit interverti; et, n'ayant pas de mois lunaires, il n'auroit pas même pu, comme les dieux d'Aristophane [1], accuser la lune d'avoir porté le désordre dans le calendrier et dans le culte. Quant aux dénominations et aux hiéroglyphes des mois mexicains, rien n'annonce qu'ils aient pris naissance dans un climat plus septentrional. Le mot de *quahuitlehua* rappelle, il est vrai, que les arbres se couvrent de jeunes feuilles vers la fin de février; mais ce phénomène, que l'on n'observe pas dans les basses régions de la zone torride, est propre à la région montagneuse située sous les 19 et 26 degrés de latitude, où les chênes, sans se dépouiller entièrement des anciennes feuilles, commencent à en développer de nouvelles.

[1] Aristoph. *Nubes*. v. 615.

Nous avons parlé jusqu'ici du calendrier civil appelé *le compte du soleil*, *Tonalpohualli* : il nous reste à examiner le calendrier rituel, désigné par les noms de *compte de la lune*, *Metztlapohualli*, et de *compte des fêtes*, *Cemilhuitlapohualiztli*, de *tlapohualiztli*, compte, et *ilhuitl*, fête. Ce dernier calendrier, le seul qui fût employé par les prêtres, et dont nous trouvons des traces dans presque toutes les peintures hiéroglyphiques conservées jusqu'à nos jours, présente une série uniforme de petites périodes de treize jours. Ces petites périodes peuvent être considérées comme des *demi-lunaisons*; elles devoient probablement leur origine aux deux états de *veille*, *ixtozoliztli*, et de *sommeil*, *cochiliztli*, que les Mexicains attribuoient à la lune, selon que cet astre éclaire la majeure partie de la nuit, ou que paroissant seulement le jour sur l'horizon, il semble, d'après les idées du peuple, se reposer la nuit. Ce rapport que l'on observe entre les périodes de treize jours et la moitié du temps que la lune est visible, avant et après l'opposition, a sans doute fait donner au calendrier rituel le nom de *compte de la lune*; mais cette

dénomination ne doit pas nous induire à chercher une année lunaire dans la série des petits cycles qui se suivent uniformément, et qui n'ont rien de commun, ni avec les phases, ni avec les révolutions de la lune.

Le nombre 13 offre, dans ses multiples, des propriétes dont les Mexicains se sont servis pour conserver la concordance entre les almanachs rituel et civil. Une année civile de trois cent soixante-cinq jours renferme un jour de plus que vingt-huit petites périodes de treize jours: or, le cycle de cinquante-deux ans étant divisé en quatre *tlalpilli* de treize ans, ce jour surnuméraire forme, à la fin de chaque indiction, une petite période entière, et un *tlalpilli* renferme trois cent soixante-cinq de ces périodes; c'est-à-dire, qu'il a autant de semaines de treize jours que l'année a de jours civils. Une année de l'almanach rituel a vingt *demi-lunaisons*, ou deux cent soixante jours, et ce même nombre de jours renferme cinquante-deux demi-décades, ou petites périodes de cinq jours: les Mexicains retrouvoient donc, dans la concordance de ces deux comptes de la lune et du soleil, leurs nombres favoris de 5, 13, 20 et 52. Un

cycle de cinquante-deux ans renfermoit quatorze cent soixante petites périodes de treize jours; et si l'on y ajoute treize jours intercalaires, on a quatorze cent soixante-une petites périodes, nombre qui coïncide accidentellement avec celui des années qui constituent la période sothiaque.

Le cycle de dix-neuf années solaires, qui correspond à deux cent trente-cinq lunaisons, et que les Chinois connoissoient plus de seize siècles avant Meton [1], ne trouve son multiple ni dans le cycle de soixante ans, qui est en usage chez la plupart des peuples de l'Asie orientale et chez les Muyscas du plateau de Bogota, ni dans le cycle de cinquante-deux ans adopté par toutes les nations de races toltèque, acolhue, aztèque et tlascaltèque. Il est vrai que cinq *vieillesses* de cent quatre ans chacune forment, à une année près, la période julienne, et que le double de la période de Meton est presque égal à trois *indictions* (*tlalpilli*) de l'année mexicaine; mais aucun multiple de treize n'égale exactement le nombre des jours renfermés dans une période de deux cent trente-cinq

[1] La Place, *Expos.*, Tom. II, p. 267.

lunaisons. La période de Meton contient cinq cent trente-trois et demi petits cycles de treize jours, tandis que celle de Calippe en renferme deux mille cent trente-quatre et un treizième. La connoissance de ces périodes étoit utile aux peuples de l'Asie, qui, de même que les Péruviens, les Muyscas et d'autres tribus de l'Amérique méridionale, avoient des années lunaires : mais elle devoit être absolument indifférente aux Mexicains, le prétendu *compte de la lune* (*Metzlapohualli*) n'étant qu'une division arbitraire d'une grande période de treize années astronomiques en trois cent soixante-cinq petites périodes de treize jours, dont chacune a sensiblement la même durée que le *sommeil* ou la *veille* de la lune.

Les Mexicains conservoient des annales qui remontoient à huit siècles et demi audelà de l'époque de l'arrivée de Cortez au pays d'Anahuac. Nous avons expliqué plus haut comment ces annales présentoient, dans leurs subdivisions, tantôt un cycle de cinquante-deux ans, tantôt un tlalpilli de treize ans, tantôt une seule année de deux cent soixante jours renfermés dans vingt petites

périodes de treize jours, selon que l'histoire étoit plus ou moins détaillée. Auprès de la série périodique des hiéroglyphes des années ou des jours, étoient représentées, dans des peintures brillantes de couleurs, hideuses par les formes et par l'extrême imperfection du dessin, mais souvent naïves et ingénieuses par la composition, les migrations des peuples, leurs combats, et les événemens qui avoient illustré le règne de chaque roi. On ne sauroit nier que Valadès, Acosta, Torquemada, et, dans ces derniers temps, Siguenza, Boturini et Gama, n'aient tiré des lumières de peintures qui remontoient jusqu'au septième siècle. J'ai eu moi-même entre les mains des peintures dans lesquelles on reconnoissoit les migrations des Toltèques : mais je doute que les premiers conquérans espagnols aient trouvé, comme l'affirme Gomara [1], des annales qui, *année par année*, traçoient les événemens pendant huit siècles. Les Toltèques avoient disparu [2] quatre cent soixante-huit ans avant l'arrivée de Cortez; le peuple que les Espagnols trouvèrent établi dans la vallée de

[1] Gomara, *Conquista de Mexico*, Fol. cxix.

[2] Voyez plus haut, p. 99.

Mexico, étoit de race aztèque : ce qu'il savoit des Toltèques, il ne pouvoit l'avoir appris que des peintures que ceux-ci avoient laissées dans le pays d'Anahuac, ou de quelques familles éparses, qui, retenues par l'amour du sol natal, n'avoient pas voulu partager les chances de l'émigration.

Les annales des Aztèques commencent, d'après Gama, à une époque qui correspond à l'année 1091 de notre ère, époque à laquelle, par ordre de leur chef *Chalchiuhtlatonac*, ils célébrèrent la fête du renouvellement du feu à Tlalixco, appelé aussi Acahualtzinco, situé probablement sous le parallèle de 33° ou 35° de latitude septentrionale. C'est seulement depuis l'année 1091, dans laquelle, comme dit expressément l'historien indien Chimalpain, ils *lièrent* pour la première fois les années depuis leur sortie d'Aztlan, que l'histoire mexicaine offre le plus grand ordre et un détail surprenant dans le récit des événemens.

D'après ce que nous avons exposé jusqu'ici du *compte du soleil* et de la division uniforme de l'année en dix-huit mois d'égale durée, il auroit été facile aux Mexicains de désigner

l'époque des événemens historiques, en rapportant le jour du mois et en comptant le nombre des années écoulées depuis le fameux sacrifice de Tlalixco. Cette méthode simple et naturelle auroit sans doute été suivie, si les annales de l'empire n'avoient pas été tenues par les prêtres *Teopixqui*. On trouve quelquefois, il est vrai, l'hiéroglyphe d'un mois auquel sont ajoutés des points ronds, qui, placés dans deux rangées inégales, prouvent, par leur disposition, que les prêtres aztèques, comme nous l'avons observé plus haut, faisoient suivre les différens termes d'une série de *droite* à *gauche*, et non de *gauche* à *droite*, comme les Hindoux et presque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe. On voit encore, à Mexico, la copie d'une peinture conservée jadis au musée du chevalier Boturini, dans laquelle le signe du mois *quecholli*, suivi de treize points, est placé près d'un lancier espagnol, dont le cheval a sous ses pieds l'hiéroglyphe de la ville de Ténochtitlan. Cette peinture représente indubitablement la première entrée des Espagnols à Mexico, le 13 du mois quecholli, qui, d'après Gama, correspond au 17 novembre

1519; mais il faut convenir que de simples dates de mois, exprimées par le nombre des jours écoulés, ne se trouvent que très-rarement dans les annales mexicaines.

Quant aux années, on ne distinguoit jamais par des nombres celles d'un même cycle de cinquante-deux ans; on se servoit, au contraire, pour ne pas les confondre, d'un artifice particulier que nous décrirons plus bas, et qui est d'autant plus curieux, qu'il offre des traits de ressemblance entre le système chronologique des Mexicains et celui des peuples de l'Asie. Les *ronds* ou signes de nombres ne se trouvent ajoutés qu'aux *ligatures* qui indiquent des cycles de cinquante-deux ans. C'est ainsi que l'hiéroglyphe du *Xiuhmolpilli*, suivi de quatre ronds placés près des îlots sur lesquels fut construit le temple de Mexitli, rappeloit au Mexicain que ses ancêtres avoient *lié* quatre fois les années, ou que, depuis le sacrifice de Tlalixco, quatre fois cinquante-deux ans s'étoient écoulés, lorsque la ville de Ténochtitlan fut fondée dans le lac de Tezcuco. Ces ronds indiquoient, par conséquent, que cet événement remarquable avoit eu lieu après l'année 1299, et

avant l'année 1351. Examinons maintenant les moyens ingénieux, mais assez compliqués, dont se servoient ces peuples pour désigner le jour et l'année d'un cycle de 52 ans.

Ce moyen, comme nous l'exposerons dans la suite, est identique avec celui dont se servent les Hindoux, les Tibétains, les Chinois, les Japonnois et d'autres peuples asiatiques de race tartare, qui distinguent aussi les mois et les années par la correspondance de plusieurs séries périodiques dont le nombre des termes n'est pas le même. Les Mexicains emploient, pour le cycle des années, les quatre *signes* suivans, qui portent les noms de

Tochtli, lapin ou lièvre,
Acatl, cannes.
Tecpatl, silex, ou pierre à fusil.
Calli, maison.

On trouve ces quatre hiéroglyphes dans plusieurs des planches précédentes. Pour la figure du *lapin* (tochtli), voyez, Planche XIII, l'animal à grandes oreilles figuré dans la huitième case, en comptant d'en bas à droite; Planche XXIII, la troisième case au bas à gauche, et surtout Planche XXVII, n.° 1, la huitième case. Pour *cannes* (acatl), *sile*

(tecpatl), et *maison* (calli), voyez, sur la pierre circulaire représentée Planche XXIII, la cinquième, la dixième et la quinzième case qui suivent celle du lapin, de gauche à droite. On reconnoîtra facilement ces mêmes formes, Planche XXVII, n.° 1, dans les cases treize, dix-huit et trois, en comptant dans la même rangée de droite à gauche, et en commençant par la rangée inférieure. Le signe *silex* se voit aussi, Planche XIII, derrière la figure qui est en adoration. Sur cette même planche, le *calli* est représenté par la figure entière d'une maison, dans laquelle on reconnoît la porte et un toit très-élevé.

Qu'on imagine à présent le cycle, ou la *demi-vieillesse*, divisé en quatre tlalpilli, chacun de treize ans, et les quatre signes *lapin*, *cannes*, *silex* et *maison*, ajoutés dans une série périodique aux cinquante-deux ans renfermés dans un cycle, on trouvera que deux indictions ne peuvent pas commencer par le même signe ; que le signe placé à la tête d'une indiction doit nécessairement la terminer, et que le même signe ne peut pas appartenir au même nombre. Voici le tableau du cycle mexicain, appelé *ligature* ou *xiuhmolpilli* :

PREMIER TLALPILLI.		SECOND TLALPILLI.		TROISIÈME TLALPILLI.		QUATRIÈME TLALPILLI.	
Ce Tochtli.	1. Lapin.	Ce Acatl.	1. Cannes.	Ce Tecpatl.	1. Silex.	Ce Calli.	1. Maison.
Ome Acatl.	2. Cannes.	Ome Tecpatl.	2. Silex.	Ome Calli.	2. Maison.	Ome Tochtli.	2. Lapin.
Jei Tecpatl.	3. Silex.	Jei Calli.	3. Maison.	Jei Tochtli.	3. Lapin.	Jei Acatl.	3. Cannes.
Nahui Calli.	4. Maison.	Nahui Tochtli.	4. Lapin.	Nahui Acatl.	4. Cannes.	Nahui Tecpatl.	4. Silex.
Macuilli Tochtli.	5. Lapin.	Macuilli Acatl.	5. Cannes.	Macuilli Tecpatl.	5. Silex.	Macuilli Calli.	5. Maison.
Chicuace Acatl.	6. Cannes.	Chicuace Tecpatl.	6. Silex.	Chicuace Calli.	6. Maison.	Chicuace Tochtli.	6. Lapin.
Chicome Tecpatl.	7. Silex.	Chicome calli.	7. Maison.	Chicome Tochtli.	7. Lapin.	Chicome Acatl.	7. Cannes.
Chicuei Calli.	8. Maison.	Chicuei Tochtli.	8. Lapin.	Chicuei Acatl.	8. Cannes.	Chicuei Tecpatl.	8. Silex.
Chicuhnahui Tocht.	9. Lapin.	Chicuhnahui Acatl.	9. Cannes.	Chicuhnahui Tecp.	9. Silex.	Chicuhnahui Calli.	9. Maison.
Matlactli Acatl.	10. Cannes.	Matlactli Tecpatl.	10. Silex.	Matlactli Calli.	10. Maison.	Matlactli Tochtli.	10. Lapin.
Matl. ozce Tecpatl.	11. Silex.	Matlact. ozce Calli.	11. Maison.	Matl. ozce Tochtli.	11. Lapin.	Matlact. ozce Acatl.	11. Cannes.
Matlact. omome Cal.	12. Maison.	Matl. omome Tocht.	12. Lapin.	Matl. omome Acatl.	12. Cannes.	Matl. omome Tecp.	12. Silex.
Matl. omey Tochtli	13. Lapin.	Matl. omey Acatl.	13. Cannes.	Matl. omeyTecpatl.	13. Silex.	Matlact. omey Calli.	13 Maison.

Les mots *ce*, *ome*, *jei*, placés avant les noms de quatre hiéroglyphes des années, indiquent les nombres dont la série ne va pas au-delà de treize, et qui se trouvent par conséquent répétés quatre fois dans une *ligature*. La table suivante offre les nombres de un à treize, en mexicain ou aztèque, dans la langue de Noutka, en muysca, ou mosca, en péruvien ou qquichua, en mantchou, ou oïgour et en mongol.

LANGUES AMÉRICAINES.				LANGUES TARTARES.		
LANGUE AZTÈQUE. (*Mexique.*)	LANG. QQUICHUA. (*Pérou.*)	LANGUE MUYSCA. (*Nouv.-Grenade.*)	LANGUE DE NOUTKA. (*Côte du N.-Ouest.*)	LANG. MANTCHOU. (*Tartarie orientale.*)	LANG. MONGOLE. (*Tartarie occident.*)	LANGUE OÏGOUR. (*Plateau de Turfau.*)
1. Ce.	Huc.	Ata.	Sahuac.	Emou.	Neguè.	Pir.
2. Ome.	Iscay.	Bosa.	Atla.	Tchoué.	Khour.	Iki.
3. Jei.	Quimza.	Mica.	Catza.	Ilan.	Gourbâ.	Outche.
4 Nahui.	Tawa.	Muyhica.	Nu.	Touyin.	Durba.	Tourou.
5. Macuilli.	Pichca.	Hisca.	Sutcha.	Sountcha.	Taboû.	Pich.
6. Chicuace.	Zocta.	Ta.	Nupu.	Ningoun.	Djourga.	Alti.
7. Chicome.	Canchis.	Cuhupqua.	Atlipu.	Nadan.	Dolo.	Iti.
8. Chicuei. –	Pussac.	Suhuza.	Atlcual.	Tchakoun.	Naïma.	Sakis.
9. Chicuhnahui.	Yscon.	Aca.	Tzahuacuatl.	Ouyoun.	Youzou.	Toukous.
10. Matlactli.	Chunca.	Ubchica.	Ayo.	Tchouan.	Arban.	Oun.
11. Matl. ozce.	Chunca hucnioc.	Quicha ata.	Ayo sahuac.	Tchouan emou.	Arban neguè.	Pir oun.
12. Matl. omome.	Chunca iscayoc.	Qhicha bosa.	Ayo atla.	Tchouan tchoué.	Arban khour.	Iki oun.
13. Matl. omey.	Chun.quimzayoc.	Quicha mica.	Ayo catza.	Tchouan ilan.	Arban gourbâ.	Outche oun.

On peut être frappé de l'extrême dissemblance qui se trouve entre les sept langues dans lesquelles nous venons d'indiquer les nombres cardinaux. Les langues américaines sont aussi éloignées les unes des autres qu'elles le sont des langues tartares. Ce manque d'analogie ne doit cependant pas être allégué comme une preuve contre l'opinion que les peuples américains ont eu d'anciennes communications avec l'Asie orientale. Les différens groupes de peuples tartares, les Mantchoux et les Oïgours, dont les derniers, deux siècles avant notre ère, ont émigré des bords du Selinga vers le plateau de Turfan, situé sous les 43° 30′ de latitude, parlent des langues qui diffèrent plus entre elles que l'allemand et le latin. Lorsque des tribus d'une même origine sont séparées, pendant une longue suite des siècles, par des mers et de vastes déserts, leurs idiomes ne conservent qu'un très-petit nombre de racines et de formes communes.

De même que les Mexicains, en parlant de l'année d'un cycle, plaçoient les nombres cardinaux *ce, ome, jei,* devant le nom de quatre hiéroglyphes *lapin, canne, silex* et

maison, ils joignoient, dans leurs peintures, les signes de ces nombres aux signes des années. La méthode étoit identique avec celle employée pour distinguer les cycles ou *ligatures*. Comme la série périodique des nombres n'avoit que treize termes, il suffisoit d'ajouter aux hiéroglyphes les *ronds* qui figurent les unités.

L'écriture symbolique des peuples mexicains offroit des signes simples tant pour vingt que pour la seconde et la troisième puissance du même nombre qui rappelle celui des doigts de la main et du pied. Un petit étendard, ou pavillon, représentoit vingt unités : le carré de vingt, ou quatre cents, étoit figuré par une *plume*, parce que des grains d'or renfermés dans le tuyau d'une plume servoient, dans quelques endroits, de monnoie ou de signe d'échange. La figure d'un *sac* indiquoit le cube de vingt, ou huit mille, et portoit le nom de *xiquipilli*, donné de même à une sorte de bourse qui renfermoit huit mille grains de cacao. Un *étendard*, divisé par deux lignes croisées et colorié à moitié, indiquoit un demi-vingt, ou dix. Si l'étendard étoit colorié à trois quarts, il désignoit

quinze unités, ou trois quarts de vingt. En comptant, le Mexicain ne nommoit pas les multiples de dix que les Arabes appellent *nœuds*, mais les multiples de vingt. Il disoit : un-vingt, *cem-pohualli*; deux-vingts, *om-pohualli*; trois-vingts, *yei-pohualli*; et quatre-vingts, *nahui-pohualli*. Cette dernière expression est identique avec celle employée en françois. Il est presque superflu d'observer ici que les Mexicains ne connoissoient pas la méthode de donner aux signes des nombres des *valeurs de position*[1], méthode admirable, inventée soit par les Hindoux, soit par les Tibétains[2], mais également ignorée des Grecs[3], des Romains, et des peuples civilisés de l'Asie occidentale. Les Mexicains accoloient leurs hiéroglyphes des nombres à peu près comme les Romains répétoient les lettres de leur alphabet, qui leur servoient de chiffres. On ne sauroit être surpris de voir que l'arithmétique mexicaine ne présente pas d'hiéroglyphe simple pour des centaines au-dessus

[1] La Place, *Expos.*, Tom. II, p. 276.

[2] Georgii Alph. Tibet. C. xxiii, p. 637.

[3] Delambre, sur les *fonds* et les *analogues* des Grecs. (*Œuvres d'Archimède*, par Peyrard, p. 575.)

de quatre cents, lorsqu'on se rappelle[1] que les Arabes, jusqu'au cinquième siècle de l'hégire, connoissoient tout aussi peu des signes pour les nombres centenaires au-dessus de quatre cents, et que, pour écrire neuf cents, ce peuple, justement célèbre dans les annales des sciences, étoit obligé de placer deux fois le signe de quatre cents à côté du signe de cent.

Il résulte de ce que nous avons exposé sur la manière de distinguer entre elles les *ligatures*, et les années renfermées dans une *ligature*, qu'une époque étoit déterminée en nommant à la fois le nombre des *ligatures* ou cycles, et deux termes qui se correspondent dans les deux séries périodiques de treize nombres et de quatre signes. La table suivante offre plusieurs époques remarquables de l'histoire mexicaine, indiquées d'après l'ère des Aztèques. Il faut se rappeler que ces peuples ne comptoient le nombre de leurs cycles, *xuihmolpillis*, que de l'année 1091, parce que, dans leurs annales, ils avoient établi un nouvel ordre chronologique depuis leur sortie d'Aztlan, ou depuis le commencement de leurs migrations vers le sud.

[1] Sylvestre de Sacy, Gramm. arab., 1810, P. I, p. 74.

Nahui Xiuhmolpilli, ome Calli (4.e Cycle, 2. Maison.)................	1325. Fondation de Ténochtitlan.
Macuilli Xiuhmolpilli, ce Calli (5.e Cycle, 1. Maison.)................	1389. Avénement au trône du roi Huitzilihuitl.
Chicuace Xiuhmolp., chicuace Tochtli (6.e Cycle, 6. Lapin.)...........	1446. Grande inondation de la ville de Mexico.
Chicome Xiuhmolpilli, matlactli omey Tochtli (7.e Cycle, 13. Lapin.)	1492. Arrivée de Colon aux Isles Antilles.
Chicuei Xiuhmolpilli, ce Acatl (8.e Cycle, 1. Canne.)................	1519. Entrée de Cortez à Ténochtitlan.
Chicuei Xiuhmolpilli, ome Tecpatl (8.e Cycle, 2. Silex.)................	1520. Mort de Montezuma.
Chicuei Xiuhmolpilli, jei Calli (8.e Cycle, 3. Maison.)................	1521. Prise et destruction de Ténochtitlan.

Le même artifice de la concordance de deux séries périodiques étoit employé pour distinguer les jours d'une même année. Il paroît qu'originairement, chez les peuples mexicains comme chez les Persans, chaque jour du mois avoit un nom et un signe particulier : ces vingt signes rappellent les *yogas* que, dans l'almanach astrologique des Hindoux, l'on trouve ajoutés aux vingt-huit jours des mois lunaires. Dans le Metztlapohualli, ou *compte de la lune* des Aztèques, on les distribua parmi les petits cycles des demi-lunaisons; de sorte qu'une série périodique de treize termes, qui tous étoient des chiffres, correspondoit à une série périodique de vingt termes, qui ne renfermoit que des signes hiéroglyphiques. C'est dans cette série des jours que l'on retrouve les quatre grands signes, *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, par lesquels, comme nous venons de le voir plus haut, on désignoit les années d'un même cycle ; seize autres signes d'un ordre inférieur étoient répartis de manière qu'en nombre égal de quatre ils séparoient les grands signes les uns des autres.

En se rappelant que chaque mois mexicain

étoit divisé en quatre petites périodes de cinq jours, on conçoit qu'originairement les hiéroglyphes *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, indiquoient le commencement de ces petites périodes dans les années dont le premier jour portoit un des quatre signes nommés. En effet, lorsque le premier du mois Tititl a le signe *calli*, le six de tous les mois suivans sera *tochtli*, le onze sera *acatl*, et le seize *tecpatl*: chaque mois commencera pour ainsi dire par un dimanche, et ces dimanches tomberont pendant toute l'année sur les mêmes jours des mois. Les Mexicains mettoient un intérêt particulier aux événemens arrivés un des quatre jours qui avoient les hiéroglyphes du cycle des années. Nous retrouvons les traces de cette superstition chez les Persans, qui, pour donner un signe (*karkunan*) à chaque jour du mois, ajoutoient aux douze *esprits célestes* préposés aux mois dix-huit ministres d'un ordre inferieur. Les Mexicains regardoient comme heureux le jour qui portoit le signe de l'année : les Persans [1] distin-

[1] Langlès, sur le Calendrier persan, dans Chardin, *Voyage à Ispahan*, Tom. II, p. 265.

guoient les jours présidés par le même ange qui gouverne le mois entier.

Comme la plupart des peintures hiéroglyphiques représentées sur les Planches qui accompagnent cet ouvrage, ont rapport aux sacrifices qui doivent être faits dans chaque période de treize jours, on y trouve répétées plusieurs fois les figures des vingt signes des jours. Je ne citerai ici que les Planches XIII, XXIII et XXVII. Voici les noms de ces signes :

CALLI, maison.
Cuetzpalin, lézard.
Cohuatl, couleuvre. Ce mot se retrouve dans Cihuacohuatl [1] *femme au serpent*, l'Ève des Mexicains.
Miquiztli, mort, tête de mort.
Mazatl, chevreuil ou cerf.
TOCHTLI, lapin.
Atl, eau.
Itzcuintli, chien.
Ozomatli, singe.
Malinalli, herbe.
ACATL, canne.
Ocelotl, tigre, jaguar.

[1] Voyez plus haut, p. 235.

Quauhtli, aigle.
Cozcaquauhtli, roi des vautours.
Ollin, mouvement annuel du soleil.
TECPATL, silex.
Quiahuitl, pluie.
Xochitl, fleur.
Cipactli, animal marin : Teocipactli, *dieu-poisson*, est un des noms que les Mexicains donnoient à Coxcox, qui est le Noé des peuples de race sémitique.
Ehecatl, vent.

Les nombres treize et vingt n'ayant pas de facteurs communs dans l'almanach des demi-lunaisons, les deux séries périodiques ne peuvent correspondre deux fois aux mêmes termes qu'après 13 × 20, ou deux cent soixante jours. Dans une année dont le premier jour a le signe *cipactli*, aucune demi-lunaison ne commence avec le signe *cipactli*, dans les treize premiers mois ; mais, depuis le mois *pachtli*, les mêmes signes reviennent avec les mêmes chiffres. Pour éviter cette cause d'erreur, les Mexicains, fidèles à leur principe de ne pas nommer le nombre des petites périodes de treize jours, ont eu de nouveau

recours à l'artifice des séries périodiques. Ils ont formé une troisième série de neuf signes, appelés les *seigneurs* ou *maîtres de la nuit*; savoir :

Xiuhteucli Tletl, feu, ou maître de l'année.
Tecpatl, silex.
Xochitl, fleur.
Cinteotl, déesse du maïs.
Miquiztli, mort.
Atl, eau.
Tlazolteotl, déesse de l'amour.
Tepeyollotli, esprit qui habite l'intérieur des montagnes.
Quiahuitl, pluie.

On peut être étonné de trouver une série de neuf termes dans un calendrier qui ne fait usage que des nombres cinq, treize, dix-huit, vingt et cinquante-deux; on pourroit même être tenté de chercher quelque analogie entre les neuf *seigneurs de la nuit* des Mexicains, et les neufs signes astrologiques de plusieurs peuples de l'Asie, qui joignent aux sept planètes visibles deux dragons invisibles auxquels ils attribuent les éclipses : mais

ce n'est sans doute que la facilité avec laquelle les neuf *seigneurs de la nuit* se répartissent quarante fois en trois cent soixante jours, qui a fait donner la préférence au nombre neuf.

Les cinq jours complémentaires, appelés par les Persans jours *furtifs*, ou *pendjéhi-douzdideh*, portent, chez les Mexicains, le nom de *nemontemi* ou *vides*, parce qu'on ne leur ajoute pas de ces termes de la troisième série que les auteurs indiens regardent comme les *compagnons* des signes des jours. Il faut observer, et cette circonstance peut devenir embarrassante dans la chronologie aztèque, que cinq de ces *compagnons* portent le même nom que les hiéroglyphes du jour : mais, d'après les rêveries des astrologues américains, les *esprits* qui appartiennent à la série des neufs signes, gouvernent la nuit, tandis que les vingt autres signes gouvernent le jour. Les Hindoux connoissent aussi des génies (*caranas*), préposés à un demi-jour (*ti'thi*) lunaire.

Comme il y a vingt signes du jour, et neuf *compagnons* ou *seigueurs de la nuit*, le même compagnon doit correspondre, tous les 9 × 20

ou cent quatre-vingts jours, aux mêmes hiéroglyphes; mais il est impossible que, dans la même année de trois cent soixante-cinq jours, le même terme des trois séries, savoir le *nombre*, le *signe du jour*, et le *compagnon* ou esprit nocturne, puissent coïncider plus d'une fois. Dans une année qui commence par *Cipactli*,

Le 11 Janvier sera	3 Calli,	xochitl.
Le 10 Juillet	1 Calli,	xochitl.
Le 2 Février	12 Cohualt,	tlazolteolt.
Le 1.er Août	10 Cohuatl,	tlazolteotl.
Le 8 Mai	3 Xochitl,	xochitl.
Le 4 Novembre	1 Xochitl,	xochitl.

L'emploi de la troisième série périodique, au moyen de laquelle on distingue deux jours qui ont le même nombre et le même hiéroglyphe, par exemple 1 *Cipactli*, correspondant au 9 janvier et au 26 septembre, a été ignoré de la plupart des historiens espagnols : c'est M. Gama qui l'a fait connoître le premier, d'après les manuscrits mexicains de l'indien Christoval del Castillo. Pour désigner un jour, selon la méthode compliquée des

Mexicains, nous dirions un *quatre* d'un mois, qui est à la fois un *mercredi* du calendrier grégorien et un *quintidi* du calendrier républicain. Cette expression indiqueroit la coïncidence de certains termes de trois séries périodiques; savoir, des trente ou trente-un jours du mois, des sept jours de la semaine, et des dix jours de la décade. Pour lever entièrement les doutes qui pourroient rester sur le système chronologique des Mexicains, nous ajouterons ici un tableau qui réunit les divisions des calendriers rituel et civil, et leur correspondance avec le calendrier grégorien.

METZLAPOHUALLI, CALENDRIER RITUEL ET ASTROLOGIQUE.

PETITES PÉRIODES DE 13 JOURS.	SÉRIES PÉRIODIQUES. SÉRIE des 13 nombres.	SÉRIE DES 20 SIGNES DES JOURS.	SERIE DES 9 SEIGNEURS DE LA NUIT.	TONALPOHUALLI, CALENDRIER CIVIL.	MOIS MEXICAINS, divisés en périodes de 5 jours.	CORRESPONDANCE avec le Calendrier Grégorien, pour l'année 1091.	
Première demi-lunaison.	1	Cipactli	*Tletl*	1	TITITL.	9	JANVIER.
	2	Ehecatl	Tecpatl	2		10	
	3	*Calli*	Xochitl	3		11	
	4	Quetzpalin	Cinteotl	4		12	
	5	Cohuatl	Miquiztli	5		13	
	6	Miquiztli	Atl	6		14	
	7	Mazatl	Tlazolteotl	7		15	
	8	*Tochtli*	Tepeyollotli	8		16	
	9	Atl	Quiahuitl	9		17	
	10	Itzcuintli	*Tletl*	10		18	
	11	Ozomatli	Tecpatl	11		19	
	12	Malinalli	Xochitl	12		20	
	13	*Acatl*	Cinteotl	13		21	
Seconde demi-lunaison.	1	Ocelotl	Miquiztli	14		22	
	2	Quauhtli	Atl	15		23	
	3	Cozcaquauhtli	Tlazolteotl	16		24	
	4	Ollin	Tepeyollotli	17		25	
	5	*Tecpalt*	Quiahuitl	18		26	
	6	Quiahuitl	*Tletl*	19		27	
	7	Xochitl	Tecpatl	20		28	
	8	Cipactli	Xochitl	1	ITZCALLI XOCHILHUITL.	29	
	9	Ehecatl	Cinteotl	2		30	
	10	*Calli*	Miquiztli	3		31	
	11	Quetzpalin	Atl	4		1	FÉVRIER.
	12	Cohuatl	Tlazolteotl	5		2	
	13	Miquiztli	Tepeyollotli	6		3	
	1	Mazatl	Quiahuitl	7		4	
	2	*Tochtli*	*Tletl*	8		5	
	3	Atl	Tecpatl	9		6	
	4	Itzcuintli	Xochitl	10		7	
	5	Ozomatli	Cinteotl	11		8	

Il seroit inutile d'étendre ce tableau au-delà des premiers trente-un jours de l'année mexicaine; mais nous rappellerons ici que les Indiens de Chiapa, qui employoient les mêmes divisions du temps et le même artifice des séries périodiques, donnoient, aux hiéroglyphes des jours renfermés dans un mois, les noms de vingt guerriers illustres qui, dans les temps les plus reculés, avoient conduit les premiers colons dans les montagnes de *Teochiapan*. Parmi ces signes des jours (*kâr-kunân* des Persans), les Chiapanois distinguoient, de même que les Aztèques, quatre grands et seize petits signes. Les premiers commençoient les périodes de cinq jours; mais aux noms de *maison*, *lapin*, *canne* et *silex* (calli, tochtli, acatl et tecpatl), les Chiapanois avoient substitué ceux de *Votan*, *Lambat*, *Been* et *Chinax*, quatre chefs célèbres dans leurs annales historiques.

Nous avons déja fixé plus haut l'attention de nos lecteurs sur ce Votan ou Wodan, Américain qui paroît de la même famille avec les Wods ou Odins des Goths et des peuples d'origine celtique. Comme d'après les savantes recherches de sir William Jones, Odin et

Boudha sont probablement une même personne[1], il est curieux de voir les noms de *Boud-var*, *Wodans-dag* (Wednes-day) et *Votan*, désigner, dans l'Inde, en Scandinavie et au Mexique, le jour d'une petite période. Selon les traditions antiques recueillies par l'évêque François Nuñez de la Vega, « le Wodan des Chiapanois étoit petit-fils de cet illustre vieillard qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. » Wodan coopéra à la construction du grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux : l'exécution de ce projet téméraire fut interrompue ; chaque famille reçut dès-lors une langue différente, et le grand esprit *Teotl* ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. Cette tradition américaine rappelle le Menou des Hindoux, le Noé des Hébreux, et la dispersion des Couschites de Singar. En la comparant soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la Genèse et dans deux pouranas sacrés[2], soit à la fable de

[1] Rech. Asiat., Vol. I, p. 511; Vol. II, p. 343.

[2] *L. c.* Vol. III, p. 486.

Xelhua le Cholulain [1], et à d'autres faits cités dans le cours de cet ouvrage, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du nouveau continent.

Nous prouverons ici, comme nous l'avons avancé plus haut, que cette analogie se manifeste surtout dans la division du temps, dans l'emploi des séries périodiques, et dans la méthode ingénieuse, quoique embarrassante et compliquée, de désigner un jour ou une année, non par des chiffres, mais par des signes astrologiques. Les Toltèques, les Aztèques, les Chiapanois et d'autres peuples de race mexicaine, comptoient d'après des cycles de cinquante-deux ans, divisés en quatre périodes de treize ans; les Chinois, les Japonnois, les Calmouks, les Moghols, les Mantchoux et d'autres hordes tartares, ont des cycles de soixante ans divisés en cinq petites périodes de douze ans. Les peuples de l'Asie, comme ceux de l'Amérique, ont des noms particuliers pour les années renfermées dans un cycle: on dit encore à Lassa et à

[1] Voyez plus haut, p. 115.

Nangasacki, comme jadis à Mexico, que tel ou tel événement a eu lieu l'année du *lapin*, du *tigre* ou du *chien*. Aucun de ces peuples n'a autant de noms qu'il y a d'années dans le cycle : tous doivent, par conséquent, recourir à l'artifice de la correspondance des séries périodiques. Chez les Mexicains, ces séries sont de treize nombres et de quatre signes hiéroglyphiques; chez les peuples de l'Asie, que nous venons de nommer, les séries ne renferment pas de chiffres; elles sont formées tant par des signes qui correspondent aux douze constellations du zodiaque, que par les noms des élémens qui présentent dix termes, parce que chaque élément est considéré comme mâle ou femelle. L'esprit de ces méthodes est le même dans la chronologie des peuples américains et dans celle des peuples asiatiques : en jetant les yeux sur le tableau des années que nous avons tracé plus haut [1], on voit que l'avantage de la simplicité est même du côté des Mexicains. Le Japonnois, pour désigner l'époque à laquelle un Daïri est monté sur le trône, ne dit pas

[1] Voyez p. 372.

que c'étoit dans l'année *ouma* (cheval), de la seconde période de douze ans; il appelle la dix-neuvième année du cycle l'année *eau mâle, cheval,* placée entre les années *eau femelle, brebis,* et *métal femelle, serpent.* Pour se faire une idée nette de ces séries périodiques du calendrier japonnois, il faut se rappeler que ce peuple, comme les Tibétains, compte cinq élémens; savoir: le bois (*keno*), le feu (*fino*), la terre (*tsutsno*), le métal ou plomb (*kanno*), et l'eau (*midsno*). Chaque élément est mâle ou femelle, selon que l'on ajoute les syllabes *je* ou *to,* distinction qui étoit aussi en usage chez les Egyptiens[1]. Pour distinguer les soixante années du cycle, les Japonnois combinent les dix élémens ou principes terrestres avec les douze signes du zodiaque, appelés les principes célestes. Nous ne rapporterons ici que les deux premières indictions que renferme le cycle[2] japonnois.

[1] Seneca, Quæst. nat., Lib. III, C. xiv.

[2] Kæmpfer, Hist. du Japon, 1729, Tom. I, p. 137, Tab. xv.

1. *Kino je ne* (rat).	13. *Fino je ne*
2. *Kino to us* (bœuf).	14. *Fino to us.*
3. *Fino je torra* (tigre).	15. *Tsutsno je torra.*
4. *Fino to ov* (lièvre).	16. *Tsutsno to ov.*
5. *Tsutsno je tats* (crocodile ou dragon).	17. *Kanno je tats.*
6. *Tsutsno to mi* (serpent).	18. *Kanno to mi.*
7. *Kanno je uma* (cheval).	19. *Midsno je uma.*
8. *Kanno to tsitsuse* (brebis).	20. *Midsno to tsitsuse.*
9. *Midsno je sar* (singe).	21. *Kino to sar.*
10. *Midsno to torri* (poule).	22. *Kino to torri.*
11. *Kino je in* (chien).	23. *Fino je in.*
12. *Kino to j* (porc).	24. *Fino to j.*

Dans le calendrier mexicain, chacune des quatre indictions de treize ans commence avec un signe différent; dans le calendrier japonnois, chaque période de douze ans est présidée par un des cinq élémens mâles. De même que chez les Mexicains, le quatrième terme de la série des nombres, *nahui*, ne peut correspondre, en cinquante-deux ans, qu'une seule fois au second terme de la série des signes, *acatl*; chez les Japonnois, dans un cycle de soixante ans, un des cinq élémens mâles ne peut se trouver placé qu'une seule fois auprès d'un des douze signes du zodiaque. Le tableau suivant, qui renferme quatorze années mexicaines et japonnoises, servira à mettre dans le plus grand jour l'analogie qu'offrent les calendriers des peuples du Mexique et de l'Asie orientale.

NOMBRE DES ANNÉES.	CYCLE DES JAPONNOIS. Soient $\alpha, \alpha', \beta, \beta', \gamma, \gamma'$... les élémens mâles et femelles, et a, b, c.... les signes célestes, et nous aurons :	CYCLE DES MEXICAINS. Soient $\alpha, \beta, \gamma, \delta$... les quatre signes des années, et a, b, c.... les treize noms des chiffres, et nous aurons :
1.	α, a.	a, α.
2.	α', b.	b, β.
3.	β, c.	c, γ.
4.	β', d.	d, δ,
5.	γ, e.	e, α.
6.	γ', f.	f, β.
7.	δ, g.	g, γ.
8.	δ, h.	h, δ.
9.	ε, i.	i, α.
10.	ε', k.	k, β.
11.	α, l.	l, γ.
12.	α', m.	m, δ.
13.	β, a.	n, α.
14.	β', b.	a, β.

L'usage des séries périodiques se retrouve aussi en Chine, où dix *can* combinés avec douze *tchi* servent à désigner les jours ou les années des périodes de soixante jours ou de soixante années [1]. Chez les Japonnois, les Chinois et les peuples du Mexique, les séries périodiques ne peuvent servir qu'à caractériser cinquante-deux ou soixante ans. Les Tibétains, au contraire, ont tellement compliqué l'artifice des séries, qu'ils ont des noms pour cent quatre-vingt-douze et même pour deux cent cinquante-deux ans. En désignant, par exemple, l'époque mémorable à laquelle le grand lhama *Kan-ka-gnimbò* réunit, avec le consentement de l'empereur de la Chine, les pouvoirs ecclésiastique et séculier [2], l'habitant de Lhassa cite l'année *feu mâle*, *oiseau* (*me po cia*), du quatorzième cycle écoulé depuis le déluge. Il compte quinze élémens; savoir : cinq du genre masculin, cinq du genre féminin, et cinq neutres. En combinant ces quinze élémens avec les douze signes du zodiaque, et en ne nommant

[1] Observ. astr. du P. Souciet, publiées par le P. Gaubil, Tom. I, p. 26; Tom. II, p. 175.

[2] Georgi, *Alph. Tibet.*, p. 516.

les premières douze années du cycle que d'après les signes célestes, sans ajouter aucun élément, il obtient des dénominations pour $12 \times 15 + 12 =$ cent quatre-vingt-douze années. En ajoutant enfin soixante années désignées par la combinaison de dix élémens mâles et femelles avec douze signes du zodiaque, il trouve son grand cycle de deux cent cinquante-deux ans. Soient a, b, c ..... les signes du zodiaque, α, β, γ... les élémens neutres, α', β', γ'... les élémens mâles, et $\alpha'', \beta'', \gamma''$... les élémens femelles, on aura : 1.° pour les premiers douze ans, a, b, c, d...; 2.° pour les années 13—72, $\alpha a, \alpha b, \alpha c$....; $\beta \alpha$, βb, βc...; $\gamma a, \gamma b, \gamma c$....; 3.° pour les années 73—132, $\alpha' a, \alpha' b, \alpha' c$...; $\beta' a, \beta' b$...; 4.° pour les années 132—192, $\alpha'' a, \alpha'' b, \alpha'' c$...; $\beta'' a, \beta'' b, \beta'' c$...; 5.° pour les années 193—252, $\alpha' a, \alpha'' b, \beta' c, \beta'' d, \gamma' e, \gamma'' f, \delta' g, \delta'' h, \epsilon' i, \epsilon'' k$; $\alpha' l, \alpha'' m, \beta' a, \beta'' a, \gamma' b', \gamma'' b$.... Les *Tzihi-chen*, ou calculateurs publics de Lhassa[1], allèguent, en faveur de la chronologie tibétaine, que, les années de même nom ne revenant à peu

[1] Georgi, *Alph. Tibet.*, p. 469.

près que tous les deux siècles, la date d'un événement historique est fixée, lors même que le cycle n'est pas indiqué. L'incertitude est plus grande chez les Japonnois et chez les Mexicains, où les mêmes noms se retrouvent tous les soixante ou cinquante-deux ans. On peut être surpris que les Tibétains, qui, depuis la plus haute antiquité, se servent des mêmes chiffres et du même système de numération que les Hindoux, n'aient pas abandonné la méthode compliquée des séries périodiques. Cette méthode tire son origine des rêveries astrologiques : elle n'auroit dû être employée que par des peuples qui, comme les Aztèques et les Toltèques, trouvoient de la difficulté à exprimer des nombres très-considérables, et dont les annales étoient écrites en caractères hiéroglyphiques.

FIN DU PREMIER VOLUME.

